

Constructions identitaires de personnes avec un parcours transsexuel
Analyse compréhensive de huit récits de vie

Johanna Fuchs

Sous la direction du Prof. Sandro Cattacin



Octobre 2007
Mémoire de licence en sociologie

Université de Genève
Faculté de Sciences Economiques et Sociales
Département de Sociologie

Je remercie les personnes interviewées.
Sans leur ouverture d'esprit, ce travail n'aurait
jamais pu se faire.

Plan

1. Introduction.....	3
2. Méthode et expérience de terrain	6
3. Contextualisation du phénomène transsexuel	10
3.1. Genèse de la catégorie médicale « transsexualisme »	11
3.1.1. Préhistoire d'une nouvelle catégorie médicale	11
3.1.2. Naissance de l'étiquette « transsexualisme »	13
3.1.3. Le « transsexualisme » s'institutionnalise	15
3.1.4. Émancipation et nouvelle diversification du milieu transsexuel	17
3.2. Encadrement professionnel du transsexualisme en Suisse'07	19
3.3. Conclusion	22
4. Expériences transsexuelles.....	23
4.1. L'introduction des concepts de l'identité, de la reconnaissance sociale et des catégories sociales de genre/sexe	25
4.2. Une impossible identité.....	31
4.2.1. La socialisation primaire et le devenir différent	32
4.2.2. La souffrance déterritorialisée	35
4.2.3. Les stratégies de gestion d'un stigma par rapport aux normes de genre/sexe	39
4.2.4. Conclusion	43
4.3. Trouver l'étiquette « transsexualisme »	45
4.3.1. La quête identitaire	46
4.3.2. Le « transsexualisme » comme catégorie identitaire stigmatisée	52
4.3.3. Les associations transgenres et l'élaboration d'un projet de modification de sexe/genre	57
4.3.4. Conclusion	62
4.4. L'appropriation du contexte	64
4.4.1. Réflexivité et narration	65
4.4.2. Le corps sexué/genré et la reconnaissance sociale.....	70
4.4.3. Devenir soi-même.....	75
4.4.4. Conclusion	77
5. Conclusion : le parcours transsexuel.....	79
6. Bibliographie.....	82
Annexe.....	85

I. Introduction

Comment les personnes dites transsexuelles construisent-elles leur identité de genre/sexe¹ ? Pour pouvoir répondre à cette question, il s'agira d'analyser les récits de vie de huit personnes ayant connu un parcours transsexuel. Je décrirai la transition² du point de vue de personnes souhaitant vivre et s'identifiant au rôle de genre/sexe opposé à celui assigné à leur naissance. Elles migrent durablement d'une catégorie sociale de genre/sexe à l'autre. Je m'intéresserai à comprendre comment ces individus construisent leur rapport au monde dans une société où les membres ne modifient généralement pas l'appartenance aux catégories identitaires « homme » et « femme » et qui stigmatise les individus désireux de transformer le rôle de genre/sexe.

Je montrerai que l'identité de genre/sexe se construit dans un processus dialectique entre individu et société. Les personnes dont les sentiments se trouvent en désaccord avec les normes régulant les catégories de genre/sexe perdent l'orientation dans la société. En construisant une identité de genre/sexe qui leur est confortable et qui est reconnue socialement, elles peuvent (re)créer une confiance avec le monde et s'y épanouir personnellement.

L'approche de la sociologie de la connaissance développé par Berger et Luckmann dans l'ouvrage *La construction sociale de la réalité* me servira de référence de base. Les deux sociologues y analysent le processus intersubjectif dans lequel les individus produisent la connaissance sociale dans un rapport dialectique avec la société. Selon les auteurs, le monde social est d'une part une construction humaine qui se présente à l'individu comme une réalité objective, de l'autre, l'individu est lui-même produit de la société (Berger, Luckmann, 1986 : 87). Cette sociologie permet de déconstruire le phénomène transsexuel et de le concevoir comme un produit de l'activité humaine en même temps influençant le rapport au monde, ou l'identité, de l'individu.

Pour pouvoir définir le processus de construction identitaire, trois auteurs seront utiles : Anthony Giddens (1999) ainsi que les auteurs du livre *Identitätskonstruktionen* (2002) considèrent l'identité comme un projet qui se forme et se renouvelle toute au long de la vie.

¹ En suivant le raisonnement avancé par Judith Butler et d'autres féministes, je considère que le sexe (biologique) et le genre (culturel) sont des constructions sociales. Ils ne peuvent pas être conçus indépendamment l'un de l'autre. Le corps ne peut être perçu à partir d'un point de vue neutre (par exemple Butler, 1990, Nadal, 1999, St-Hilaire, 1999). Voici pourquoi, dans ce travail, les deux termes apparaissent toujours ensemble comme le fait aussi Marie-José Nadal dans son article (Nadal, 1999 : 5).

² Par transition, j'entends le processus dans lequel l'individu transsexuel modifie officiellement le rôle de sexe/genre, c'est-à-dire qu'il change la tenue vestimentaire, la gestuelle, passe par les associations, psychologues et psychiatres, médecins, endocrinologues, « test de vrai vie », etc.. Ce terme est aussi employé par les personnes transsexuelles.

Ensuite Axel Honneth (1994, 1996, 1999) qui souligne l'importance de la reconnaissance sociale dans le processus de construction identitaire ; c'est la condition normative pour un épanouissement personnel de l'individu.

L'interactionnisme symbolique de Erving Goffman (1974) étudie la manière dont un individu, porteur d'un stigma, participe aux interactions quotidiennes et gère l'information sur son stigma qu'il transmet à ses partenaires d'interaction. L'approche goffmanien est utile pour pouvoir étudier l'agir des personnes transsexuelles.

Plusieurs ouvrages concernant le phénomène transsexuel m'ont aidées à compléter et mieux comprendre les récits de vie des individus modifiant l'appartenance au rôle de genre/sexe. Principalement trois ouvrages analysent le phénomène transsexuel d'un point de vue sociologique et se basent sur une recherche de terrain : d'abord, l'étude Gesa Lindemann (1994) est inspirée par l'anthropologie phénoménologique de Helmuth Plessner et s'intéresse au rapport entre corps et sentiments. Stefan Hirschauer (1993) situe son analyse dans la continuité d'une sociologie de la connaissance et se penche essentiellement sur les pratiques médicales qui encadrent la transition. Enfin, l'article de Sébastien Sengenès (2004) analyse la construction identitaire des personnes transsexuelles et se base sur des théories ethnométhodologiques et féministes.

D'autres ouvrages seront utiles pour conceptualiser le phénomène transsexuel et l'analyse des récits de vie ; j'introduirai et j'approfondirai ces idées au fur et à mesure dans cette étude.

Ce travail se composera de manière suivante : dans un premier temps, je décrirai la méthode et l'expérience de terrain qui se trouvent à la base de cette recherche. Ensuite pour pouvoir mieux comprendre les récits de vie, il est utile de les inscrire dans le contexte helvétique et contemporain. Voilà pourquoi, dans un deuxième temps, je décrirai la genèse du phénomène « transsexualisme » ainsi que les dispositions médicales et juridiques qui encadrent la transition. Enfin, dans la partie principale de ce travail, j'analyserai les huit récits de vie recueillis. Le parcours transsexuel se laisse diviser en trois étapes dans lesquelles les individus construisent une identité de genre/sexe stable, autonome et authentique.

Avant de commencer, encore quelques éclaircissements concernant le vocabulaire utilisé dans ce mémoire. Je considère comme personne transsexuelle toutes celles qui se désignent elles-mêmes comme transsexuelles. Une femme (transsexuelle) ou MtF (*male-to-female*) est une personne née avec un corps masculin se sentant femme, désirant vivre et être reconnue comme femme. Un homme (transsexuel) ou FtM (*female-to-male*) est une

personne née avec un corps féminin se sentant homme, désirant vivre et être reconnue comme un homme.³

³ En outre, pour des raisons pratiques, j'adopterai généralement la forme grammaticale masculine, mais cela ne veut pas dire que cette forme n'inclut pas le féminin.

2. Méthode et expérience de terrain

La partie principale de ce travail se base sur une recherche de terrain car je voulais décrire le monde vécu du point de vue des acteurs sociaux dans une approche compréhensive et qualitative (Flick, von Kardorff, Steinke, 2005 : 14). J'ai adopté une méthode inductive, c'est-à-dire passer du particulier au général. Par conséquent, je suis entrée en contact avec les personnes transsexuelles sans élaborer d'hypothèses préalables. Par l'analyse des matériaux recueillis, j'ai ensuite élaboré mes premières hypothèses. Finalement, dans un aller-retour entre les entretiens retranscrits et la théorisation, j'ai constitué un objet d'étude.

Dans des entretiens approfondis et semi directifs sous forme de récits de vie, j'ai interviewé huit personnes transsexuelles. Daniel Bertaux définit la méthode ethnosociologique ainsi :

« La démarche ethnosociologique vise à la compréhension d'un objet social 'en profondeur' ; si elle a recours aux récits ce n'est pas pour comprendre telle ou telle personne en profondeur, mais pour extraire des expériences de ceux qui ont vécu une partie de leur vie au sein de cet objet social des informations et des descriptions qui, une fois analysées et assemblées, aident à en comprendre le fonctionnement et les dynamiques internes. » (Bertaux, 2003: 45)

Avant d'entrer sur le terrain, je me suis renseignée sur les standards de soins qui encadrent la transition transsexuelle. Dès lors, j'ai établi un guide d'entretien par rapport à ces étapes de transition, avec certaines questions précises que je voulais aborder. La première question concernait le moment où mes interlocuteurs ont remarqué pour la première fois qu'ils étaient différents des autres. La deuxième question abordait le moment où ils ont réalisé qu'ils étaient « transsexuels ». Les autres thèmes importants dont j'ai voulu parler étaient : le « test de vraie vie », l'opération d'accordance due sexe, les coming out et les réactions de leur entourage (famille, amis, collègues de travail), la manière dont ils ont « appris » à se comporter de façon masculine ou féminine. La dernière question concernait leurs rêves et leurs projets d'avenir. Ces questions étaient le fil conducteur de la conversation. Ces entretiens se sont effectivement déroulés de façon très libre. Il me fallait poser très peu de questions. Parfois je ne devais même pas lancer une première question car les interviewés commençaient à me raconter tout de suite leur vie. Les interviews duraient entre une et deux heures, dans des cafés, chez moi, ou chez mes interlocuteurs. J'ai enregistré tous les entretiens et les ai retranscrits dans leur intégrité. J'ai également envoyé à mes interlocuteurs une copie de la transcription de leur entretien, en leur garantissant anonymat et confidentialité.

Après avoir transcrit les entretiens, j'ai commencé l'analyse des données. Dans un premier temps, j'ai relu plusieurs fois chaque entretien. J'ai fait un résumé de chaque interview, puis

extrait les thèmes importants qui en ressortent. C'est à ce moment que les premières hypothèses ont surgi. Dans un deuxième temps, j'ai comparé les entretiens, élaboré des catégories d'analyse et affiné mes hypothèses en tirant des parallèles avec la théorie.

En ce qui concerne l'expérience de terrain elle représente le temps le plus intense vécu pendant la rédaction de ce travail. J'ai longtemps hésité avant de contacter les personnes transsexuelles. D'une part, la pensée de ne pas encore assez posséder mon sujet de mémoire m'a empêché de faire ce pas. Pour provenir à des entretiens intéressants, j'avais l'impression qu'il fallait au moins une hypothèse sur laquelle mon travail se focaliserait. D'autre part, je craignais de ne trouver aucune personne qui accepterait de faire un entretien sur un sujet aussi intime. En outre, je me sentais (et parfois je me sens encore) une intruse dans l'intimité d'un individu ; comme une « *voleuse de vie* » (Bertaux, 2003 : 59).

Finalement j'ai contacté une association transsexuelle à Genève (360°) ; d'abord par mail puis, suite à une non-réponse, par téléphone. La coordinatrice m'a tout de suite invitée à venir discuter avec elle. Pendant cet entretien, elle m'a raconté la situation des personnes transsexuelles en Suisse et en France voisine et l'histoire de l'association 360°. Elle m'a invitée à une rencontre informelle du groupe 360°trans, qui a lieu une soirée par mois, afin de pouvoir recruter des personnes prêtes à un entretien. En même temps que la prise de contact avec 360°, j'ai envoyé un mail à une autre association transsexuelle à Zurich le Transensyndikat. Les coordinatrices de Transensyndikat m'ont proposé de mailer ma demande à tous les membres de l'association.

Ainsi au bout d'une semaine, j'avais les adresses de cinq personnes disposées à un entretien. En outre, à la rencontre informelle de 360°, j'ai pu recruter trois personnes. Par conséquent, les six interviews⁴ se sont tenues à très brève échéance, donc sans me permettre de procéder à une analyse approfondie après chaque entretien. Voilà pourquoi il était donc impossible d'ajuster ma grille d'entretien à une hypothèse naissante. Les questions étaient toujours semblables et très générales.

Selon moi, toutes les interviews se sont déroulées dans une ambiance chaleureuse et respectueuse. Au début de chaque entretien, j'ai expliqué que je n'avais pas encore d'hypothèses ou un objet d'étude préconçu. Ce sont donc mes interlocuteurs eux-mêmes qui ont mis l'accent dans les conversations. Il me semblait en effet que les interviewés parlaient facilement de leurs parcours transsexuels et avaient une grande réflexivité à cet égard. Souvent, en me racontant un événement passé, ils m'expliquaient la signification de cette incidence sur leur vie, sans que je doive poser une question. Je pense que ceci est dû au fait que tous mes interlocuteurs ont suivi une psychothérapie, et sont donc habitués à réfléchir sur leur parcours. De plus, devant les médecins, les amis, la famille, etc., ils doivent expliquer pourquoi ils veulent modifier le rôle de genre/sexe qui leur a été assigné à

⁴ Avec huit personnes, puisqu'à deux reprises j'ai interviewé deux personnes au même temps.

la naissance⁵. La disponibilité et facilité avec lesquelles ils parlaient de leur parcours transsexuel m'a surprise et beaucoup aidé à réaliser ce travail.

L'expérience de terrain était non seulement importante pour moi en tant que chercheuse, mais aussi en tant que membre de la société. Les récits de mes interlocuteurs m'ont fait questionner mon propre être au monde en tant que femme. La première interview avec la coordinatrice de l'association 360° m'a, en quelque sorte, ouvert les yeux : un peu naïvement, j'ai supposé que l'interviewée était elle-même transsexuelle. Pendant les 15 minutes premières de conservation, elle m'a laissé dans cette croyance, puisque nous avons seulement parlé de l'association. Étonnant était de constater comme mon regard a changé en découvrant qu'elle était une femme qui n'avait jamais modifié son rôle de genre/sexe : par exemple sa voix, plutôt basse, interprétée avant comme les restes de son passé, devenait maintenant une voix féminine un peu rauque. En général, au fil des entretiens, j'avais de moins en moins tendance à « devoir chercher » les restes du passé dans le rôle d'« hommes » ou de « femmes » dans l'aspect physique de mes interlocuteurs. De même, en observant les piétons dans la rue, je remarquais que beaucoup d'entre eux pourraient facilement passer pour des personnes avec un parcours transsexuel. J'ai constaté qu'une partie de la masculinité ou féminité prêtée à son vis-à-vis réside dans les yeux de l'observateur.

Tout de même, il y en avait certaines situations d'entretien où je me sentais peu à l'aise, et ne savais comment réagir. À ces moments, j'étais amenée à donner un avis sur un sujet et donc des situations où je ne pouvais plus me cacher derrière le rôle de la chercheuse qui observe et écoute. Quelques-uns de mes interlocuteurs me demandaient, après l'entretien, mon avis sur le sujet du transsexualisme. Je ne savais pas quoi répondre puisque je me sentais trop envahie par le terrain pour avoir des pensées claires ; et mes explications restaient donc très en vogue. Maintenant, ayant fini à écrire ce travail, il m'est possible de répondre à cette question avec cette recherche.

Une autre difficulté rencontrée pendant la rédaction de ce travail concerne la bibliographie : la majorité des livres universitaires analysent le transsexualisme du point de vue des études féministes, des *cultural studies*, ou de la psychologie. Il était difficile de trouver de la littérature sociologique sur ce sujet (surtout des ouvrages français). La partie historique de cette recherche se base presque uniquement sur la littérature nord-américaine.

De plus, il me paraît difficile de théoriser les expériences vécues de personnes dans un concept scientifique puisque, comme Matt avance : « *Die Darstellung von Wirklichkeit ist immer zugleich eine Konstruktion von Wirklichkeit. Die Art und Weise der Anordnung der Daten, Aussagen und Ergebnissen erzeugt eine entsprechende Deutung der Welt.* » (Matt, 2005 : 581). Pouvoir représenter (et construire) la réalité dans un travail écrit qui correspond

⁵ Sur cet aspect, je reviendrai au chapitre 4.

à ce que j'ai vécu pendant l'expérience de terrain tout en prenant en considération l'étude de la littérature scientifique et mon propre rapport au monde, me paraît une entreprise difficile.

En ce qui concerne le profil de mes huit interlocuteurs, il se compose ainsi : j'ai interviewé sept femmes (MtF) et un homme transsexuel (FtM)⁶. Trois personnes ont subi l'opération d'accordance du sexe, une ne savait pas encore si elle voulait prendre des hormones et se faire opérer. Les autres avaient commencé avec la thérapie hormonale, et envisageaient de se soumettre à l'opération d'accordance du sexe. À part une personne, les autres vivaient 24 heures sur 24 dans le rôle de genre/sexe de préférence. Un interviewé était originaire des États-Unis, mais vivait depuis longtemps en Suisse alémanique, deux étaient Français, quatre Suisses allemands et un Suisse romand. Leurs formations étaient : chimiste, typographe, électricien, historien d'art, étudiant universitaire, travailleur social, chauffagiste et aide-soignant. Deux étaient dans leurs vingtaines, cinq entre début quarantaine et début cinquante et un individu à la fin de ses cinquantes. Trois interviewés avaient été mariés avant la transition, et ont des enfants.

⁶ Je n'ai pas remarqué de différences entre les récits de vie des femmes comparés à celui de l'homme en ce qui concerne le processus de construction identitaire. Tout de même il serait important d'interviewer plus d'hommes (FtM) si l'on voudrait prolonger et approfondir cette étude.

3. Contextualisation du phénomène transsexuel

Le monde quotidien s'étale devant l'individu comme une réalité⁷ qu'il peut comprendre et interpréter et qui possède pour ces derniers un sens (Berger, Luckmann, 1986 : 32). Dans le monde, l'individu s'oriente et se comporte à l'aide d'une connaissance quotidienne⁸. C'est une connaissance intersubjective qu'il partage avec les autres membres de la société. Ce sont des points de repère qui rendent possible l'interprétation de la réalité qui entoure l'acteur social. La compréhension du monde quotidien donne un sens à la vie de l'individu. L'interprétation du monde lui permet d'agir en société.

« Ma connaissance de la vie quotidienne possède la qualité d'un instrument qui fraye un chemin (sentier) à travers une forêt et, ainsi, projette un cône étroit de lumière sur ce qui se trouve dehors, devant et tout autour. De tous côtés, cependant, l'obscurité demeure. » (Berger, Luckmann, 1986 : 66)

La connaissance quotidienne relie l'individu et la société dans un rapport dialectique : d'une part, par une continuelle externalisation et objectivation par le langage, les individus produisent ensemble un monde humain ; de l'autre, l'individu lui-même fait partie de la société, puisqu'il internalise le monde social (Berger, Luckmann, 1986). Par leur actions, les personnes transsexuelles participent à la construction de la réalité sociale et en même temps leur agir et leur penser sont conditionnés par celle-ci.

Ce chapitre met l'accent sur l'aspect objectif de la société. C'est-à-dire, sur les institutions qui sont des objectivations de l'activité humaine. L'institution se présente à l'individu comme une réalité extérieure et objective à son égard. Elle émerge dans une interaction entre plusieurs individus, et survit le moment de l'interaction. L'institution naît dans un processus historique et contrôle le comportement humain. Tout de même l'institutionnalisation n'est jamais irréversible. Berger et Luckmann la définissent ainsi :

« Les typifications des actions habituelles qui sont à la base des institutions sont toujours partagées. Elles sont accessibles à tous les membres du group social particulier en question, et l'institution elle-même typifie à la fois les acteurs et les actions individuels. » (Berger, Luckmann, 1986 : 79)

⁷ Par réalité, Berger et Luckmann entendent « la qualité appartenant à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté » (Berger, Luckmann, 1986 : 7). La réalité sociale est intersubjective, c'est-à-dire partagée par les membres d'une société (p. 38). Le monde apparaît à l'individu comme une réalité objective à l'extérieur de sa personne (p. 86). La réalité subjective, par contre, renvoie à la vie intérieure d'un individu, à la vie sentimentale (p. 179). La réalité subjective et objective d'un individu ne sont jamais parfaitement correspondante, et la socialisation n'est jamais complètement achevée (p. 188).

⁸ Berger et Luckmann définissent la connaissance quotidienne comme la connaissance qui régule les conduites dans la vie quotidienne (p. 31). C'est « *la certitude que les phénomènes sont réels et qu'ils possèdent des caractéristiques spécifiques* » (p. 8).

Dans ce chapitre, je présenterai donc brièvement la genèse de l'« institution » transsexualisme et son état actuel. Dans la première partie, je retracerai le processus où le « transsexualisme » est devenu partie de notre connaissance quotidienne au milieu du XIXème siècle. Dans la deuxième partie, j'exposerai brièvement l'encadrement professionnel du transsexualisme dans la Suisse contemporaine. Un aperçu sur la genèse et l'état actuel du « transsexualisme » permet de mieux situer et comprendre les récits de vie des personnes transsexuelles, que je traiterai dans la partie centrale de ce travail.

3.1. Genèse de la catégorie médicale « transsexualisme »

Dans des cultures les plus diverses, les individus qui s'identifient et adoptent des caractéristiques du rôle de genre/sexe opposé à celui assigné à la naissance existent depuis toujours⁹. Or, ces personnes ne sont pas encore des individus transsexuels comme dans l'Europe et l'Amérique du Nord d'aujourd'hui. Le « transsexualisme » comme catégorie médicale, qui désigne le désir d'une personne de vivre et modifier son corps dans celui de son sexe/genre opposé à celui accordé à la naissance, est un phénomène relativement récent qui apparaît pour la première fois aux Etats-Unis au milieu du XXème siècle (Meyerowitz, 2002, Hirschauer, 1993, Foerster, 2006). Le sociologue Hirschauer souligne que :

« Der erste Transsexuelle war kein Transsexueller. Das Empfinden, in Wahrheit dem anderen Geschlecht anzugehören und der Wunsch, den Körper operativ korrigieren zu lassen, entstehen in einem historischen Kontext, in dem auch juristische Diskurse und polizeiliche Verfolgung von Homosexuellen, biologisches Wissen über Intersexuelle, die chirurgische Behandlung anderer sexueller Minderheiten und andere sexologische Diskurse ihre Wirkungen hatten. » (Hirschauer, 1993 : 114, souligné dans l'original)

La genèse du phénomène transsexuel ne constitue pas une histoire continue et linéaire : au contraire, les événements s'influencent réciproquement en se chevauchant. Elle se laisse tout de même diviser en quatre étapes majeures.¹⁰

3.1.1. Préhistoire d'une nouvelle catégorie médicale

La catégorie médicale « transsexualisme » est le produit d'un long processus qui l'a fait émerger dans la science de la société occidentale des années 1950. Des changements

⁹ Une personne qui traverse les frontières de sexe est le cas du Chevalier d'Eon, dans la France du XVIIIème siècle (Kates, 2001).

¹⁰ Je me base essentiellement sur des livres qui se réfèrent au contexte américain (et parfois au contexte allemand et français) puisque des documents historiques sur ce sujet manquent en Suisse. Voir chapitre 2.

sociétaux, la naissance d'une nouvelle science et la reconceptualisation d'une autre précèdent et accompagnent son apparition. Selon Meyerowitz, trois raisons principales reliées entre elles expliquent pourquoi l'Allemagne est le berceau du transsexualisme (Meyerowitz, 2002).

Premièrement, le progrès des technologies médicales, la chirurgie plastique et l'invention d'hormones synthétiques laissent envisager la modification d'organes sexuels. Au début du XX^{ème} siècle, la découverte d'une nouvelle science, l'endocrinologie, revêt une importance pour l'histoire du « transsexualisme ». Elle dirige l'intérêt du chercheur et de la chercheuse pour des sécrétions internes, les hormones, et ils découvrent leur rôle important dans la constitution du sexe biologique. À la fin des années trente, les chercheurs arrivent à fabriquer des hormones synthétiques (Meyerowitz, 2002).

Deuxièmement, un climat plus ouvert envers les minorités sexuelles en Allemagne contribue également à la naissance du concept « transsexualisme ». Le sociologue Hirschauer parle d'une normalisation de l'homosexualité inaugurée par la théorie freudienne sur les désirs homosexuels. Le psychologue considère l'homosexualité comme une des variantes de la sexualité humaine, et non plus comme une anomalie. Selon lui l'orientation sexuelle hétérosexuelle, bisexuelle ou homosexuelle se développe dans la prime enfance (Hirschauer, 1993 : 86). Face aux minorités sexuelles, Berlin connaît un climat ouvert et bohème. L'homosexualité devient ainsi plus visible dans la société (Meyerowitz, 2002 : 21).

Troisièmement, en Allemagne et dans d'autres pays d'Europe du Nord, une nouvelle conceptualisation de la sexologie donne au chercheur un angle différent sur la problématique des personnes transsexuelles. Dans cette nouvelle définition de la sexualité, hommes et femmes ne sont plus perçus comme deux sphères complètement distinctes. Un nombre croissant de scientifiques européens considèrent l'être humain étant en partie masculin et en partie féminin. La thèse de la bisexualité postule une continuité entre deux pôles idéaux « femme » et « homme » (Meyerowitz, 2002).

Dans ce climat de changement paradigmatique, Magnus Hirschfeld¹¹ fonde l'*Institut de Sexologie* à Berlin au début des années vingt. Dans cet Institut, se font les premières opérations chirurgicales génitales de *travestis*. En revanche, Hirschfeld n'emploie pas encore le terme transsexualisme, qui désignerait un conflit intérieur et psychique, l'incongruité entre le genre de l'âme et le sexe du corps (Hirschauer, 1993 : 96, Meyerowitz, 2002 : 19). Le médecin distingue néanmoins entre les personnes dites travesties,

¹¹ Magnus Hirschfeld, lui-même homosexuel, était médecin et luttait pour les droits des minorités sexuelles. Il développe une théorie du « troisième sexe », selon laquelle il existe un troisième sexe constitué par des homosexuels et travestis. L'Institut de Sexologie est fermé en 1933 lors de l'arrivée au pouvoir des Nazis. Hirschfeld, qui est juif, exile en France où il meurt en 1935 (Meyerowitz, 2002, Foerster, 2006).

homosexuels et hermaphrodites : il les considère comme un groupe à part de personnes désireuses de vivre dans le sexe opposé à celui assigné à la naissance.

Dorchen Richter (MtF) est la première à subir une opération complète d'accordance du sexe à l'Institut de Hirschfeld : en 1922, la castration et en 1931, l'implantation d'un néo-vagin (Meyerowitz, 2002 : 19). Important est de souligner que dès lors, le transsexualisme devient un thème dans la presse populaire. La patiente la plus médiatisée est Lili Elbe (MtF), peintre danoise, qui publiera la première autobiographie sur son expérience migratoire (Meyerowitz, 2002, Foerster, 2006).

3.1.2. Naissance de l'étiquette « transsexualisme »

C'est seulement dans les années 1950 que surgit le terme « transsexualisme » comme une catégorie de diagnose spécifique (le transsexualisme comme un trouble de l'identité) avec un traitement médical précis (psychothérapie, prise d'hormone et opération chirurgicale). Les personnes transsexuelles sont définitivement distinguées de celles à orientation homosexuelle, qui se travestissent et des personnes dites hermaphrodites.

Deux changements importants précèdent l'apparition du terme « transsexualisme ». D'une part, à partir des années 1930, la montée du national-socialisme en Europe déplace géographiquement le centre du transsexualisme émergent de l'Allemagne vers les Etats-Unis. Dans la presse populaire américaine, un nombre croissant d'articles relate des histoires de modification de sexe/genre. Un public plus large commence alors à se familiariser avec ce phénomène, qui devient plus populaire (Meyerowitz, 2002).

D'autre part, au cours de la deuxième moitié du XXème siècle, la conception selon laquelle chaque être humain serait bisexuel est remplacée par une nouvelle théorie de sexes. Cette théorie conçoit une différence entre le sexe biologique et le genre psychologique. Ce paradigme offre un autre point de vue sur les phénomènes liés à l'identité de genre (Meyerowitz, 2002).

Dans ce climat de changement, en 1949, David O. Cauldwell, un médecin américain, utilise pour la première fois le terme « transsexualisme » (*psychopathia transexualis*) pour caractériser les personnes qui désirent modifier leur rôle de genre/sexe. Dans un article scientifique, il distingue clairement entre les personnes dites homosexuelles, travesties, transsexuelles et intersexuées. Il relève :

« Trans-sexuals are individuals who are physically of one sex and apparently psychologically of the opposite sex. Trans-sexuals include heterosexuals, homosexuals, bisexuals and others. A large element of

transvestites have trans-sexual leanings. » (Cauldwell cité in : Meyerowitz, 2002 : 44)

Dans cette définition, Cauldwell éloigne le transsexualisme de la sexualité, et en fait un problème d'identité. Il distingue entre le sexe biologique et le genre psychologique. Cauldwell s'oppose cependant à l'opération chirurgicale des personnes transsexuelles, et postule uniquement pour un traitement psychologique pour changer les sentiments des personnes qui veulent modifier leur rôle de genre/sexe.

En même temps, Harry Benjamin, endocrinologue et gériatre d'origine allemand mais vivant aux Etas-Unis¹², publie –indépendamment de Cauldwell– un article dans lequel il utilise également le terme « transsexualisme » pour désigner des personnes souhaitant vivre dans le sexe/genre opposé à celui accordé à la naissance. Contrairement à Cauldwell, Benjamin recommande à ses patient/e/s transsexuel/le/es des traitements hormonaux et des opérations génitales. Il justifie ces interventions médicales par l'échec d'un traitement psychologique qui « soignerait » les personnes transsexuelles (Hirschauer, 1993 : 96, Meyerowitz, 2002 : 103).

Benjamin lance un débat au sein du milieu scientifique américain. Les médecins, psychologues et psychiatres commencent à discuter sur les traitements aptes à « soigner » les patients diagnostiqués transsexuels. En 1966, le terme « transsexualisme » entre définitivement dans le vocabulaire scientifique, par la publication du livre *The Transsexual Phenomenon*¹³ d'Harry Benjamin (Meyerowitz, 2002).

Le « transsexualisme », comme nous le comprenons encore aujourd'hui, naît avec la définition d'Harry Benjamin. Les spécialistes commencent par la suite à recommander des opérations génitales et la prise d'hormones à des personnes transsexuelles. C'est avec ce traitement que le transsexualisme devient une catégorie indépendante par rapport aux autres « dysphories sexuelles » (Hirschauer, 1993 : 99).

¹² À Vienne, Harry Benjamin a fait ses études avec Eugen Steinach. Ce physiologiste autrichien procéda aux premières expériences avec des hormones chez des animaux et publie un article intitulé *La féminisation des mâles et la masculinisation des femelles* (Foerster, 2006). Benjamin visite également l'Institut de Sexologie à Berlin de Magnus Hirschfeld, et organise son voyage aux Etats-Unis. Benjamin est largement influencé par la tradition allemande de la sexologie (Meyerowitz, 2002).

¹³ Dans ce livre, Benjamin s'engage pour une dépsychologisation du transsexualisme et la liberté de changer du sexe (Foerster, 2006 : 121).

3.1.3. Le « transsexualisme » s'institutionnalise

En 1952, l'histoire de la femme transsexuelle Christine Jorgensen¹⁴ connaît une extrême médiatisation aux Etats-Unis, et ailleurs. La presse relate son opération d'accordance du sexe, et la célèbre comme une star. Jorgensen rédige son autobiographie. Cet événement signifie une étape importante dans l'histoire du transsexualisme : pour la première fois, une personne transsexuelle reçoit une pareille publicité internationale. Meyerowitz explique le succès médiatique du cas Jorgensen par l'atmosphère qui règne aux Etats-Unis d'après-guerre. Selon cette historienne, Jorgensen incarne en quelque sorte la réalisation d'un *American Dream*. Sa biographie exemplifie la prédominance de la science sur la nature. La médiatisation de son changement de sexe reprend le débat autour de la sexualité présente dans la société américaine des années 1950. Meyerowitz écrit :

« In sum, Jorgensen's story linked sensation, celebrity, and glamour with unresolved tensions concerning individualism, science, gender, and sexuality. » (Meyerowitz, 2002 : 69)

L'histoire de Jorgensen devient un modèle pour d'autres personnes transsexuelles. Elles se reconnaissent dans son récit et découvrent ainsi une solution possible à leur problème. Le transsexualisme reçoit alors un visage humain, et quitte partiellement la sphère médicale (Hirschauer, 1993 : 101). Dorénavant, les spécialistes s'occupent plus aisément du phénomène transsexuel, puisqu'il est plus visible (Meyerowitz, 2002 : 97). Le cas homologue en Europe représente l'histoire de Coccinelle dont le destin connaîtra, lui aussi, une grande médiatisation (Foerster, 2006).

À partir les années 50, les premières *Gender Identity Clinics*¹⁵ sont créées aux Etats Unis. En général, les spécialistes des cliniques défendent des idées conservatrices et essayent de prévenir le transsexualisme, transvestisme et homosexualité dès l'enfance. Ils ne voient pas d'intérêt dans une opération d'accordance de sexe (Meyerowitz, 2002 : 126). Les personnes transsexuelles continuent malgré tout à demander ces opérations. Parallèlement à la vision conservatrice du traitement du transsexualisme postulée par certains spécialistes, leurs revendications ont pour conséquence que d'autres médecins, psychiatres et psychologues entreprennent plus facilement des opérations d'accordance de sexe. En 1964, Reed Erickson (FtM) fonde l'*Erickson Educational Foundation* qui vise à

¹⁴ Jorgensen subit l'opération d'accordance du sexe au Danemark. De rentrée aux Etats-Unis, elle devient la patiente d'Harry Benjamin. Après la transition, elle travaille comme show girl dans un théâtre musical.

¹⁵ *Gender Identity Clinics* sont des services dans des hôpitaux qui s'occupent de patients dites transsexuels, hermaphrodites, travestis et parfois aussi homosexuels. Par exemple, la fondation de *Gender Research Clinic* du département de psychiatrie à UCLA sous la direction de Robert Stoller en 1962.

promulguer la recherche et l'aide aux personnes transsexuelles. Deux ans plus tard, un centre scientifique au *Johns Hopkins Hôpital* ouvre à Baltimore et accorde une légitimité professionnelle plus grande à la modification du sexe/genre. Les scientifiques y élaboreront un modèle de traitement plus standardisé (Meyerowitz, 2002).

Longtemps, Jorgensen et Coccinelle sont quasiment les seules références pour des personnes à vécus et sentiments similaires. En effet, au début de l'émergence du phénomène « transsexualisme », il n'existe pas encore des associations transsexuelles gérées hors du milieu médical. À cette époque, le seul lieu où se rassemblent un nombre plus important de personnes transsexuelles est celui du cabaret (Foerster, 2006, Meyerowitz, 2002).

C'est justement dans cet environnement où, à partir des années 1960, se forment les premières associations d'entraide transsexuelles en dehors du milieu médical. Dans l'atmosphère de la révolution sexuelle des années 1960, les sous-groupes de marginalités sexuelles et de genre se multiplient. Un milieu transsexuel commence à se distinguer du milieu homosexuel et travesti. Meyerowitz observe :

« While the doctors wrestled with definitions and diagnoses, self identified homosexuals, transvestites, and transsexuals engaged in a parallel practice in which they tried to distinguish themselves from one another. They hoped to make themselves intelligible to others and also to convince doctors, courts, and the public to accord them dignity, rights, and respect. » (Meyerowitz, 2002 : 176)

La première organisation transsexuelle se fonde en 1967, *Conversion Our Goal* ou *Change : Our Goal* (COG). Les membres sont des femmes transsexuelles post-opératoires et le plupart d'elles gagne leur vie par le travail du sexe. Elles s'inspirent du mouvement du *Civil Right* et luttent pour leur reconnaissance sociale. D'autres associations transsexuelles naissent, mais n'ont généralement qu'une courte durée (Meyerowitz, 2002). À cette époque, en France, le milieu transsexuel se concentre surtout dans les cabarets à Paris. Il n'existe pas encore d'associations comme aux États-Unis : quelques transsexuels s'affilient au mouvement homosexuel (Foerster, 2006).

À la fin des années 1970, la catégorie médicale « transsexualisme » reçoit enfin une reconnaissance professionnelle : en 1979, une équipe interdisciplinaire de professionnels qui travaille avec des personnes dites transsexuelles fonde l'*Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association* (HBI/GDA), et élabore un modèle de diagnose standardisé pour le traitement du transsexualisme. Ce modèle autorise l'opération chirurgicale d'accordance de sexe à condition que deux psychologues ou psychiatres diplômé/e/s écrivent une recommandation pour la personne transsexuelle. En 1980, le « transsexualisme » entre dans le *Diagnosis and Statistical Manual* (DSM) publié par

American Psychiatric Association. Ce manuel sert de guide de référence pour diagnostiquer les maladies mentales (Meyerowitz, 2002, Michels, 2006, Hirschauer, 1993)¹⁶. Le diagnostic du transsexualisme défini par l'Association américaine des psychiatres est repris par les médecins, psychologues et psychiatres européens. Selon le sociologue Hirschauer, cet événement constitue la fin provisoire de l'histoire du transsexualisme, et stabilise cette nouvelle catégorie médicale (Hirschauer, 1993 : 107).

3.1.4. Émancipation et nouvelle diversification du milieu transsexuel

L'histoire continue : un nombre croissant de personnes ose désormais faire le coming out transsexuel. Dans les années 1980, certains médecins privés découvrent les patient/e/s transsexuel/le/s comme une source lucrative de revenu c'est pour cela qu'ils proposent et se spécialisent dans les opérations d'accordance de sexe (Meyerowitz, 2002). En outre, les études scientifiques sur le transsexualisme prospèrent, dans toutes les disciplines. Il s'agit fréquemment d'études disqualifiant les sentiments des personnes transsexuelles. Par exemple, Lacan juge leur expérience comme un délire pathologique (Foerster, 2006 : 148). L'ouvrage *Changing Sex : Transsexuality, Technology and the Idea of Gender* de Berenice Hausman est contesté dans le milieu transsexuel. Selon cette historienne, les transsexuels sont des sujets entièrement conditionnés par le discours médical (Prosser, 1998).

En même temps, les associations transsexuelles se multiplient et se diversifient. Les personnes transsexuelles elles-mêmes commencent à théoriser leur expérience. L'influence croissante du mouvement transgenre, queer et une partie du mouvement féministe qui élabore des théories scientifiques (*Queer Studies*) fait changer le type d'association transsexuelle. Dès les années 1990, les personnes transsexuelles se réunissent de plus en plus souvent en coalitions avec des personnes transgenres, intersexué/e/s et d'autres personnes qui mettent en question les frontières du sexe (les associations GLBT). Les nouvelles organisations transgenres mettent en question la médicalisation et la psychologisation du phénomène et luttent pour une politique d'identité libératrice. Certaines associations transsexuelles vont alors s'inscrire dans une lutte d'émancipation et pour une plus grande autodétermination¹⁷. Quelques associations rejettent, entre autre, le terme « transsexuel », trop lié à la médicalisation et psychologisation de ces personnes, en le remplaçant par « transgenre », « transidentité » ou simplement « trans' » (Foerster, 2006). L'opération chirurgicale d'accordance de sexe

¹⁶ Voir chapitre 3.2. pour la diagnose par DSM et le règlement de traitement publié par HBI/GDA.

¹⁷ Par exemple l'ouvrage collectif *Reclaiming Genders. Transsexual Grammars at the Fin-de-siècle* (More, Whittle, 1999), qui revendique une nouvelle politique d'identité pour les personnes transsexuelles et des nouvelles approches théoriques dans le milieu académique. Un autre exemple est le psychothérapeute Udo Rauchfleisch qui ne considère plus le transsexualisme comme une maladie psychologique, mais simplement comme une variante de la norme (Rauchfleisch : 2006 : 8).

semble devenir moins centrale dans le parcours transsexuel (Foerster, 2006 : 24). Les études transgenre (*Trans Studies*) soulignent l'hétérogénéité des parcours transsexuels (entre autre : Foerster, 2006, Prosser, 1998 et More, Whittle, 1999).

La genèse du projet « transsexualisme » met en évidence que la définition de son contenu a changé (et change encore) au fil du temps et prend une autre signification selon le contexte d'énonciation. On ne peut parler de ce phénomène si on le situe dans un contexte historique et social particulier. Le concept « transsexualisme » est politisé. Sa définition constitue un enjeu de lutte entre différents groupes d'intérêt comme les médecins, psychologues, médias, sociologues, associations transsexuelles et les individus transsexuels eux-mêmes.

3.2. Encadrement professionnel du transsexualisme en Suisse'07

En Suisse comme dans la majorité des autres pays occidentaux, les psychologues, psychiatres, chirurgiens et médecins s'occupant de personnes transsexuelles se réfèrent au programme de standards de soins qui est recommandé par l'*Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association* (HBIGDA)¹⁸ destinés à « soigner » la personne transsexuelle. C'est un consensus auquel les professionnels se tiennent plus ou moins strictement (Michel, 2006). En Suisse, ce sont surtout les polycliniques psychiatriques étatiques à Bâle, Genève, Lausanne et Zurich qui respectent ce règlement. Les personnes transsexuelles disposant des moyens financiers suffisants peuvent aussi se soumettre à des opérations d'accordance de sexe dans certains instituts privés en Suisse ou à l'étranger. En outre, les hormones peuvent être achetées illégalement sans recette (par exemple sur Internet).

Selon l'HBIGDA, la diagnose de « transsexualisme » se fait sur la base de manuels diagnostiques comme *Diagnostic and Statistical Manual* (DSM), publié par l'Association Américaine des Psychiatres, ou *Classification Internationale des Maladies* (ICD), publié par l'Organisation Mondiale de la Santé¹⁹. Depuis les années 1980, le transsexualisme figure dans le DSM. Ce manuel sert de guide de référence aux psychologues et psychiatres dans le diagnostic des maladies mentales. Au cours du temps, les critères de diagnostic du transsexualisme ont légèrement changé. Depuis 1994, le terme transsexualisme est remplacé par *Trouble de l'Identité de Genre*.

Dans la quatrième version du DSM (DSM-IV), le *Trouble de l'Identité de Genre* est défini ainsi :

« Selon leur âge, ceux qui présentent un fort désir persistant de s'identifier à l'autre sexe et un inconfort durable avec leur propre sexe anatomique donnant la sensation d'être inapproprié dans ce rôle sexuel, sont diagnostiqués de trouble de l'identité de genre de l'enfance (302.6), de l'adolescence ou de l'âge adulte (302.85). Pour ceux qui ne correspondent pas à ces critères, le terme de trouble de l'identité de genre non spécifique (302.6) est utilisé. Cette catégorie inclut une variété de personnes, dont celles qui ne désirent que la castration génitale sans opération des seins, celles qui souhaitent une thérapie hormonale et chirurgie mammaire sans modification des organes génitaux, ceux qui se travestissent transitoirement, et celles qui hésitent à renoncer à leur statut pour un changement de genre. » (HBIGDA, 2001 : 3).

La principale caractéristique du diagnostic *Trouble de l'Identité de Genre* est le sentiment fort et continu d'appartenir au sexe opposé, ainsi qu'un mal-être fort et persistant de devoir

¹⁸ Depuis 2007, l'association a un nouveau nom: *World Professional Association for Transgender Health* (WPATH).

¹⁹ Les deux livres de référence sont presque identiques. Pour faciliter, je me réfère ici qu'à la DSM-IV.

vivre dans le rôle de genre/sexe assigné à la naissance. Il est spécifié en outre que le diagnostic *Trouble de l'Identité de Genre* ne peut pas être fait s'il s'agit d'une personne intersexuée. Finalement, la vie sociale de la personne souffrant de ces troubles est fortement influencée et compromise par son mal-être (DSM-IV, 2003 : 636).

La thérapie proposée par l'HBIGDA est triadique, qui devrait avoir l'effet suivant :

« Le but général du traitement psychothérapeutique, hormonal ou chirurgical est de parvenir au bien-être psychologique et au confort général en ce qui concerne son identité de genre. » (HBIGDA, 2001 : 1)

Selon le règlement de HBIGDA, après avoir reçue le diagnostic de « transsexualisme », le patient doit faire un « test de vraie vie » ou « test de la vie réelle » (*real life experience*). Ceci signifie que l'individu transsexuel vit dans le rôle de sexe/genre désiré dans la vie quotidienne, pendant deux ans. Deuxièmement, la personne transsexuelle commence à prendre les hormones du sexe/genre souhaité. Généralement, la prise d'hormone débute en même temps, ou un peu avant le test de vraie vie. Au plus tard dans cette phase de la thérapie, la personne commence à faire les premiers coming out. Troisièmement, le patient modifie ses organes génitaux dans une opération d'accordance de sexe. L'HBIGDA recommande un suivi psychothérapeutique pendant la transition. En outre, l'HBIGDA spécifie que toutes les personnes n'ont pas besoin de tous les éléments de la thérapie triadique. Ainsi, certaines personnes ne désirent-elles pas se soumettre à une opération d'accordance de sexe (HBIGDA, 2001). Le règlement exige que le patient transsexuel présente à l'endocrinologue une lettre d'un psychiatre confirmant le diagnostic de trouble de l'identité de genre. Pour l'opération, il faut avoir passé le « test de vraie vie » pendant au moins deux ans, et suivi une psychothérapie pendant six mois. En outre le patient doit déposer deux lettres de références, l'une de leur thérapeute, l'autre d'un psychiatre. Enfin, le patient doit être en bonne forme physique (Brown, Rounsley, 1996²⁰, HBIGDA, 2001).

Dans le suivant, quelques informations plus détaillées sur le traitement hormonal et les techniques de l'opération d'accordance de sexe. Les hormones affaiblissent les traits des signes sexuels originaux, et font développer les traits de la constitution physique désirée. Ainsi, une personne née avec un corps masculin prend des anti-androgènes afin de bloquer la production de l'hormone masculine testostérone et l'œstrogène pour favoriser la féminité du corps. Avec l'influence de l'œstrogène, la femme transsexuelle développe sa poitrine, sa peau s'adoucit, la graisse corporelle se redistribue, la possibilité d'obtenir une érection et une éjaculation diminue, la masse musculaire se perd, les poils corporels s'affinent, et la perte des cheveux s'arrête. Parfois, l'œstrogène mène à des dépressions. L'hormone

²⁰ La traduction de l'Américaine en Français est complétée de spécificités suisses par la traductrice Juliette Buffat, médecin-psychiatre et sexothérapeute genevoise.

masculine testostérone provoque des réactions inverses : le corps de l'homme transsexuel accroît la masse musculaire, les poils du corps et du visage poussent, la masse de la graisse corporelle se redistribue, la peau devient plus épaisse et rugueuse, les menstruations s'arrêtent, la libido s'accroît et le clitoris s'agrandit. Les changements dus à l'absorption d'hormones dépendent de la dose, et varient en fonction de la personne (Brown, Rounsley, 1996, HBIGDA, 2001).

Chez les femmes transsexuelles, l'opération d'accordance de sexe consiste dans une ablation des testicules et de la verge et la création d'une vaginoplastie. Certaines désirent une mammoplastie pour agrandir les seins. Afin d'enlever les poils faciaux, elles se soumettent à une électrolyse. Chez les hommes transsexuels, l'opération est plus compliquée et se fait généralement en trois étapes : d'abord une ablation de la poitrine, des ovaires et de l'utérus ensuite la création d'une phalloplastie dans deux opérations (Michel, 2006, HBIGDA, 2001, Brown, Rounsley, 1996).²¹

Les aspects légaux du transsexualisme en Suisse sont confus. Il n'existe pas de loi transsexuelle comme c'est le cas en Allemagne. Pour changer le nom et l'état civil, il faut une expertise d'un psychiatre qui prouve la transsexualité de la personne en question. En outre, l'homme FtM doit avoir l'extérieur d'un homme et la femme MtF celui d'une femme. Il est réclamé que le traitement hormonal a commencé depuis au moins six mois. La stérilité doit être prouvée : la stérilité de l'homme transsexuel est prouvée quand les ovaires et l'utérus sont enlevés, une phalloplastie n'est pas obligatoire. Chez la femme transsexuelle, la stérilité consiste la construction d'une vaginoplastie. Depuis 2002, il existe une spécification concernant le changement du sexe dans l'ordonnance sur l'état civil : la modification d'état civil est seulement notée dans un document laissé à la portée d'un public très limité. Dans l'acte de la naissance, la modification du rôle de genre/sexe ne figure plus.

Depuis 1998, les assurances sont obligées à payer les opérations d'accordance du sexe sous condition que le patient peut présenter une diagnose psychiatrique d'un trouble de l'identité de genre. La montée des frais prise en charge par l'assurance dépend du type de contrat que le patient a signé. Ce qui consiste presque toujours une source de conflits entre l'assurance et la personne transsexuelle. En effet, à l'exception d'une personne, tous les interviewés ont eu des difficultés à obtenir de l'argent pour leur opération.

²¹ Pour des informations supplémentaires concernant les aspects chirurgicaux et endocriniens voir, entre autre, le livre *Vrais Visages* (Brown, Rounsley, 1996).

3.3. Conclusion

L'histoire du phénomène transsexuel montre que le « transsexualisme » n'est pas une maladie d'un individu mais le produit d'actes collectifs, produits par des acteurs individuels et collectifs, géographiquement et historiquement localisés (Hirschauer, 1998 : 69). Par ailleurs, l'importance de la médecine dans l'émergence du phénomène transsexuel se fait remarquer dans la genèse du transsexualisme. En effet, le label « transsexualisme » est cité pour la première fois dans le milieu médical et psychologique. En 1950, l'endocrinologue et gériatre Harry Benjamin l'utilise pour décrire les personnes désireuses de vivre dans le sexe/genre opposé à celui assigné à la naissance. La spécificité à son approche, est qu'il recommande des opérations d'accordance de sexe, ainsi que la prise d'hormones. Jusqu'à aujourd'hui, le transsexualisme reste largement encadré par la médecine, la psychiatrie et la psychologie : les standards de soins élaborés par l'HBIGDA prescrivent, entre autre, un suivi psychiatrique pour avoir accès à une opération d'accordance de sexe. En Suisse, seule une personne diagnostiquée « transsexuelle » par un psychiatre et pouvant prouver sa stérilité, peut changer d'état civil par devant la loi. Effectivement, Berger et Luckmann désignent les scientifiques parmi les légitimateurs principaux de l'ordre social (Berger, Luckmann, 1986). Stefan Hirschauer parle de la médecine, psychiatrie et psychologie comme des sciences de normalisation (*Normalisierungswissenschaften*) qui intègrent les expériences non classifiables et non définissables des personnes transsexuelles (Hirschauer, 1998).

Berger et Luckmann affirment que la société est une réalité à la fois objective et subjective (Berger, Luckmann, 1986 : 177). Dans ce chapitre, j'ai montré comment des expériences individuelles, dans ce cas-là, le sentiment d'appartenir au rôle de genre/sexe opposé à celui accordé à la naissance, font émerger une institution objective et extérieure à l'individu (externalisation). Leurs expériences se sont objectivées dans l'institution « transsexualisme ». Le transsexualisme devient ainsi partie de la réalité objective (objectivation). Finalement, dans un processus de socialisation, l'individu internalise les objectivations (internalisation). Les sociologues affirment que, dans ce processus d'internalisation, l'individu devient « *un membre effectif de la société et est en possession subjective d'un moi et d'un monde.* » (Berger, Luckmann, 1986 : 188). C'est justement sur la réalité subjective des personnes transsexuelles que je me pencherai dans la partie suivante et centrale de ce travail. Je décrirai comment les transsexuels eux-mêmes vivent l'expérience de passer d'un rôle de genre/sexe à l'autre.

4. Expériences transsexuelles

La vie quotidienne est structurée autour des catégories binaires de genre/sexe. Dans la société, chaque personne existe soit comme un homme soit comme une femme et, en général, une personne ne modifie pas l'appartenance à ces catégories pendant sa vie. Au cours de la socialisation, l'individu « *prend en charge le monde dans lequel les autres vivent déjà* » (Berger, Luckmann, 1986 : 178). Voilà pourquoi les actions, pensées et sentiments d'un individu s'inscrivent dans ce système de genre/sexe. Il les produit et reproduit dans un rapport dialectique avec la société.

Dans cette partie du travail, il s'agit de décrire les expériences subjectives d'individus qui développent des sentiments en discordance avec les normes de genre/sexe qui régulent l'appartenance aux catégories sociales « homme » et « femme ». Chez eux se cristallise la conviction d'appartenir au rôle de genre/sexe opposé à celui assigné à la naissance. Par conséquent, au cours de la transition, ces individus modifient leur rôle de genre/sexe. Ils passent de la catégorie sociale où ils se sentaient inconfortables à la catégorie qui leur est confortable.

J'entends décrire comment un tel individu prend en charge « *le monde dans lequel les autres vivent déjà* » (Berger, Luckmann, 1986 : 178). C'est-à-dire comment il construit son identité d'« homme » ou de « femme » dans une société qui ne tolère généralement pas la modification de ces catégories. Afin de concevoir ce processus de construction identitaire, je retracerai les trajectoires de vie de mes interlocuteurs, c'est-à-dire les expériences transsexuelles du point de vue de l'individu qui modifie le rôle de genre/sexe.

De leurs récits de vie découlent trois étapes principales. Tous mes interlocuteurs parcourent ces phases au cours de leur transition. Mais cette transition consiste rarement un processus linéaire, il est plutôt un aller-retour entre ces trois étapes qui prennent une place plus ou moins importante selon l'individu.

Dans la première, mes interlocuteurs se découvrent différents des autres et qu'ils ne se sentent pas (toujours) confortables dans le rôle de genre/sexe assigné à la naissance. Ils sont cependant incapables d'expliquer leur malaise, et par conséquent essaient de cacher leur stigma. Dans un deuxième temps, mes interlocuteurs se mettent à la recherche d'une explication de leur souffrance vis-à-vis des rôles de genre/sexe. Ils trouvent le label « transsexualisme ». Par un processus subséquent, ils commencent à construire leur identité autour cette étiquette, et entrent en contact avec une association transgenre. Dans la dernière étape, mes interlocuteurs s'approprient du contexte. Ils sortent du cercle restreint des associations et commencent à vivre ouvertement dans le rôle de genre/sexe qui leur convient.

À la fin de cette partie empirique, on verra que l'identité d'un individu se construit dans un rapport dialectique avec la société. St-Hilaire affirme :

« L'identité ne se réduit pas à la contrainte. Nous sommes attachées à ce qui nous contraint et nous enferme, non seulement parce que c'est le prix de notre existence, mais parce que les catégories identitaires sont aussi le point de départ de notre créativité et de nos plaisirs. En effet, la répétition du langage, des normes et des pratiques identitaires peut donner lieu à des déplacements et des transformations. ». (St-Hilaire, 1999 : 35)

D'une part, mes interlocuteurs sont amenés à s'adapter jusqu'à un certain degré aux structures sociales. D'autre part, ils ont aussi la liberté de s'opposer à certaines contraintes sociales, en trouvant une place (une identité) dans un rôle de genre/sexe qui leur est confortable et reçoivent ainsi la possibilité de redécouvrir le monde avec plaisir et créativité (St-Hilaire, 1999). Avant de décrire les expériences de mes interlocuteurs, j'introduirai les concepts les plus importants qui, par la suite, seront utiles pour suivre le raisonnement de l'analyse des récits de vie.

4.1. L'introduction des concepts de l'identité, de la reconnaissance sociale et des catégories sociales de genre/sexe

Dans la société industrielle moderne, le sexe/genre est à la base d'un code binaire omniprésent qui structure les interactions sociales (Goffman, 2002 : 41) et auquel s'élaborent les sentiments d'un individu (Goffman, 2002 : 48). Le sexe/genre est donc un aspect essentiel dans la constitution de l'identité. Chaque personne appartient à l'une des deux classes sexuelles, et reste pendant toute sa vie un homme ou une femme (Garfinkel, 1976, Kessler, McKenna, 1978, Goffman, 2002). Cet argument fait partie de notre connaissance quotidienne. Il semble aller de soi que chacune et chacun est soit une femme, soit un homme. Il semble aussi que les raisons de cette distinction résident dans la nature humaine. En effet, les facteurs biologiques sont conçus comme le fondement central de la distinction culturelle entre le masculin et le féminin (Hirschauer, 1993 : 9, Kessler, McKenna, 1978 : 42).

Quoique dans les sociétés modernes, les catégories binaires de genre/sexe deviennent de plus en plus souples et moins contraignantes, de nos jours un homme peut, par exemple, apprendre le métier d'aide-soignant, une profession typiquement féminine, les deux catégories du sexe/genre restent intactes et influencent fondamentalement les comportements, les projets de vie et les pensées des individus. L'opposition persiste entre les catégories de sexe/genre, « homme » et « femme », qui s'excluent mutuellement. Alors qu'un homme peut adopter certaines caractéristiques « féminines », un individu ne peut pas être homme et femme à la fois. Mais chacun existe soit comme un homme, soit comme une femme (Kessler, McKenna, 1978 : 1). Lindemann constate :

« Eine reflexiv gewordene Geschlechterunterscheidung vermag auch die grösste Aufsässigkeit noch sinnvoll auf die Geschlechterdifferenz zu beziehen, solange nicht zur Disposition steht, als wer man etwas tut. »
(Lindemann, 1993 : 9, souligné par J.F.)

Comment ce système binaire de sexe/genre est-il défini dans notre société ? Comment la connaissance quotidienne du masculin et du féminin, de l'homme et de la femme fonctionne-t-il ? On distingue généralement entre le sexe biologique et le genre culturel. Les théories biologiques définissent le sexe principalement par les organes sexuels internes et externes, par les chromosomes et par les hormones²². Le physique de l'homme se définit donc par les testicules, le pénis, les chromosomes XY et l'hormone testostérone. Le corps de la femme se caractérise essentiellement par le vagin, l'utérus, les ovaires, les seins, les chromosomes XX et l'hormone œstrogène. Les appareils sexuels répondent à une fonction

²² Les scientifiques ont découvert ces caractéristiques biologiques au cours de l'histoire. Ces indices changent et se modifient : des chercheurs essaient toujours de trouver d'autres signes aidant à identifier le sexe/genre d'un individu. Ainsi quelques scientifiques ont par exemple découvert la différence de sexe/genre dans la constitution du cerveau de l'être humain (Fausto-Sterling, 2000).

reproductive (Kessler, McKenna, 1978). En revanche, ce n'est pas seulement le corps matériel qui définit le sexe/genre d'un individu, mais la nature humaine s'accompagne d'un système d'oppositions homologues, d'un code prescrivant les attitudes et comportements spécifiques à une catégorie de sexe/genre. Les choses et des activités se laissent diviser selon l'opposition entre le masculin et le féminin (Bourdieu, 2002 : 20). Une personne à corps d'homme adopte un comportement plutôt masculin, une personne à corps de femme, un comportement plutôt féminin.

Quel lien existe-il entre ce système symbolique de genre/sexe et l'identité d'un individu ? Selon Berger et Luckmann, au cours de la socialisation, un individu construit son identité en rapport dialectique avec la société. Selon les deux sociologues, acquérir une identité signifie occuper une place spécifique dans la société. Autrement dit, construire une identité veut dire que l'individu adopte un certain rapport au monde à partir duquel il interagit avec les autres. L'identité particulière d'un individu fait donc toujours référence à la société dans laquelle cet individu a vécu et vit.

« Recevoir une identité implique être assigné à une place spécifique dans le monde. L'identité est appropriée subjectivement par l'enfant (« Je suis John Smith. ») en même temps que le mode vers lequel cette identité tend. L'appropriation subjective de l'identité et l'appropriation subjective du monde social sont des aspects simplement différents du même processus d'intériorisation [...]. » (Berger, Luckmann, 1986 : 182, souligné dans l'original)

En se construisant une identité, l'individu internalise donc le monde social et c'est pour cela que la réalité subjective de chaque individu correspond plus ou moins bien à la réalité objective d'une société. Les catégories sociales homme/femme et masculin/féminin font partie de la réalité objective et subjective. C'est pour cela que l'on peut conclure que l'identité d'un individu se constitue (entre autres) autour les structures sociales de genre/sexe. Goffman affirme :

« Dans la mesure où l'individu élabore le sentiment de qui il est et de ce qu'il est en se référant à sa classe sexuelle et en se jugeant lui-même selon les idéaux de la masculinité (ou de la féminité) on peut parler d'une identité de genre. » (Goffman, 2002 :48)

En résumé, au cours de la socialisation, un individu devient membre de la société c'est-à-dire qu'il arrive à s'orienter dans la société et à interagir avec les autres membres et, en même temps, en interagissant avec les autres significatifs²³, il obtient une identité à caractéristiques particulières. L'identité d'un individu est la condition qui rend possible l'interaction sociale et, au même temps, en interagissant avec la société, l'identité s'acquiert.

²³ Berger et Luckmann empruntent le terme des « *autres significatifs* » à Mead. Ce sont les personnes les plus proches qui entourent un individu, et avec qui il interagit. Ils sont responsables de sa socialisation (Berger, Luckmann, 1986 : 180).

Dans ce travail, l'identité, ou le rapport au monde d'un individu n'est pas considéré comme une entité, un produit, stable et circonscrite construit dans l'enfance et qui reste le même toute la vie. Or la définition suivante de l'identité, élaborée par les auteurs du livre *Identitätskonstruktionen*, servira de concept de base :

« Identität verstehen wir als das individuelle Rahmenkonzept einer Person, innerhalb dessen sie ihre Erfahrungen interpretiert und das ihr als Basis für alltägliche Identitätsarbeit dient. » (Keupp et al, 2002 : 60)

D'après cette définition, l'identité se construit en rapport entre les sentiments intérieurs et l'expérience extérieure que fait un individu. La construction identitaire est un processus ouvert qui tient toute la vie, dans les interactions sociales de tous les jours (Keupp et al., 2002 : 189). Elle est une construction subjective, et l'individu est un acteur réflexif.

« Identität ist nicht etwas, das man von Geburt an hat, was die Gene oder der soziale Status vorschreiben, sondern wird vom Subjekt in einem lebenslangen Prozess entwickelt. Identität verstehen wir als einen fortschreitenden Prozess eigener Lebensgestaltung, der sich in jeder alltäglichen Handlung (neu) konstruiert. » (Keupp et al., 2002 : 215).

Il faut souligner que, dans ce travail, l'analyse des entretiens se focalisera exclusivement sur la construction identitaire de *genre/sexe*. Les autres aspects identitaires liés par exemple au travail, à la nationalité ou à la classe sociale seront ignorés. Non parce qu'ils sont anodins pour mes interlocuteurs, mais parce que le matériel recueilli et la capacité de temps n'auraient pas suffi à approfondir l'analyse dans cette direction.

Un extrait d'entretien résume et illustre bien les concepts théoriques évoqués jusqu'à présent :

«(J.F.: Jo, öb ihr vielleicht chönd verzelle, wie die bi eu sälber gange isch die Transaktion oder...)

Die ominösi Biographie...

(J.F.: Ja. Oder Biographie... Eifach wänn ier gmärkt hend, dass ier...)

Ebe, das isch, drum chum i uf dr Begriff Biographie, well ich cha irgendwie da nöd so e Gränze zie, i streube mi au dä Usdruck «im falsche Körper gebore», das find i eigentlich en total banale Usdruck. Hauptsächlich deswege, well ich cha's au nid vergliche mit emene andere Körper. Ich cha nid sage, was jetzt d'Referänz isch, es isch e schtetigi Entwicklig gsi, wo mer nid e so rächt chan fasse.» [1]²⁴

Mon interlocutrice met en question la notion de « biographie » qui, dans ce contexte, peut être comprise comme synonyme d'identité. En effet, selon la conception théorique avancée par Giddens et les auteurs du livre *Identitätskonstruktionen*, l'identité s'acquiert tout au long de la vie ; elle se base et se réfère à la biographie de l'individu (Giddens, 1999, Keupp et al., 2002). Pour revenir aux allégations de mon interlocutrice : elle critique que, la plupart du temps, l'expérience transsexuelle est définie comme un sentiment qui se forme clairement dès l'enfance et qui se laisse décrire de manière précise par la notion suivante : « im

²⁴ Voir Annexe pour une traduction des extraits d'entretien suisse allemand vers le haut allemand.

falschen Körper geboren » (« être né dans le mauvais corps »)²⁵. Selon elle, le sentiment d'appartenir au sexe/genre opposé à celui assigné à sa naissance émane d'un développement continu tout au long de sa vie. En plus, ce processus est difficile à décrire puisqu'elle le perçoit toujours depuis le rapport au monde qu'elle occupe actuellement²⁶.

L'individu ne construit son identité pas arbitrairement, mais, comme mentionné plus haut, la construction identitaire d'un individu se structure par et autour de codes et normes qui régulent la vie sociale. En outre, il a été évoqué que le monde quotidien se présente à l'individu comme une réalité et l'individu est capable de l'interpréter. Comme l'interprétation du monde quotidien dépend de la connaissance quotidienne de l'individu, il ne peut percevoir un élément externe à ce savoir (Berger, Luckmann, 1986 : 66). L'individu reste tout de même un acteur réflexif qui ne reproduit pas mécaniquement les structures sociales intériorisées. Giddens écrit :

« We begin from the premise that to be a human being is to know, virtually all of the time, in terms of some description or another, both what one is doing and why one is doing it. [...] The social conventions produced and reproduced in our day-to-day activities are reflexively monitored by the agent as part of 'going on' in the variegated settings of our lives. »
(Giddens, 1991 : 35)

Les conventions sociales, desquelles ce travail traite, concernent les normes de genre/sexe. L'expérience de mes interlocuteurs se heurte à ces conventions sociales : l'individu se sent inconfortable dans le rôle de genre/sexe assigné à la naissance. Or, la transgression de ces normes stigmatise l'individu et met ainsi en danger son identité, l'intégrité de sa personne (Goffman, 1974 : 152).

Il faut effectivement soulever un dernier aspect par rapport à la construction identitaire d'un individu : son rapport au monde dépend fondamentalement de ses partenaires d'interaction. Les autres significatifs n'occupent non seulement un rôle important dans le processus de socialisation, mais la reconnaissance manifestée par les membres d'une société envers la personnalité d'un individu (dont font partie les sentiments) stabilise et reconforte l'image qu'il a de soi-même. Axel Honneth souligne l'importance de la reconnaissance sociale par rapport au développement d'une identité autonome. En se basant sur des réflexions

²⁵ Dans la majorité des médias et par une partie de scientifiques, le transsexualisme est représenté par cette image. Un exemple pour les médias serait l'article intitulé : « *Adolescents transsexuels. Au secours, je suis né dans le mauvais corps.* » (paru in : L'Hebdo, n°6, 8 février 2007). Il faut noter tout de même que, contrairement à ce que mon interlocutrice affirme dans cet extrait d'entretien, pour quelques-uns de mes interlocuteurs, le sentiment d'appartenir au genre/sexe opposé s'est quand même formé assez clairement dès l'enfance et quelques-uns définissent effectivement leur expérience avec le terme « être né dans le mauvais corps ».

²⁶ Mon interlocutrice perçoit le monde à partir de son corps (« Körper »). En effet, « *la réalité de la vie quotidienne s'organise autour du 'ici' de mon corps et du 'maintenant' de mon présent* » (Berger, Luckmann, 1989 : 35).

avancées par Hegel et Mead, le philosophe social a créé le concept de « *reconnaissance sociale* ». Il écrit :

« Die Anerkennungsformen der Liebe, des Rechts und der Solidarität bilden intersubjektive Schutzvorrichtungen, die jene Bedingungen äusserer und innerer Freiheit sichern, auf die der Prozess einer ungezwungenen Artikulation und Realisierung von individuellen Lebenszielen angewiesen ist [...]. » (Honneth, 1994 : 279)

Honneth distingue trois formes de reconnaissance sociale : dans l'amitié et les relations amoureuses, l'individu fait l'expérience de la reconnaissance émotionnelle, qui est le fondement de son intégrité physique. L'individu peut ainsi obtenir la confiance en lui. Ensuite, les droits définissent les normes sociales que l'individu est tenu à respecter à l'intérieur d'une société. Les droits ont non seulement une fonction répressive, mais sont aussi habilitantes. Elles permettent à l'individu de développer le sentiment de « *posséder le statut d'un partenaire d'interaction à part entière doté des mêmes droits moraux* » (Honneth, 1999 : 14). L'exclusion de ces droits menace le sentiment d'auto-respect et une image positive de soi. Enfin, la solidarité renvoie au respect de la dignité humaine d'une personne. L'absence de solidarité menace la « *réalisation de soi à l'intérieur de l'horizon des traditions culturelles à une société* » (Honneth, 1999 : 15) et donc l'auto-estime d'un individu. Ces trois conditions de reconnaissance sociale²⁷ forment, selon Honneth, le fondement de l'intégrité d'une personne et sont les conditions pour que l'individu puisse se construire une identité stable et autonome (Honneth, 1994, 1999). Chez l'individu, la violation de ces conditions normatives de l'interaction sociale provoque « *des sentiments moraux qui accompagnent l'expérience du mépris, et donc par la honte, la colère ou l'indignation* » (Honneth, 1993 : 7).

D'après ce qui précède, il faut retenir que la construction identitaire de l'individu se trouve dans une relation tendue avec la société (Honneth, 1994 : 11, 136) : d'une part, la vie intérieure de l'individu, les sentiments qu'il éprouve, de l'autre les structures sociales qui organisent sa vie sociale et sa vie subjective. En effet, dans l'analyse des entretiens, on verra que l'individu doit pouvoir se sentir à l'aise dans son rôle de genre/sexe ; son identité de genre/sexe doit se retrouver dans un rapport authentique avec ses sentiments (Keupp et al., 2002 : 263).²⁸ C'est la condition principale pour que l'individu puisse construire de façon

²⁷ Dans ce travail, la notion de reconnaissance sociale renvoie toujours aux trois formes évoquées ci-dessous au même temps, c'est-à-dire à l'amour, droit et solidarité.

²⁸ Le raisonnement du philosophe Georg Herbert Mead aide à concevoir le rapport entre société et sentiments propres de l'individu de manière plus détaillée. Le philosophe américain distingue trois différentes instances qui composent le sujet. Honneth résume son propos ainsi (Honneth, 1999) : Mead part de l'idée que l'individu peut prendre conscience de sa propre personne que d'un point de vue indirect (p. 119). En effet, la première instance du sujet, le « *I* », est composée de ses pulsions intérieures, c'est la source de l'action du sujet (p. 130). Le sujet ne peut pas percevoir le « *I* » directement ; il le voit toujours de la position du « *me* », la deuxième instance, qui est

créative une identité de genre/sexe stable et autonome et puisse s'épanouir personnellement. Par la suite, je montrerai comment un individu, dont les sentiments et comportements divergent des règles de genre/sexe, construit son identité, son rapport au monde, dans un processus au cours de sa vie.

influencée par les normes sociales. Le « *me* » représente l'image qu'ont les autres du sujet (p. 119). Autrement dit, le « *me* » est l'image normative de soi (1999, 13). Le « *me* » et le « *I* » se retrouvent dans un rapport de conflit. C'est de ce rapport conflictuel entre le « *I* » et le « *me* » résulte le « *self* », la dernière instance, l'identité de l'individu.

4.2. Une impossible identité

Tous mes interlocuteurs m'ont raconté de leur enfance. La caractéristique commune à leurs souvenirs plus précoces est que, rétrospectivement, tous peuvent témoigner d'événements qui leur faisaient remarquer être différents des enfants (et adultes) qui se comportent conformément aux règles de genre/sexes. Pour quelques-uns, il était clair qu'ils devraient appartenir au sexe/genre opposé à celui qui leur été assigné à la naissance, qu'ils n'étaient pas des garçons/filles, mais des filles/garçons ; d'autres se rappellent seulement avoir surtout joué avec les enfants de leur sexe/genre opposé ou avoir aimé porter les vêtements de leur sexe/genre opposé. Le plus souvent, cette différence les faisait souffrir et vivre dans un malaise.

Il faut nuancer que non pas pour tous mes interlocuteurs, l'identification au rôle de sexe/genre s'est opposée toujours à celui accordé par la société et s'est formée aussi clairement dès l'enfance. Ils ont précisé que ces souvenirs n'étaient devenus significatifs par rapport à leur parcours transsexuel qu'après avoir réalisé vouloir entamer la transition²⁹. En plus, tous n'ont pas souffert de leur différence, entre autre, du fait d'avoir aimé porter des souliers féminins dans leur enfance. Parfois, cette souffrance n'apparaît qu'à l'adolescence ou à l'âge adulte. La durée de cette période varie d'ailleurs d'un individu à l'autre.

Dans ce chapitre, je m'intéresserai donc au moment où mes interlocuteurs se sont rendu compte qu'ils n'étaient pas comme les autres ; c'est aussi le début d'une période de souffrance. Souvent, elle se situe dans l'enfance ou à l'adolescence. Son origine est un sentiment de confusion : les individus ignorent ce qui leur arrive, puisqu'ils ne se retrouvent pas clairement dans l'une des deux catégories sociales de sexe/genre. Leur souffrance est « *déterritorialisée* » (Sengenès, 2004) parce qu'ils ne peuvent pas expliquer leurs sentiments et sont donc incapables de les résoudre. Ce qui leur laisse dans un malaise dont ils ne connaissent pas les causes.

La perception et les comportements des membres de la société sont inscrits dans un système de genre/sexes. Je montrerai que le rôle de genre/sexes d'un individu se construit dans un processus de socialisation en interaction avec les autres membres de la société. Ce n'est que dans un contexte social que l'agir d'un individu, par exemple porter des vêtements du sexe/genre opposé, devient une pratique déviante. Je décrirai comment l'individu réagit à sa difficulté de pouvoir se faire reconnaître socialement dans une des deux catégories de sexe/genre ou dans une catégorie de sexe/genre ambiguë et par là se

²⁹ Il ne faut pas oublier le fait que ces événements sont racontés rétrospectivement. C'est-à-dire d'un point de vue d'une personne adulte qui connaît les règles de genre/sexes et d'une personne qui a déjà pris la décision d'entamer la transition transsexuelle (à l'exception d'un de mes interlocuteurs).

construire une identité de sexe/genre stable. Il s'agira de décrire l'impossibilité de mes interlocuteurs d'expliquer leurs comportements et sentiments.

4.2.1. La socialisation primaire³⁰ et le devenir différent

À partir du quatrième mois de la grossesse, le sexe/genre de l'enfant peut être identifié comme masculin ou féminin à l'aide d'une échographie ou d'une amniocentèse. Goffman écrit :

« Dans toutes les sociétés, tous les enfants sont, à leur naissance, situés dans l'une ou l'autre de deux classes sexuelles, le classement étant accompli par l'inspection de l'enfant nu, et plus particulièrement de ses parties génitales, celles-ci visiblement dimorphes –pratique de classement qui ne se distingue pas de celle employée pour les animaux domestiques. Ce classement selon la configuration physique permet une identification par un étiquetage lié au sexe. » (Goffman, 2002 : 44)

Suivant que l'enfant est une fille ou un garçon, il reçoit un nom de fille ou de garçon, et l'entourage se comportera différemment envers l'enfant selon le sexe/genre qui lui a été accordé ; il porte des vêtements féminins ou masculins. Bref, dès la naissance, garçons et filles se trouvent dans deux sphères qui s'excluent réciproquement.

Comment un enfant vit-il cette attribution de sexe/genre ? Max Miller affirme que la capacité de jugement morale³¹ d'un individu n'est pas innée, mais se développe dans un processus d'apprentissage en interaction avec la société (Miller, 1986). Ainsi, un petit enfant ne sait pas encore clairement à quelle catégorie du sexe/genre il appartient. Pour lui, la différence binaire de sexe/genre n'est pas transparente, il ne connaît pas encore toutes les normes qui la règlent. Un de mes interlocuteurs raconte :

« Je me souviens quand j'avais trois, quatre ans, déjà mes souvenirs les plus anciens, j'étais, dans ma tête, je me disais « Je suis un garçon. » et tout. Et je comprenais pas encore bien la différence de sexes. Après j'ai eu un petit frère. Et quand lui, il est né, il avait un zizi et moi pas. Et là, je commençais à comprendre que c'était pas normal. »

Ce n'est que lorsque cet individu voit le pénis de son frère et compare son propre corps avec celui du petit frère, qu'il comprend que son corps ne correspond pas à ce qu'il croyait être. Avant que son frère ne soit né, il n'avait pas encore fait la distinction entre un corps masculin et un corps féminin ni que la règle de genre/sexe requiert qu'un homme doive avoir un pénis pour être un homme. Par contre, il avait déjà eu une vague connaissance qu'il

³⁰ La socialisation primaire est le processus ontogénétique dans lequel l'enfant internalise le monde social et devient ainsi un membre de la société capable d'agir et d'interpréter les événements qui prennent lieu autour de lui (Berger, Luckmann, 1986 : 177-188).

³¹ La capacité de jugement morale est la faculté de l'individu de pouvoir dénommer et comprendre le monde autour de lui.

existe deux sexes/genres, puisqu'il raconte qu'il a su (avant que son frère ne soit né) être un garçon. Et il a aussi compris que son frère était du sexe/genre masculin.

En interaction avec la société l'individu apprend donc les règles qui s'appliquent à la vie sociale. Le corps en soi (et la nature en général) ne signifie rien. Ce n'est qu'en le transposant dans un contexte social qu'il reçoit sa signification. En connaissant les règles de genre, un corps devient un corps masculin ou un corps féminin (Lindemann, 1993, Meuser, 2002). Gesa Lindemann affirme :

« [...] Körper sind nicht einfach da. Um sozial relevant werden zu können, müssen sie sowohl wahrgenommen als auch dargestellt werden. [...] Die Unterscheidung von zwei Geschlechtern anhand der Körper setzt ein Wissen um Geschlechterdifferenz voraus. » (Lindemann, 1993 : 23)

La connaissance sociale de l'existence de deux genre/sexe différents se forme dans un processus d'apprentissage chez l'enfant (Kessler, McKenna, 1978 : 81-111). En effet, pour revenir à l'extrait d'entretien cité ci-dessus, il faut noter que ce n'était pas le moment où l'enfant a comparé son corps à celui de son frère qui lui a fait tout comprendre et par là les règles de sexe/genre, mais mon interlocuteur précise avoir « commencé à comprendre ». Berger et Luckmann supposent que la connaissance sociale s'acquiert dans un processus où l'individu internalise le monde social. Les autres significatifs lui transmettent ce monde dans les interactions sociales pendant la socialisation primaire (Berger, Luckmann, 1986 : 179). Dans ce processus, l'individu internalise le monde social objectif et s'approprie les structures sociales. Le monde social lui devient ainsi subjectivement signifiant (Berger, Luckmann, 1986 : 178). L'individu apprend aussi à maîtriser son corps pour l'utiliser comme moyen de communication dans les interactions sociales (Gugutzer, 2002 : 128). Grâce à la socialisation primaire, l'enfant devient un membre de la société puisqu'il possède les outils lui permettant d'interagir avec les autres. En se basant sur la philosophie de Mead, Honneth écrit que la socialisation permet à l'individu de participer à la vie sociale.

« Indem das Subjekt lernt, die normativen Erwartungen einer immer grösseren Anzahl von Interaktionspartnern in sich soweit zu verallgemeinern, dass es zur Vorstellung sozialer Handlungsnormen gelangt, erwirbt es die abstrakte Fähigkeit, an den normativ geregelten Interaktionen seiner Umwelt teilnehmen zu können; denn jene verinnerlichte Normen sagen ihm sowohl, welche Erwartungen es an alle anderen legitimerweise richten darf, als auch, welche Verpflichtungen es ihnen gegenüber berechtigterweise zu erfüllen hat. » (Honneth, 1994 : 125)

Miller a étudié ce processus d'apprentissage de plus près : selon lui, la socialisation prend forme dans un rapport dialectique entre connaissance et expérience (Miller, 1986 : 19). En interaction avec la société, dans un processus d'apprentissage collectif («*kollektiver Lernprozess*»), l'individu acquiert le savoir normatif et cognitif, qui lui permet de percevoir et de juger le monde. L'ontogenèse d'un individu requiert nécessairement un environnement social. Seulement en interaction entre les membres d'une société, l'individu peut faire les expériences permettant l'apprentissage de la connaissance sociale (Miller, 1986). En

suivant le raisonnement avancé par Miller, dans l'extrait d'entretien précédent, l'environnement social est représenté par le frère de mon interlocuteur : l'événement de sa naissance modifie sa connaissance des règles sociales de genre/sexe.

Mes interlocuteurs adoptent un comportement et des sentiments envers les normes de genre/sexe qui provoquent des réactions négatives de leur entourage. Il faut en effet souligner un dernier aspect qui se dégage de la citation ci-dessus : l'événement de la naissance du frère de mon interlocuteur lui fait conclure que quelque chose n'était « pas normal ». Un autre extrait d'entretien illustre mieux ce conflit entre les sentiments propres et les normes sociales dont l'individu déduit qu'il y a un « problème » :

« Il y avait un matin, je me suis levée, je me rappelle, c'est tous des souvenirs qui me sont venus après par la suite parce que je crois, euh, c'était très déclencheur, très révélateur. Donc j'avais six, sept ans, le matin, je me suis habillée, en cachette, avec les affaires de ma sœur, donc les dessous, c'était des petits culottes en coton, il y avait rien d'exceptionnel, hein, on était des enfants, euh... Mais de mettre ce tissu sur, ça été eh pff... J'étais plus la même personne. Eh, donc à ce moment-là, mon frère est entré dans la chambre, eh, il a vu, il a appelé ma mère, mon père, eh, mon père, il a crié, il a... Mon père il m'a très vite fait peur, bien avant ces phénomènes-là, j'avais très peur de mon père, qui été quelqu'un, un homme : un garçon, ça doit être quelqu'un qui ne doit pas pleurer, ça doit pas... Eh pour revenir à cet incident-là, euh, mon père, il a crié au scandale. Comme j'étais, j'étais plus... Comment dire... J'étais plus sensible que mon frère, donc moi, ce que mon père a dit à ma mère, je me rappelle, c'était : « Regarde-le ! T'en fait une mauviette, c'est une tarlouze, faut qu'il se fasse soigner ! ». Moi, j'étais terrorisée. Soigner, pourquoi ?! Une tarlouze, une mauviette, c'est quoi ?! Un gosse, moi, je sais que tu réalises pas. Mais j'ai eu très peur. Par contre, j'ai compris que j'étais pas, dans les mots de mon père, peut-être les réactions de ma mère, j'ai très peu de souvenir dans ma réaction de ma mère dans cet incident, mais j'ai compris que j'étais pas comme les autres.

(J.F. : Mais tu réalisais déjà que tu voulais être, tu étais une femme ?)

Pour moi, j'ai réalisé que j'étais une petite fille, mais surtout ce que j'ai réalisé, c'était eh je devais surtout pas en parler parce que c'était dangereux. Pas qu'on m'a interdit, ça je l'ai compris avec les années, mais dangereux, je l'ai compris. J'ai compris que c'était une chose que je devais parler à personne, c'était un secret entre moi et moi. »

L'enfant met des vêtements de sa sœur sans savoir clairement (il le fait en cachette et sait donc déjà qu'il ne le devrait pas) que lui, un « garçon », n'a pas le droit de porter des vêtements féminins. Ce n'est que lorsque son père surprend son « fils » à ce moment et le gronde sévèrement devant sa mère et son frère, que l'enfant réalise la gravité de la transgression des règles. Cet événement enseigne à l'enfant de devoir faire attention quand il porte des vêtements de sa sœur pour éviter d'être découvert.

Comme mentionné plus haut, l'enfant internalise le monde social dans un rapport dialectique entre expérience sociétale et connaissance du monde social. L'enfant remarque donc la transgression des normes de genre/sexe et ainsi, sa différence, en interagissant avec les autres membres de la société. Il n'apprend non seulement qu'il existe des règles sociales plus ou moins restrictives à ne pas transgresser, il conclut aussi qu'il n'est « pas comme

les autres » ou que « ce n'est pas normal ». En effet, selon Goffman, un individu passe par différentes phases dans sa « *carrière morale* » pendant lesquelles il développe une conception de soi, une identité.

« One phase of this socialisation process is that through which the stigmatized person learns and incorporates the stand-point of the normal, acquiring thereby the identity beliefs of the wider society and a general idea of what it would be like to possess a particular stigma. » (Goffman, 1974 : 45)

Comme l'individu a internalisé le monde social, il perçoit donc ses propres actions et pensées, qui transgressent les règles sociales, du point de vue de ce monde social. Les réactions de ses partenaires d'interaction deviennent une partie de sa propre identité ou de sa propre conception de sa personnalité. C'est pour cela qu'il conclut être différent, « pas normal », et doit cacher cette différence aux autres.

En résumé : à sa naissance, un enfant ne connaît encore rien de la différence de sexe/genre. Il ne sait pas encore interpréter le rôle de sexe/genre qui lui a été assigné. Au cours de sa socialisation, l'individu apprend à connaître le monde social, à s'y orienter et à y adapter ses comportements. De plus, il remarque de pas être comme les autres puisque ses sentiments et comportements ne correspondent pas à ce qu'on attend de lui dans la société. En suivant ces pensées, on pourrait donc conclure que mes interlocuteurs deviennent des membres de la société au cours de la socialisation primaire puisqu'ils apprennent le fonctionnement des règles de genre/sexe et deviennent aussi capables de les interpréter. Or la réalité subjective, leur vie sentimentale, ne correspond pas à ce que la société attend d'eux. Dans le chapitre suivant, on verra que, pour cette raison, mes interlocuteurs ne peuvent pas développer une identité de genre/sexe stable et autonome.

4.2.2. La souffrance déterritorialisée

Pour un individu adulte, la différence de sexe/genre ne requiert généralement pas de légitimation ou d'explication. Elle lui paraît objective (Garfinkel, 1967 : 122) et fait partie de la connaissance quotidienne qui est seulement mise en doute lorsqu'un problème surgit (Berger, Luckmann, 1986 : 40). Qu'en est-il de l'individu, dont les sentiments sont en discordance avec les règles de genre/sexe et qu'il ne peut trouver d'explication plausible à cette distinction binaire ? Comment un tel individu vit-il la situation de se savoir inconfortable dans le rôle de genre/sexe qui lui a été assigné par la société, sans pouvoir expliquer son malaise ?

L'extrait d'entretien suivant décrit comment l'enfant ne comprend pas pourquoi il doit porter exclusivement des pantalons, pourquoi il est sévèrement puni par son père. Personne ne lui explique plausiblement pourquoi un garçon ne porte pas de vêtements de filles.

« Je me suis rendue compte que j'avais un problème d'identité... »

(J.F. : ...justement, c'est ça, ma première question !) (nous rions)

Ben, c'était un problème avec mon père. Euh moi, j'étais enfant. Ouais, j'avais sept ans un peu près sept ans. Je regardais toujours ma sœur qui s'habillait, ses jouets, ses couleurs, euh tout. Et moi, j'avais pas droit, moi je devais mettre un pantalon, je pouvais pas mettre un jupe, je comprenais pas pourquoi. Quand je disais : « Mais pourquoi je peux pas mettre une robe ? », ben, on me disait : « Parce que tu es un garçon. ». Il y avait pas d'explication, il y avait pas d'explication, c'était comme ça, terminé quoi ! Eh, comme... »

Dans le chapitre précédent, il a été dit que, dans le processus de socialisation, l'enfant internalise le monde social. Il devient un membre de la société. De même, l'enfant remarque être différent puisque ses sentiments ne correspondent pas entièrement aux normes de genre/sexe. Il faut approfondir cet aspect qui se forme au cours de la socialisation. Berger et Luckmann affirment que pendant la socialisation « *l'enfant prend en main les rôles et les attitudes des autres significatifs, c'est-à-dire qu'il les intériorise et les fait les siens. Et grâce à cette identification aux autres significatifs l'enfant devient capable de s'identifier lui-même, d'acquérir une identité subjectivement cohérente et plausible.* » (Berger, Luckmann, 1986 : 181). Au cours de la socialisation, l'individu devrait donc développer une identité (de genre/sexe) cohérente et plausible. Ceci n'est toutefois pas le cas pour un individu qui n'agit et/ou se sent pas confortable dans le rôle de sexe/genre accordé par la société. D'un côté, cet individu peut s'identifier à certaines caractéristiques de son genre/sexe opposé. De l'autre, il sait que son corps ne correspond pas à ses sentiments. Par conséquent, il se retrouve dans une situation d'inconfort puisqu'il ne peut expliquer pourquoi il ressent et agit ainsi ; il sait seulement qu'il est différent des autres. Une de mes interlocutrices explique cette situation comme le suivant :

« (J.F.: Aber du hast schon mit 8 Jahren gemerkt, dass du eine Frau bist. Oder wie würdest du das formulieren, eine...)

...nein, nein! Weißt du, du bist die Studentin und Intellektuelle und wir sind alle erwachsen jetzt. Ich war ein dummes, kleines Kind! Ich hatte keine Ahnung, was mit mir los war! Ok, ich hatte keine Wörter, ahm ich konnte es nicht gut formulieren, ahm, ich wusste nur, dass es verboten war, das merkt man sehr schnell, all die Kollegen und so weiter. Und ich hab's gemerkt, bevor ich in das Alter kam, von Masturbieren und Sex. Es ging nicht um sexuelle Befriedigung, sondern irgendwie, das etwas nicht stimmte, aber man weiss es nicht, was es ist. Man versteht es nicht. ... Ja, man versteht es einfach nicht, man fühlt sich immer unbequem. Und weiss nicht, warum das so ist und dass nur, wenn man versucht den bequemen Weg zu finden, niemand will es wissen, niemand erlaubt das. Später kam dann sexuelle Reaktionen und so weiter. Aber bevor das ist, warum darf ich nicht in das –ich war nur zwei Wochen in dem Kindergarten und dann hat meine Mutter mich abgemeldet, ich habe jeden Tag geweint. Ich hatte Streit mit der Kindergärtnerin, ich wollte mit den Puppen, ich wollte in der Spielküche spielen, und damals, die Kindergärtnerin hat es nicht erlaubt. Ich sollte andere Sachen mit den Buben tun. Und so nach zwei Wochen Streit hat meine Mutter mich abgemeldet. Das war im Kindergarten, das hat überhaupt nichts mit Sex zu tun, man weiss überhaupt nicht, was los ist. Man weiss einfach, warum wollen mich diese Menschen so zwingen in eine Richtung! Und man lernt sehr früh, wenn man eigene Wünsche äussert, man kriegt nur

Krach und Konflikt. Und meine Art damit umzugehen, war still zu bleiben. Ich wollte nicht Konflikt, ich wollte nicht immer streiten. Und so ich wurde sehr ruhig.»

Mon interlocutrice affirme qu'elle ne pouvait pas expliquer ce qui lui arrivait ; elle sentait seulement que ce qu'elle désirait faire était interdit et que le rôle de genre/sexe qui lui avait été assigné à la naissance ne lui convenait pas.

Les catégories sociales de genre/sexe structurent nos pensées et appartiennent à notre connaissance quotidienne, à la réalité objective et subjective. Berger et Luckmann avancent qu'il est impossible de s'imaginer quelque chose en dehors du monde quotidien et qui n'est pas éclairées par la connaissance quotidienne (Berger, Luckmann, 1986 : 66). Pour un individu, il est donc très difficile d'expliquer sa propre expérience de se retrouver en discordance avec les normes de genre/sexe. Hirschauer décrit l'état d'âme d'un tel individu ainsi :

« Als Angehörige ihrer Kultur werden sich Transsexuelle auch selbst zum Problem : sie werden sich selbst fremd, gehören für sich selbst zu denen, die doch von uns zu unterscheiden sind. Transsexuelle beschreiben in ihren Biographien diesen Zustand als eine lange namenlose Verwirrung, was mit mir los ist. Diese Folgerung muss allerdings am eigenen Verstand zweifeln lassen, weil sie ein Erleben benennen, dem die soziale Sanktionierung als Realität fehlt. Transsexuelle erleben etwas irrales, aber auch, dass es nicht weggeht. Im hin- und herschwingen zwischen Wissen um die Unmöglichkeit des Erlebten und der Erfahrung der Existenz dieses Unmöglichen wächst die Signifikanz des Phänomens wie eine elektrische Aufladung. Damit wächst aber auch das moralische Problem, keine Existenzberechtigung in der Welt zu haben.» (Hirschauer, 1993 : 337)

Dans l'extrait d'entretien ci-dessus, un individu raconte comment il n'arrive pas à expliquer son expérience aux autres et sa difficulté de la comprendre soi-même :

« Und ja, ehrich gseit, es fällt mier sälber au relativ schwär, das Ganze z'beschriebe. Und das Lüt erkläre, well ich für mich sälber irgendwie au no, irgendwie, ja für mich sälber han i au kei würklich gschidi Erklärig gfunde für min Zueschtand. (*rire*) Ich chan zwar so chli umschriebe, aber ich danke, es isch relativ schwär, das irgendwie z'begrife. » [2]

En reprenant la question du début de ce chapitre, on peut donc répondre qu'un individu qui n'a pas de bonne explication de son expérience se retrouve en un état de confusion. Mes interlocuteurs ne peuvent ni s'identifier entièrement aux autres ni construire une identité subjective et plausible (Berger, Luckmann, 1986 : 181). D'après Hirschauer, l'individu fait une expérience irréelle (Hirschauer, 1993 : 337) pouvant aller si loin qu'il craint avoir perdu la raison³². Ne pas pouvoir expliquer ni situer ses sentiments et comportements dans la continuité du monde social qui entoure l'individu a donc un impact direct sur sa construction identitaire. Selon Honneth, un individu ne peut acquérir une conscience de soi et une personnalité, qu'à condition d'être reconnu réciproquement par un cercle croissant de partenaires de communication (Honneth, 1999 : 13). Un individu dont ses sentiments

³² Voir par exemple la citation à la page 56 (chapitre 4.3.2.).

divergent des règles de genre/sexe ne peut pas les faire reconnaître par ses partenaires d'interaction puisque la prononciation provoquerait le mépris social. Comme évoqué par Hirschauer, l'individu perd son droit à l'existence, sa raison d'être, dans la société. On pourrait donc affirmer que cet individu (enfant ou adulte) ne peut pas trouver sa place dans la société et que sa personnalité est donc menacée³³.

Une de mes interlocutrices essaie de m'expliquer cette phase de vie floue et indéfinie, ce « Zwiespalt » (« conflit »), ainsi :

«Aso es isch schwirig z'säge. Ähm grundsätzlich läbt mer mal eifach ganz e langi Zyt i so mene Zwispalt inne, mit nöd so genau wüsse äh, was in einem vogaht. Bis mer das mal cha zu mene Andi bringe. Ebe, zersch villicht suecht mer so nen ähnliche Fetisch, wo vielleicht am ehnschte, aso am bekanntische isch, oder. Und denn... [...] Ich han äh, ruckkapituliert, scho i de Schuelzit so mit däne Gschlächterrolle e so chli en Zwifel gha. Aso nöd so gwüsst genau, wo ich mich cha eigentlich mit dene Buebespiel, äh Aktivitäte, cha nöd gross identifiziere. Oder mit dene Gebäre au wie sie händ, ha mich denn halt eifach zu däne, wo ich mich am ehnschte ehm hinzoge gfühlt ha, ehm aso zu de Meitlis, halt gsellt, oder ha mit dene halt öbbis gschpillt gha. Ähm, ich möchte das aber jetzt au nöd zu extrem gwichte, das es scho sehr früe passiert isch, sondern es isch eifach mögliche Indikation, aso Pünkt gsi.» [3]

Plus tard dans l'interview, mon interlocutrice spécifie, en évoquant sa transition, que la vie au féminin, après la modification de son rôle de genre/sexe, leur permettait de retrouver une place dans la société et de développer une personnalité³⁴ :

«Und das mer da irgendwo en Platz chan finde und au eifach de Muet z'ha, z'säge: «Ok, ich cha mi locker entwickle in die Richtig.» Und dänn äh, ja es isch halt au dänn halt ebe au sini Persönlichkeit z'entwickle i dere Richtig. Das het ja vorhär eigentlich nöd gross stattgunde.» [4]

L'impossibilité de trouver une place dans la société ni de pouvoir expliquer ses sentiments paralyse l'individu et lui rend difficile l'agir dans la société. Un individu qui ne peut pas nommer l'expérience qui lui arrive ne voit plus d'ordre dans le monde qui l'entoure. Par ailleurs, le fait de ne pas pouvoir développer une personnalité résulte un malaise qui a un fort impact sur sa vie sociale et subjective : une douleur ombrage à sa vie. Sengenès l'appelle une « souffrance déterritorialisé ».

« Elle est[...] ni localisable, ni imputable. Elle n'a pas, pour les individus, d'origine connue, circonscrite : elle est « déterritorialisée ». On souffre, mais sans savoir de quoi ni pourquoi et personne autour de soi n'a de réponse. Dans ces moments de profonde détresse, la seule chose dont on soit sûr, c'est que l'on ne sait pas qui on est. A la base de cette souffrance revient toujours la question : « Qui suis-je ? » Or ne pas pouvoir y répondre, c'est aussi ne pas savoir où aller, c'est avoir perdu tous les objectifs qu'une identité implique et, par là même, le sens de sa vie. » (Sengenès, 2004 : 84)

³³ Il faut nuancer que l'identité de genre/sexe n'est pas la seule dimension qui définit l'identité d'une personne. L'individu peut donc remplacer cette lacune par d'autres aspects identitaires.

³⁴ En ce qui concerne cet aspect voir aussi le chapitre 4.4.3.

Cette souffrance commence souvent à l'âge enfantin et persiste jusqu'à l'âge d'adulte, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'individu trouve une première explication à son malaise³⁵.

4.2.3. Les stratégies de gestion d'un stigma par rapport aux normes de genre/sexe

L'individu endure une souffrance « *déterritorialisée* » parce qu'il ne peut pas expliquer ses sentiments et comportements qui se trouvent en discordance avec les catégories de sexe/genre et ne peut donc les résoudre. Il ignore ce qui lui arrive ; la seule certitude qu'il a est que son ressenti et ses désirs ne sont pas acceptés par la société. Cet individu est donc porteur d'un stigma puisqu'il possède un attribut (aimer et s'identifier à certains caractéristiques qui sont normalement associées à son genre/sexe opposé) qui porte en soi la possibilité d'une disqualification lors des interactions avec autrui. Goffman distingue entre deux types de stigmas : un premier type, visible à première vue et connu par les partenaires d'interaction. Un deuxième type dont ce chapitre traitera, est de nature « *discreditable* » c'est-à-dire un attribut ni visible à première vue ni connu par autrui (Goffman, 1968 : 14). Les individus ainsi stigmatisés ont donc la possibilité de le cacher aux autres et de contrôler les informations qu'ils transmettent dans les interactions sociales (Goffman, 1968, 1959).

D'un côté, mes interlocuteurs s'adaptent aux formes sociales disponibles de l'autre, ils utilisent des stratégies permettant de vivre sans complètement trahir leurs sentiments. Les stratégies de gestion d'information, le « *passing* » (Goffman, 1986), ne sont pas les mêmes chez l'enfant et l'adulte stigmatisé. En effet, l'enfant a plus de possibilités de jouer avec les règles sociales de genre/sexe que l'adulte. Dans les interviews, on peut observer quatre stratégies principales qui permettent à l'enfant de vivre avec son inconfort en société.

Premièrement, les règles de genre/sexe ne sont pas si rigides pour l'enfant puisque les deux sphères « masculin » et « féminin » ne sont pas complètement séparées. Ceci permet donc de trouver des lacunes dans le système de genre/sexe : un garçon peut participer aux jeux de groupe des filles ; une fille peut préférer jouer avec des jouets typiquement masculins sans que les deux transgressent les normes. Il semble que surtout pour les filles, il soit plus facile de jouer des jeux de garçon. Alors qu'il est plus rare qu'un garçon puisse se permettre de jouer avec les filles dans une maison de poupées. Mes interlocuteurs m'ont fait remarquer que ce facteur varie dans le temps. Aujourd'hui, il est beaucoup plus accepté que les enfants transgressent certaines règles de genre/sexe qu'il y a 20 ou 40 ans. On devient de plus en plus tolérant envers les filles dites garçons manqués et les garçons dits efféminés. L'attitude varie aussi selon le contexte social : mes interlocuteurs ont souligné, entre autre, le fait d'avoir grandi dans un petit village campagnard français. Les sanctions y

³⁵ Sur ce moment de découverte, je reviendrai dans le chapitre 4.3.

sont plus lourdes. Provenir d'une famille d'esprit ouvert diminue la souffrance. En résumé, le contrôle social des règles de genre/sexe est inférieur selon le genre/sexe de l'enfant et le contexte social où vit l'enfant : les souvenirs de mes interlocuteurs varient selon le genre/sexe, l'âge, la région et la famille où ils ont grandi. Les enfants qui se sentent mal à l'aise dans le rôle assigné à leur naissance ont donc une certaine marge de manœuvre qui leur permet d'accomplir leurs désirs.

Deuxièmement, l'enfant ne peut (et ne veut) croire que ses organes sexuels lui restent pour toujours. Il pense qu'ils disparaîtront ou pousseront plus tard. Il vit dans un monde avec une logique de contes de fées : ceci lui permet, d'une part, de garder espoir et de l'autre, de se raisonner. Un extrait d'entretien illustre les deux premières stratégies énumérées ci-dessus :

« Alors après, j'ai cru que c'était parce que je n'étais pas sage [que je n'ai pas de pénis comme mon frère]. Ou que ça allait venir après. Qu'il y avait quelque chose qui n'était pas normal, mais si j'étais très sage, les choses, elles allaient s'arranger... Toutes seules. Parce que quand t'es enfant, tu penses qu'il y a des choses un peu magiques, ou ouais...

(J.F. : C'est vrai.)

Donc chaque fois je me disais : « Oh ça va arriver, ça va venir. ». Donc j'étais très sage quand j'étais enfant. Après j'ai aussi été à l'école biblique, j'étais protestant, donc j'allais au catéchisme. Ben assez vite, je crois, 6, 7 ans, comme ça. Alors après, j'ai pensé que c'était Dieu et que je n'étais pas encore assez sage. C'est un peu fou, hein, mais c'est ce que je pensais. Alors, je faisais des prières le soir et puis je demandais toujours ça : « Je veux enfin être un garçon. » et puis il se passait rien. Donc j'avais quand même déjà eu une petite révolte dedans, eh quelque chose qui fait que je n'étais pas vraiment bien. Eh alors, ce qui était plus ou moins bien, c'est que mes parents, eux, ils étaient pas que je sois une petite fille, tout le temps avec une jupe. Ils s'en foutaient. Eux ils m'ont laissés vivre. Alors, je jouais avec mon petit frère aux voitures, au Lego, au Cow-boy, tout ça. Donc j'étais assez bien quand même, si tu veux. Mais je me rendais pas compte de tout ça. Et puis en même temps, ben, je croyais toujours qu'un jour, ça allait s'arranger. »

Cet enfant prie Dieu pour que « les choses s'arrangent » et en même temps, il a la possibilité de vivre ses préférences et s'imaginer jusqu'à un certain point être un garçon (« je ne me rendais pas compte »), ou que tout est « normal », puisque ses parents lui laissent une certaine liberté³⁶.

Troisièmement, l'enfant s'isole et essaie de refouler ses désirs. Il n'ose parler à personne de ses sentiments qu'il ne comprend même pas lui-même. Il évite les conflits et la confrontation avec son entourage puisqu'il sait qu'il ne va pas être compris et qu'on va le punir. Souvent cette stratégie est liée au point deux où l'enfant essaie de se raisonner en espérant que le « juste » sexe poussera un jour.

³⁶ Néanmoins, mon interlocuteur se souvient qu'il y avait déjà « une petite révolte dedans ». Sur cet aspect important, c'est-à-dire la révolte contre la société, je reviendrai en détail dans le chapitre 4.3.3.

Quatrièmement, l'enfant porte les vêtements du rôle de sexe/genre opposé à celui qui lui a été assigné à sa naissance en cachette. Il commence à mener une double vie. Le fait de porter des vêtements du sexe/genre opposé lui donne le sentiment de pouvoir enfin être lui-même. Pour lui, c'est comme un soulagement des contraintes sociales à respecter dans sa vie de tous les jours. L'extrait d'entretien suivant résume les points deux, trois et quatre :

«Ich wollte nicht Konflikt, ich wollte nicht immer streiten. Und so ich wurde sehr ruhig. Und dann in geheimen Zeiten, wenn niemand zu Hause war, ich konnte mich umziehen, und Sachen probieren. Ich hatte fantasiert von 10 bis 12... Ich hatte einen Comic-Buch gelesen, das man Muskeln selbst aufbauen könnte mit Selbsthypnose, und ich dachte: «Oh das ist die Gelegenheit Busen wachsen zu lassen!». (J.F.: *rire*) So jeden Abend, habe ich versucht aus diesem Comicheft Busen wachsen zu lassen. Zwei Jahre lang, als ich im Bett lag, habe ich versucht –weil, ich wollte einen Beweis haben, meinen Eltern zu zeigen, ich musste ein Mädchen werden. Und nochmals, das war noch so eine Zeit bevor ich Masturbieren gelernt habe. Und natürlich ist nicht viel passiert und es wurde nicht besser. Aber ich habe versucht, ich wollte einen Beweis haben, den ich zeigen könnte. Dass ich wirklich zum anderen Geschlecht gehörte.»

Ce garçon essaie de faire pousser ses seins à l'aide de l'hypnose, comme le fait un héros d'une bande dessinée avec ses muscles. Il veut avoir une preuve qu'il est une fille. Parallèlement il s'habille avec des vêtements de fille, toujours en cachette, sachant que cette pratique provoquerait des conflits avec sa mère.

À l'adolescence, le sentiment d'inconfort et de souffrance s'accroît généralement. Ceci est d'une part dû au fait que les signes corporels désignant l'appartenance au rôle de sexe/genre d'un individu se développent et deviennent plus visibles. D'autre part, le fait d'être un homme ou une femme devient un composant plus important dans la vie puisque la sexualité se développe. Si un individu a une orientation sexuelle homosexuelle, bisexuelle ou hétérosexuelle, c'est sur la base de son propre rôle de sexe/genre qu'il désire une autre personne. Le sexe/genre devient ainsi un aspect plus important pour son identité. Finalement, la souffrance augmente puisque les adultes perdent la croyance aux contes de fées. Un autre interviewé raconte le choc subi à ses premières règles, un signe essentiellement féminin. Dès lors, il ne croit plus que « ça va s'arranger », et que son corps, ou le système symbolique des règles de genre/sexe, s'ajusterait à ses sentiments³⁷.

«Et puis, en même temps, ben, je croyais toujours qu'un jour, ça allait s'arranger. Jusqu'au jour, où j'ai commencé à avoir des seins, la poitrine qui pousse et puis mes règles, là, c'était la catastrophe. Oui, là, c'était eh, la révolte, elle est sortie.

(J.F. : *Et comment elle est sortie ?*)

Ben, j'ai fait beaucoup de bêtises. Eh, pour moi, j'ai compris là que, non, ce que c'était avant, c'était des rêves, que la vie, elle était autrement. Eh que, oui, pour moi, c'était injuste, donc j'étais révolté, j'ai fait des choses comme des vols, j'ai commencé à fumer très tôt, la cigarette d'abord après les joints, je buvais de l'alcool déjà à 13, 14 ans.»

³⁷ Sur l'aspect de la révolte qui est abordé dans cet extrait d'entretien, je reviendrai dans le chapitre 4.3.3.

Les stratégies, qui permettent à un individu de vivre conformément à son sexe/genre assigné à sa naissance, changent obligatoirement. Dans les entretiens, on identifie deux mécanismes permettant aux individus adultes de vivre avec leurs désirs secrets sans devoir les dévoiler devant les autres. Ces deux stratégies coexistent souvent simultanément et les individus commencent (ou continuent) de vivre une double vie.

Premièrement, les individus essaient de mener une vie conforme aux normes de genre/sexe. L'individu accomplit par exemple le service militaire, pratique un sport d'une manière excessive ou entre dans une relation amoureuse afin d'avoir un petit ami/une petite amie comme tous les autres. Ainsi une de mes interlocutrices décrit comment, dans l'adolescence, elle commence à désirer les garçons, mais sort avec des filles puisque, comme elle dit, c'est ainsi que les garçons marquent leur masculinité.

«Voilà donc après juste à l'adolescence, c'était une enfance pas eh, pas très bien dans ma peau, eh... Moi, je savais très bien qu'il y avait un problème. Parce que j'en étais consciente, mais j'en pouvais pas parler ! C'était exclu, c'était... Et puis après, avec les années passantes, j'ai enfui ça en fond de moi et puis eh, j'ai eu ma vie de petit garçon plus ou moins heureux malheureux. Eh, l'adolescence a commencé, l'adolescence, j'ai commencé d'une façon très naturelle, j'ai commencé à regarder les garçons. Donc je me posais pas la question si j'étais homo ou trans, non moi, je regardais mes copains, quoi. J'ai eu quelques embrassades quelques abouchements parce que l'adolescence, le sexe, il commence à...

(J.F. : Mais avec des garçons ou avec les filles ?)

Eh avec les garçons. J'avais des copines. J'avais des copines eh, je suis sortie avec deux ou trois filles, mais quand il fallait commencer à coucher moi, j'étais absente. Eh en général, mes copines me quittaient. Parce que c'était pas... Soit je couchait pas, soit je couchait mal. J'avais des copines pour dire comme les autres. Comme les autres. Pour faire : « Voyez ! » Parce que en France c'était comme ça qu'il fallait se battre.»

Deuxièmement, les individus commencent (ou continuent) à vivre leurs désirs en cachette. Ils portent souvent des vêtements de leur sexe/genre opposé quand ils sont seuls et que personne ne les observe. Ils sortent parfois avec des sous-vêtements de leur sexe/genre opposé sous leurs vêtements. Ainsi habillés, ils ont l'impression de pouvoir être plus eux-mêmes. À ces moments, ils ne doivent plus « jouer » le sexe/genre accordé à la naissance.

«Et puis c'est là aussi où j'ai commencé à... Pas à acheter des vêtements mais, parce que j'avais pas les moyens, mais à voler des vêtements. Dès que j'allais dans des grands surfaces c'était pour voler des vêtements féminins quoi : Des sous-vêtements, des pantalons, des hauts, des jupes, tout quoi. Ça m'est arrivée de sortir avec quatre pantalon sur moi quoi. *(rire)* Voilà, c'était, c'était, j'ai passé mon temps avec ça quoi ! Et puis donc je profitais du moindre moment chez moi eh, j'avais ma chambre en bas en sous-sol pour m'enfermer, pour m'habiller en fille et tout. Et puis je profitais pareil que mes parents ne soient pas là pour m'habiller en fille, me maquiller en fille et tout, ça commençait là, à 15 ans 16 ans. Et donc ça me prenait complètement la vie quoi ! Pfff, je pensais qu'à ça, qu'à ça, qu'à ça. Je vivais très mal et évidemment j'étais pas bien quoi. C'était dur. Alors là, je me suis dit, il faut quand même que je fasse quelque chose que c'est pas vivable comme ça eh et là, je me suis vraiment jetée, je dirais le mot et juste, jetée dans le sport. Je me suis mise à faire énormément du

sport : la gymnastique, mon sport préféré, patinage et puis la course à pied et tout. Et là, je faisais énormément et ça me permettait de tenir le coup et penser à autre chose, quand je faisais du sport, je pensais pas à ça et ça m'a vachement aidé. Pendant des années, des années, pendant 15 ans un peu près, j'ai fait jusqu'à 40 heures du sport par semaine pendant 15 ans. Donc j'étais très occupée, j'avais mon travail, enfin mes études, mon travail, le sport donc voilà ma vie était pleine déjà.»

Dans l'extrait d'entretien ci-dessus, mon interlocutrice raconte comment le travestissement avait occupé la majeure partie de sa vie. Elle essaie d'oublier cette préoccupation par le sport, mais elle réapparaît toujours de nouveau et s'accroît.

Important est de souligner qu'avoir une petite amie ou un petit ami ou d'accomplir le service militaire ne sont pas toujours dus à un refoulement ou un raisonnement. Au contraire, ces comportements font parfois partie de la quête d'identité. Comme les individus ignorent le nom de leur souffrance, il leur est difficile de savoir ce qu'ils veulent dans la vie. Au service militaire ou dans leurs relations amoureuses, ils essaient de découvrir si peut-être ils ne soient pas quand même comme les autres, s'il était possible que cette forme de vie ne leur convienne quand même³⁸. L'extrait d'entretien suivant illustre comment l'individu tourne au rond en ignorant ce qu'il veut dans la vie, en essayant plusieurs choses et toujours avec sa plus grande préoccupation : cacher sa différence et de devenir comme les autres.

«Het denn demit eifach, bsunders i de Pubertät es Problem. Und zwar eifach well mer weiss, mer isch ja eigentlich en Bueb, mag aber öbbis wo vom andere Gschlecht isch, het devo Angscht, dass es irgendwie use chunt, schwört sich ab, das es s'gröscht Gheimiss isch, aso wo mer däf nie wüsse. Und äh, möchte devo los cho. So Phasene, wo mer alles wider wägschmeisse tuet, möchte säge, jetzt han i ja e Fründin, jetzt bin i ja wider, jetzt bruch i ja das nöd und dänn isch ja das dänn nid dr Fall gsi. Äh, das sind so die Rückfäll, das isch e so e ganzi langi Zyt, es widerholt sich immer wider e so chli.» [5]

Les individus essaient de s'adapter aux formes sociales disponibles, de cacher leur différence et de devenir comme les autres. Leurs sentiments et désirs ne disparaissent pourtant jamais pour toujours. Au contraire, ils réapparaîtront pour prendre une place croissante dans leur vie. Il leur est de moins en moins supportable de rester seuls avec leur expérience.

4.2.4. Conclusion

L'enfant naît dans un monde social structuré autour des deux catégories symboliques « homme » et « femme » qui s'excluent réciproquement. Au cours de sa socialisation, il apprend à interpréter et s'orienter dans ce monde. Ainsi l'individu devient un membre de la société et peut participer aux interactions. Il développe une identité à condition d'être

³⁸ Sur cet aspect, je reviendrai dans les chapitres prochains.

accepté réciproquement par ses partenaires d'interaction. Un individu dont les sentiments, désirs et comportements sont en discordance avec les règles de genre/sexe est stigmatisé. On pourrait dire que cet individu ne pourra pas développer une personnalité. Il lui est impossible de construire une identité de genre/sexe puisque la condition d'une reconnaissance réciproque n'est pas remplie.

« [...] die Bildung des praktischen Ich [ist] an die Voraussetzung der wechselseitigen Anerkennung zwischen Subjekten gebunden : erst wenn beide Individuen sich jeweils durch ihr Gegenüber in ihrer Selbstverständlichkeit bestätigt fühlen, können sie komplementär zu einem Verständnis ihrer selbst als einem autonom handelnden und individuierten Ich gelangen. » (Honneth, 1994 : 110)

Il n'existe en outre pas de mot pouvant décrire et expliquer l'expérience de l'individu qui se situe au-delà de sa connaissance quotidienne. L'individu souffre de sa désorientation, adopte des comportements qui lui permettent de cacher son stigma et s'efforce de ressembler aux autres. Son sentiment d'inconfort persiste (ou réapparaît) cependant et sa situation lui devient de plus en plus insupportable.

Dans cette phase de vie, il est important pour l'individu de ne refouler pas totalement ses désirs et de continuer à les vivre même secrètement. Tous mes interlocuteurs ont effectivement continué de porter des vêtements du genre/sexe opposé « dans leur placard » et de s'occuper de leur « problème ». C'est pour cela qu'un jour, leur souffrance « *déterritorisée* » devient trop grande et qu'ils commencent à chercher son origine pour la résoudre. Au chapitre prochain, je décrirai la phase de recherche d'une explication, à la découverte de l'identité transsexuelle jusqu'à la prise de contact avec une association transsexuelle.

4.3. Trouver l'étiquette « transsexualisme »

Une personne qui vit en discordance avec les catégories de sexe/genre subit une souffrance « *déterritorialisée* ». Elle ne sait expliquer ses sentiments et comportements, ce qui l'empêche de se construire une identité de genre/sexe stable, authentique et autonome. Elle se met donc à la recherche d'une explication à sa confusion et son inconfort par rapport à son identité de genre/sexe.

Pour tous mes interlocuteurs, cette recherche d'identité commence à l'adolescence et dure parfois jusqu'à un âge très avancé. Le psychologue Erik Erikson a établi un modèle qui définit les intervalles dans le processus identitaire : dans le cycle de vie, l'adolescence et l'âge adulte précoce représentent les phases les plus importantes pour la constitution de l'identité d'un individu (Keupp et al., 2002 : 29). En appliquant ce modèle à la vie d'une personne inconfortable dans le rôle de genre/sexe assigné à la naissance, cette période de construction identitaire a souvent une durée beaucoup plus longue. De plus, elle n'est jamais linéaire (comme c'est d'ailleurs aussi le cas de chaque autre personne). Presque toujours, les individus oscillent entre une « impossible identité » et la découverte d'une explication temporaire à leur malaise. Pour un certain temps, quelques-uns le trouvent dans l'homosexualité ou le mouvement techno, le mariage et la vie de famille. Mais leur souffrance réapparaît jusqu'à ce qu'ils découvrent le mot transsexuel qui explique tout³⁹.

Dans ce chapitre, je retracerai la quête identitaire de ces individus et les difficultés rencontrées dans ce chemin. Effectivement, être une personne transsexuelle veut dire adopter ouvertement une identité stigmatisée et que le risque augmente ainsi d'être discrédité et par là subir du mépris social⁴⁰. De plus, envers une personne transsexuelle, la société a certaines attentes définies par les instances de normalisation (la médecine, la psychologie et psychiatrie, les médias⁴¹). Enfin, modifier le rôle de sexe/genre signifie une grande reconversion pour soi-même et l'entourage. Voilà pourquoi l'individu « devient transsexuel », c'est-à-dire qu'il modifie son genre/sexe, dans un processus de rapprochement. Je montrerai le rôle important que joue la reconnaissance réciproque dans ce processus de construction identitaire : les associations transgenres et les amitiés entre personnes transsexuelles permettent à l'individu de concrétiser ses désirs de modifier son genre/sexe et d'envisager la transition.

³⁹ De nouveau, il faut noter que les récits de vie que j'analyse dans ce travail sont racontés rétrospectivement du point de vue d'une personne qui a déjà pris la décision d'entamer la transition.

⁴⁰ Dans ce chapitre ainsi qu'en chapitre 4.4., il s'agira de l'autre type de stigma défini par Goffman. C'est le stigma de type « *discrédité* ». Pour répéter, il est défini comme le suivant : l'individu suppose que ses partenaires d'interaction sont informés de son stigma et qu'il est facilement visible (Goffman, 1974 : 14). Voir en chapitre 4.2.3. en ce qui concerne le stigma du type « *discreditable* ».

⁴¹ Voir la première partie de ce travail.

4.3.1. La quête identitaire

L'individu dont les sentiments et comportements sont en discordance avec les règles de genre/sexe ne peut pas les expliquer puisqu'ils résident en dehors de sa connaissance quotidienne (Berger, Luckmann, 1986). Par conséquent, il subit une souffrance « *déterritorialisée* ». Comme l'individu a des difficultés à articuler son expérience, il ne peut souvent pas partager sa confusion avec quiconque et par conséquent il s'isole. Pour remédier à ce « *sentiment d'aliénation* » (Bolin, 1988 : 73), l'individu se met donc en quête d'une identité. Il a besoin d'une explication, d'un mot, qui décrit son expérience afin qu'elle devienne réelle et communicable (Berger, Luckmann, 1986, Hirschauer, 1993, Habermas, 1988) et qui lui permette de sortir de son isolation. Selon l'ethnologue américaine Bolin, dans un processus, l'individu trouve l'étiquette (ou le label) « transsexuel » et par la suite, toujours dans une évolution, construira son identité autour cette étiquette (Bolin, 1988 : 73).

Comme mentionné dans l'introduction de ce chapitre, la quête identitaire où l'individu découvre l'étiquette « transsexuel » n'est pas linéaire. L'individu ne sait pas ce qu'il cherche et où il va arriver. Effectivement, la phase de vie entre le moment où l'individu s'évade de sa souffrance paralysante jusqu'à la découverte de son identité transsexuelle, est la période de vie décrite de manière plus hétérogène par mes interlocuteurs. La recherche identitaire prend des formes très variées d'une personne à l'autre : non pas tous mes interlocuteurs se sont identifiés (entièrement) à leur sexe/genre opposé dès l'enfance. Pour la majorité, il s'agissait de sentiments plutôt vague et confus, comme décrits en chapitre précédent. Ce n'est qu'au cours du temps que l'individu développe une certitude qui lui assure qu'il se retrouve mal dans le rôle de genre/sexe assigné à sa naissance et que c'est cela, la raison de son malaise. Un extrait d'entretien illustre combien il est difficile pour l'individu de décrire la genèse du sentiment d'aimer et de s'identifier à des caractéristiques normalement associées au genre/sexe opposé. Il se développe continuellement ; mon interlocuteur ne peut pas dire à quel moment, il a surgi pour la première fois (« *kontinuierlich ist da etwas gewachsen* »).

«Ja, wo söll i afange ?

(J.F.: *Wenn du mier chönstsch verzelle, eifach wie... vo dinere Gschicht, dini transsexuelli Gschicht.*)

Mhm. (*réfléchie*)

(J.F.: *Aso wo du gmerkt hesch, das du eigentlich e Frau bisch, oder ich weiss nöd, wie ich's söll formuliere.*)

Ja. Ja ich weiss es au nöd so rächt. (*rire*) Ja aso... Ja wahrscheinlich so chli um d'Pubertät ume. So chli, isch die Thematik erschtmal so chli ufcho. Aber ich mein ebe, es isch nöd so dass ich jetzt... Also bi mir isch's ämel nöd so gsi, dass ich jetzt irgendwie chönt säge : « Ja mit 3 han ich scho gmärkt, dass ich e Frau bin. » und so... (*rire*) Aso irgendwie, es isch eifach irgendwie, es isch halt sini... Ha scho gmärkt, dass da irgendwie... Ja es hät so chli agfange, ebe irgendwie, chli experimentiere halt, mit de Chlieder vo de Schwöschter, halt so i dem Stil. Und äh, ja irgendwie isch, wie isch dänn das halt, so chli kontinuierlich isch da so chli öbbis gwachse. Ich ha

eifach gmärkt gha, das da e gwüssi Diskrepanz besteht. Z'mindescht zwüsche dem ähm, wie ich mich wahrnehme und wie sich wahrscheinlich anderi wahrnämed.» [6]

Même si ce sentiment de divergence entre perception de soi et rôle social de genre/sexe s'est établi au cours de la socialisation, la confusion peut disparaître : d'une part, l'individu peut très bien se retrouver dans le rôle de genre/sexe assigné à sa naissance pendant un certain temps. Il peut par exemple fonder une famille (hétérosexuelle : mère, père, enfant, ou homosexuelle : mère, partenaire de vie, enfant). Il existe d'autre part, des catégories et mouvements identitaires dans un rapport moins traditionnel avec les classes binaires « masculin »/« homme » et « féminin »/« femme ». Ainsi des étiquettes comme l'homosexualité, queer, le mouvement techno ou par exemple le travestisme peuvent expliquer l'inconfort de l'individu puisque dans ces catégories, la « masculinité » et la « féminité », se chevauchent ; la différence est plus fluide et moins claire. Mais après un certain temps, le sentiment (initial) d'inconfort dans le rôle social de genre/sexe, que l'individu a reçu assigné (ou qu'il a choisi), réapparaît tout de même. Dans ce rôle social, il a l'impression de ne pas pouvoir être lui-même.

Il faut citer quelques extraits d'entretiens illustrant la grande hétérogénéité des vécus dans cette quête identitaire⁴². D'abord l'expérience d'une de mes interlocutrices qui se définissait comme travestie et drag queen pendant un certain temps⁴³ : en lisant son récit de vie, elle semble décrire un processus continu dans lequel elle s'est toujours plus rapprochée de la catégorie identitaire « femme » et s'est retrouvée, comme par hasard, tantôt dans la catégorie travestie, tantôt dans le mouvement androgyne techno. Elle a même fait un outing public dans une interview télévisée sur le phénomène de drag queen.

«Am Afang, i han als Chind, Fraueschue agleit, mit 12 mit 13, han dänn das ganze i de Pubertät wieder so uf Siete gschtosse, denn isch es wider cho. Ha mi denn lang e so als Schue-Fetischisch definiert. Eh, es het sich gmischt, vermängt mit vielne Gefühl, wo sehr abstrakt isch, das hät sicher mal en Aspäkt, e Rolle gspielt. Eigentlich sind dänn so vieli Jahre vergange, wo dänn so chli es hin und här gsi isch. [...] Ich ha mi einisch mit 20 als Frau verkleidet, han das interessant gfunde, han das aber dänn nüm witerverfolgt. Und ich bin, wott i mal sage, ganz fescht gfange gsi i nere männliche Rolle. Ich chum, darf mer ruhig säge, us em chlikriminelle Milieu, bin i lang gsi. Ich han paar churzi Gfängnisufenthalte mitgmacht. [...] Es hät es Zitli brucht bis i mi vo däm ha chöne löse, au sage mer mini bruefliche Unabhängigkeit, mini sociali Unabhängigkeit z'ha. Emanzipation vo de Eltere, wo au sehr lang brucht het. Dänn isch es, wie so oft, geit's denn wahnsinnig schnäll, also eis wo wahrscheinlich für mi so nen Uslösepunkt gsi isch für vieli Gefühl, war dr Übertritt us dr autonome Szene i die ganzi Technoszene. Die Technoszene isch eigentlich die Bewegig, wo agfange het Entsexualisiere, das hät mi no ganz interessant dunkt, aso das Androgyne, s'Spiel mit em Androgyne, i bi da voll uf däm ufgumped. Mit

⁴² Une variable susceptible expliquer les formes diverses qui prennent les recherches identitaires des personnes transsexuelles est le milieu social dans lequel elles vivent.

⁴³ Sur les huit interviews, cette femme a peut-être le parcours de vie le moins « typique ». Elle commence très tôt à vivre ouvertement et publiquement ses sentiments vis-à-vis du genre/sexe. Elle a fait partie de différentes sous-cultures. Son histoire est typique parce qu'elle montre que l'identité de genre/sexe s'acquiert dans un processus de rapprochement.

däm verbunde die erschte Fetischpartys in de Schwiz. Äh, die ganzi Bewegig, wo da am ufkeime isch, i ha döte agfange experimentiere, wo geit's, ha Chleider gmacht, agleit, Streetparade, ich bi da rächt a Gränze gstosse. [...] Und dänn bin ich denne einisch uf Thailand, i han döt en Job als Schiffsmechaniker gha, e halbs Jahr gmacht. Ha d'Sprach rächt guet glärnt und han döt e ganz anderi Läbesphilosophie känne glärnt, en sehr e breiti Läbesphilosophie, e ganz e interressanti Form vom agiere, vom danke. Bi döt natürlich au mit de Population Transe in Kontakt cho. Diversi interressanti Gspröch gha, döt han i dänn au agfange relativ fräch i Schueläde ga und fü mich Schue uszsueche. Und das Ganzi hät denn viel usglöst, und es isch dänn viel in Bewegig gsi un äh, bi dänn i d'Schwiz Retour cho. Ha dänn mini Frau känne glärnt, wo ehemals us Thailand gsi isch, mit däre i dänn letschte ändes sibe Jahr zäme gsi bi. [...] ha dänn döt au agfange wider Muet z'fasse und mich als Frau z'chleide, het denn aber au zu Konflikte gfüert i de Partnerschaft. Und ja, denn isch eigentlich die Entwicklig, es isch dänn immer witer gange. Und irgendeinisch han i usegfunde, i bi gar nid Schuefetischicht. Sondern, es isch, ich ha das eifach a däm ufghänkt. Dänn sind dänn Röck und Chleider dezue cho. Und ebe, ich ha au Chleider sälber gmacht i dere Zit, und ha dänn gisie: «Ja, es isch ebe glich viel meh.» [...] Ha dänn zersch ebe de SM-Stammtisch und döt han i dänn gmärkt, i gang ja immer nume als Frau döt häre, oder?! Und das isch offesichtlich es Bedürfnis, und dänn irgend einisch bin i e so wüt gsi, das i am Tag go schaffe bin als Maa, und z'Nacht han i mi dän verkleidet als Frau und bi dänn mit de gliche Lüt vom Schaffe es Bierli go nä, aber nach däm i mi go Umzoge bin. [...]» [7]

Pour une autre femme qui n'a jamais pu ni voulu s'identifier à l'identité « travesti » c'est le contraire : longtemps, elle vit dans le rôle masculin, où elle ne se sent jamais confortable, et dès l'enfance, mène une double vie, avant de faire l'outing transsexuel.

«Ich denke, ich war erst ungefähr 13, als ich das Wort Transvestit gehört habe. Und das Wort hat mir nie richtig gepasst, von meinen Gefühlen her. Weil irgendwie, das war, wie es beschrieben wurde, das war eine Befriedigung, die Kleider vom anderen Geschlecht anzuziehen. Und das war es nicht, es war nicht eine Befriedigung wegen den Kleidern. Das, was ich suchte, war tatsächlich die andere Rolle zu leben.»

Ce dernier extrait d'entretien illustre à nouveau la diversité de cette phase de recherche identitaire : une femme raconte comment elle a trouvé le bien-être comme père de famille pendant un certain temps :

«Donc là, je dirais ces deux années, c'est quand même les deux premières années du mariage, j'ai, j'étais mieux pendant ces deux années. Parce que c'était quand même quelque chose d'important dans ma vie. Le mariage et tous, fonder un foyer, j'avais pas d'autre solution moi, je voyais pas d'autre solution pour moi. Donc le mariage, fonder un foyer, m'intégrer dans la vie comme tout le monde, c'était quand même quelque chose d'important pour moi. J'étais heureuse de ça quoi : de fonder un foyer, une famille et tous. Ça m'a aidé quand même.»

Lorsqu'ils témoignent du moment où ils ont découvert le mot « transsexuel » les expériences de mes interlocuteurs se ressemblent beaucoup plus. C'est en effet le premier pas important dans un parcours transsexuel. En connaissant l'étiquette « transsexuel »,

qu'une expérience jusqu'à maintenant subjective devient objective et réelle. Hirschauer affirme que cet information justifie l'existence de leur être au monde :

« Diese Information [l'information au sujet du transsexualisme] ist für die Geschlechterwechsler gleichbedeutend mit einer Existenzberechtigung und dem Versprechen darauf, aus sozialer Isolation befreit zu werden. »
(Hirschauer, 1993 : 120)

En effet, le langage joue un rôle fondamental dans l'objectivation des expériences individuelles. Selon l'analyse phénoménologique de la connaissance sociale, le langage donne un sens à l'activité humaine tant pour l'acteur lui-même que pour son partenaire d'interaction.

« On peut dire que le langage rend ma subjectivité « plus réelle » non seulement aux yeux de mon partenaire mais aussi à mes propres yeux. »
(Berger, Luckmann, 1986 : 57)

En connaissant un nom, la souffrance devient localisable et circonscrite. Mes interlocuteurs découvrent que leurs sentiments, jusqu'alors déterritorialisés, font partie du système symbolique⁴⁴ sous le nom du « transsexualisme ». En effet, les deux sociologues affirment :

« L'identité est ultimement légitimée en étant placée dans le contexte d'un univers symbolique. » (Berger, Luckmann, 1986 : 138)

Comme l'individu découvre que le concept « transsexualisme » fait partie du monde symbolique, il apprend que ses sentiments, qui se trouvent en discordance avec les règles de genre/sexe, sont légitimes. Aussi Habermas souligne-t-il le caractère normatif du langage qui est la présupposition permettant l'action communicationnelle (Habermas, 1988). C'est la condition pour une « *entente sans contrainte entre les hommes* » (Habermas selon Honneth, 1996 : 5)⁴⁵. L'individu peut à présent communiquer sa malaise : il suppose vouloir vivre dans le genre/sexe opposé à celui assigné à sa naissance. En connaissant le label « transsexuel », l'individu ne se sait pas seul avec son expérience et que d'autres vivent la même chose. Dans l'extrait d'entretien suivant, un individu raconte sa difficulté de vivre son sentiment à une époque où il n'existait encore que peu d'associations transgenres. Le sentiment de solitude et d'isolation est très grand et la découverte du mot « transsexuel » se présente comme une sorte de rédemption (partielle).

« Et puis ben, moi, comme je t'ai dit, pareille époque de 1975 par là, 1980, rien aucune aide, aucune structure, eh pas d'associations, pas d'information que ça soit sur n'importe quels médias, on avait pas Internet, rien, rien, rien. Qu'est-ce que je vais faire avec mon problème ? Comment je peux résoudre mon problème ?
(J.F. : *Mais tu savais déjà que c'était le transsexualisme ?*)
Ouais, mais pareil assez tardivement pas avant 17, 18 ans quoi. Avant, je savais bien que j'avais un problème mais le nom, je le connaissais pas et je

⁴⁴ Le système symbolique, ou l'« univers symbolique » (Berger, Luckmann, 1986 : 127), est le monde qui intègre, légitime et justifie les expériences disparates dans un univers (inter)subjectivement compréhensible (p. 128-129).

⁴⁵ Honneth complète et corrige l'idée d'Habermas. Selon lui, la reconnaissance sociale est une condition normative encore plus importante de l'activité humaine que les règles du langage (Honneth, 1996 : 5). Voir surtout le chapitre 4.3.3.

me rappelle plus trop moi, quand moi, je l'ai découvert réellement, mais c'est un peu comme toi (*vers son amie*), je crois.

(*Son amie : C'est un peu le hasard.*)

C'est un peu le hasard, un peu ça aussi. Un jour, j'ai dû lire eh ou voir quelque chose et pareil, je dis : « Mais oui, c'est moi. C'est moi, c'est complètement moi, c'est... C'est mon problème et tout. ». Je suis transsexuelle, voilà point. Donc ça aussi c'est déjà quelque chose d'important de pouvoir mettre un nom sur ton problème et de savoir que tu n'es pas seule et qu'il y en a d'autres qui sont comme toi. Déjà ça est quelque chose d'important. Mais bon, ça résolvait pas mon problème pour autant parce que j'avais une [?]⁴⁶ autour de moi. »

Comment l'individu prend-il conscience de l'étiquette « transsexualisme » ? Si quelques-uns découvrent ce terme « par hasard », d'autres le chercheront activement. Le plus souvent, les individus entendent ce terme pour la première fois par les médias : à la télévision, la presse, la littérature et désormais souvent sur Internet. Dans la première partie de ce travail, on a vu qu'une grande partie de personnes transsexuelles écrivent des livres après leur transition et que les médias populaires s'intéressent à leur histoire. Il y a des icônes très connues aux années 50 comme Christine Jorgensen aux Etats-Unis ou Coccinelle en Europe. Aujourd'hui il existe encore des « modèles » de personnes transsexuelles médiatisées : par exemple en Suisse alémanique, les plus célèbres sont Nadia Brönimann et Coco⁴⁷. C'est donc souvent à travers ces figures médiatiques que mes interlocuteurs ont entendu parler pour la première fois du transsexualisme⁴⁸. Une femme a acheté la biographie de Christine Jorgensen mais n'apprend que plus tard, qu'elle est transsexuelle.

« (J.F.: Also, ich springe ein bisschen von einem Punkt zum anderen. Wann hast du zum ersten Mal gehört, dass es Transsexuelle Personen gibt?)

(*Elle réfléchit pendant longtemps.*) Wahrscheinlich, wann ich... ich denke, wann ich zwei oder dreiundzwanzig. Wo ich aufgewachsen bin, ich konnte meinen Führerschein kriegen, wo ich 16 war und eine der ersten Sachen, die ich getan habe, ich bin zu einer Grossstadt, Cleveland Ohio, gefahren, und habe einen Sexshop aufgesucht. Und bin rein gegangen und habe die Biographie von Christine Jorgensen gekauft. Und damals musste man in einen Sexshop gehen für die Biographie von Christine Jorgensen! Und sie wurde beschrieben, als Transvestit. Damals war es noch nicht der Name Transsexuell, das wäre 1966. Und sicher, wo ich wohnte, das war noch nicht ein Begriff, ein Wort. Und ich kam erst in Kontakt, als ich 22 war fand

⁴⁶ Malheureusement, il y avait trop de bruit de fond au café et un mot reste incompréhensible.

⁴⁷ La télévision suisse alémanique a diffusé un film documentaire sur Nadia Brönimann (« *Sex Change* », 2004, d'Alain Godet), elle est invitée à des talk shows, plusieurs articles ont paru dans la presse suisse-allemands « *Blick* » et « *20Minuten* ». Ces contributions sont critiquées par la commune trans' (entre autre, <http://www.genderwunderland.de/medien/filme/godet2004.html>, consulté en septembre 2007). Brönimann a publié une autobiographie « *Die weisse Feder* » (Aufbau Verlag, 2001), une deuxième paraîtra bientôt.

Coco (Eve-Claudine Lorétan) a collaboré à un film documentaire : « *Traum Frau* » de Paul Riniker (1991). Son histoire a aussi été abordée dans la presse à sensation suisse allemande. Elle s'est suicidée à 29 ans en 1998.

L'histoire de Laura Armani est un thème actuel dans la presse suisse allemand (par exemple, *Das Magazin*, septembre 2007, n°36 ou *Der Bund*, 31 mars 2007). Par contre, il n'est pas clair, s'il s'agit d'une femme dite hermaphrodite ou transsexuelle, quelques journaux la nomment effectivement transsexuelle d'autres hermaphrodite.

⁴⁸ Moins de noms connus d'hommes transsexuels : la presse populaire ne rapporte rarement de leurs histoires, ils sont donc invisibles (Jamison Green in : More, Whittle, 1999).

ich das Wort Transsexuell und das hat mir besser gepasst, als Wort. Ich konnte mich mehr damit identifizieren. Heutzutage, wenn jemand mich transsexuell nennt, ich sage: «Ja, doch, doch.»»

La plus jeune de mes interlocuteurs, au milieu vingtaine, cherche activement une explication à ses sentiments par le biais d'Internet. Elle déplore néanmoins la multitude de sites sur ce sujet à connotation sexuelle (direction pornographie) et dévalorisante.

«Sondern es [d'Identifizierig mit em andere Gschläch] chunt e so chli schlechend. und ich meine, am Anfang han ich au kein Begriff defür gha, ich han eifach gmärkt, dass ja... (*überlegt*) Ja irgendwie so öbbis. (*lacht*) (*J.F: Und dä Begriff, wenn hesch dä zum erschte mol ghört ?*)
Ja, ich mein, mer gaht dänn mal uf's Internet, und nachene märkt mer : « Mh, da hät's irgendwie anderi Lüt, wo au irgendwie als Manne oder Fraue aluege... ». Und ja, dänn chunt mer relativ schnäll mal uf Transsexualität, oder Transveschтите und oftmals vielleicht au e chli mit emene falsche Zämmehang. Ich meine, es git sehr viel ehner sexuell usgerichteti Websites und... (*überlegt*). Ja und dänn han i scho dänkt, dass es irgendwie i die Richtig chönt gah, aber...» [8]

L'interviewé suivant a vu un reportage télévisé sur la transition d'un homme transsexuel à la télévision suisse romande. Il se reconnaît dans son histoire, sans oser aborder une association.

«[...] j'avais vu un reportage, c'était une émission sur la Suisse. Euh, s'appelle, je sais plus... Enfin bref, c'était un, un ami à Sandra d'ailleurs, de 360, qui était [?], Kevin, je ne sais pas si tu a entendu parler de lui. Eh quand il a raconté son histoire, j'ai dit, « Mais ça c'est l'histoire de ma vie. », c'est... Et à cette époque, j'avais vraiment regardé ça par... J'étais très impressionné en me disant, « Mais c'est ça. ». Eh... Là, il y avait encore la fille de mon amie à la maison, mais j'avais essayé de contacter 360, l'association, parce qu'ils donnaient l'adresse à la fin de l'émission, en me disant, « Mais il faut que j'aïlle discuter avec eux. » Ça me semblait assez incroyable, mais c'était juste la période des vacances : l'association était fermée. Et tu sais, c'est des choses, tu as un élan, et puis si la porte, elle est fermée, t'es, enfin, moi, ça m'a retenu. Après je me suis dit, « Mais non, ça va aller. »»

Enfin dans ce dernier témoignage, une de mes interlocutrices raconte avoir lu une autobiographie d'une femme transsexuelle célèbre. Elle se reconnaît dans son histoire et se jure de faire elle-même la transition un jour, mais veut attendre la majorité de son enfant.

«Donc eh, j'ai dû me faire opérer une hernie, et voilà, ça été nickel. Mon gamin, il avait cinq ans à ce moment-là. Donc je suis allée à l'hôpital, une semaine à l'hôpital et on m'a donné des bouquins. Comme ça dans un carton et il y en avait plein, quoi. Et moi, pendant ma convalescence, je mangeais des bouquins ! (*rire*) Et je les lisais, je les passais, enfin... Plusieurs par jour. Et un jour, ce livre, tac, je commence à lire tac, tac, tac : « Mais c'est moi, ça ! » C'était Maud Marin⁴⁹ un livre de Maud Marin : Le saut de l'ange.»

⁴⁹ Maud Marin est une femme transsexuelle française. Elle a subi une vaginoplastie dans les années 70 et réussi à changer son état civil à l'Etat français. En 1987, elle publie son autobiographie : « Le saut de l'ange ». (Wikipédia, consulté en août 2007)

En lisant les extraits d'entretien ci-dessus, on relève que le fait de connaître le mot « transsexuel » ne signifie pas passer tout de suite à la transition. Le moment de découverte se divise dans deux étapes différentes : dans la première, l'individu se reconnaît soi-même (« *Selbsterkenntnis* ») dans la catégorie de genre/sexé opposé à celui qui lui a été accordé par la société (Lindemann, 1993 : 105). Dans la seconde, il se promet un futur (« *Versprechen einer Zukunft* ») dans son sexe/genre opposé (Lindemann, 1993 : 105) et il forge un projet de transition. À la troisième, l'individu traduit cette promesse en réalité et fait la transition⁵⁰. Mes interlocuteurs se rapprochent à la catégorie identitaire de genre/sexé opposée à celle assigné à la naissance par un processus d'accommodation et le biais de la catégorie identitaire « transsexualisme ». Même s'ils se reconnaissent peut-être tout de suite dans cette identité transsexuelle (c'est-à-dire dans une personne qui modifie son sexe/genre au cours de sa vie), ils doivent s'habituer à se voir eux-mêmes en tant que transsexuels. C'est-à-dire que l'individu doit pouvoir se projeter dans le futur où il vivra dans le rôle de sexe/genre qui lui est confortable (Lindemann, 1993)⁵¹. Cet extrait d'entretien illustre que, pour le plus part de mes interlocuteurs, le moment de reconnaissance ne correspond pas à l'étape où l'individu se promet un futur dans le genre/sexé opposé :

« Et c'est vrai, là quand je suis partie à la montagne [où j'ai pris la décision de faire la transition], je savais déjà tout ça [qu'on peut modifier de sexe/genre, le mot transsexualisme], mais je devais réfléchir et je savais pas non plus ce que ça représentait vraiment de dire : « Je veux changer, je veux faire cette transformation. ». »

En résumé, l'individu apprend les règles sociales qui structurent les normes de genre/sexé au cours de sa socialisation. Il intériorise cette connaissance sociale et construit ainsi une identité. En revanche, un individu dont les sentiments et comportements ne correspondent pas entièrement aux règles sociales de genre/sexé aura des difficultés à développer une identité de sexe/genre stable, autonome et authentique. De plus, il ne pourra pas expliquer son expérience puisqu'elle se situe en dehors de sa connaissance quotidienne. Ce ne sera qu'en découvrant l'étiquette « transsexuel » qu'il trouvera sa place dans la société et il recevra la possibilité de construire une identité autour de ce label.

4.3.2. Le « transsexualisme » comme catégorie identitaire stigmatisée

Le moment de la découverte du terme « transsexuel » et celui de la décision d'entamer la transition transsexuelle ne coïncident pratiquement jamais, on l'a vu en ci-dessus. Sengenès constate :

⁵⁰ Voir chapitre 4.4.

⁵¹ Pour une analyse détaillée voir le livre de Gesa Lindemann : *Das paradoxe Geschlecht. Transsexualität im Spannungsfeld von Körper, Leib und Gefühl*. La sociologue base son interprétation d'interviews avec de personnes transsexuelles sur la philosophie anthropologique d'Helmuth Plessner qui lui permet de tenir compte les sentiments des individus dans son analyse.

« Ce n'est pas la prise de conscience soudaine d'être transsexuel qui s'impose aux individus et qui les conduit à la transition, c'est un cheminement plus ou moins long vers la cristallisation de l'idée que l'on est un. » (Sengenès, 2004 : 84).

Des interviews ressortent trois difficultés principales qui retiennent l'individu de prendre la décision de commencer la transition et/ou de prendre contact avec une association transgenre (c'est-à-dire de se promettre un futur dans le rôle de genre/sexe ressenti). Ce ralentissement est essentiellement dû à l'image stigmatisée de la transsexualité qui circule dans la société.

Premièrement, l'image des personnes transsexuelles dans la société est plutôt négative et réductrice : elle correspond généralement à une femme transsexuelle hétérosexuelle qui exerce le travail du sexe, s'habille avec des vêtements féminins outrageux et se comporte d'une manière « déplacée » car il reste visible « qu'elle était un homme »⁵². Rarement les médias populaires transmettent une image plus nuancée d'une personne transsexuelle, par exemple, d'un homme transsexuel homosexuel qui est assistant à l'université ou d'une femme transsexuelle bisexuelle qui travaille comme plombier et porte des jeans unisexe⁵³. En effet, Goffman affirme qu'un stigma réduit une personne à une seule caractéristique négative⁵⁴ :

« He is thus reduced in our minds from a whole and usual person to a tainted, discounted one » (Goffman, 1974 : 12)

Comme l'individu dont les sentiments sont en discordance avec les règles de genre/sexe apprend souvent de la transsexualité à travers les médias, il adoptera donc soi-même ces stéréotypes réducteurs par rapport à cette étiquette. Voilà pourquoi il peut ressentir un sentiment de gêne (Goffman, 1974 : 18) s'il admet faire partie du groupe des stigmatisés. Il peut aussi ne pas se reconnaître sous ce label puisque cette catégorie est conçue d'une façon trop réductrice : sa vie lui paraît trop unique pour être réduite à la catégorie transsexuelle (Goffman, 1974 : 81). Il faut tout de même ajouter que mes interlocuteurs ont observé qu'aujourd'hui, avec l'arrivée de l'Internet, l'information sur le transsexualisme devient de plus en plus variée, aussi les jeunes sont-ils plus ouverts et sensibles envers le sujet du transsexualisme. Dans l'extrait d'entretien suivant, on voit comment, il y a 40 ans, une personne transsexuelle avait le choix entre devenir show-girl ou travailleuse du sexe.

«Heutzutage ist es besser, meine Generation das war einfach, man musste damit rechnen, man verliert die Familie, man verliert eventuell die Arbeitsstelle, es war keine Vorbilder auch für eine erfolgreiche Leben als Trans. Es war nur zwei Vorbilder, entweder Prostituierte oder Show-Girls,

⁵² C'est le profil d'une personne transsexuelle dont les caractéristiques ont été recueillies (d'une manière non systématique) dans des discussions avec des amis et collègues pendant la rédaction de ce travail. Majoritairement, ils ont entendu parler de ce thème par les médias et il est rare qu'ils connaissent personnellement un individu transsexuel.

⁵³ Voir par exemple l'article de Jason Cornwell (in : More, Whittle, 1999 : 34-61).

⁵⁴ Ceci est aussi le cas pour toutes les autres catégories sociales, mais la personne n'est pas réduite à une composante négative (Goffman, 1974).

nichts anderes. Ich wollte keine Talent Show-Girl werden, eine Prostituierte wollte ich auch sicherlich nicht.»

L'homme suivant affirme qu'il y a très peu d'informations sur le transsexualisme FtM et que le fait de ne pas avoir Internet a rendu encore plus difficile la recherche d'une explication pour son malaise.

«(J.F. : *C'était là que tu entendais pour la première fois ce mot transsexuel ?*)

C'était à la télé, ouais. J'avais déjà entendu comme ça. Mais pour moi, c'était surtout des hommes qui devenaient des femmes, dans l'autre sens, je pensais même pas que ça existait. Je savais pas !

(J.F. : *Avant moi aussi, parce que...*)

J'avais vu des transsexuelles femmes eh, mais qui se prostituaient. Que... Ouais, pour moi, c'étais pas ça, c'était pas moi. J'ai jamais non plus... Il y avait pas Internet, il y avait, ouais, l'information c'était difficile, bon en tout cas de la chercher. Surtout j'étais quelqu'un d'assez introverti avant. J'osais pas aller parler à quelqu'un que je connaissais pas bien ou alors il fallait que j'aie beaucoup bu. Euh ouais, c'est des choses, j'en parlais pas, à personne.»

Dans l'extrait d'entretien prochain, mon interlocuteur soulève un autre point important. Il dit que beaucoup de personnes ne peuvent pas s'imaginer qu'une personne transsexuelle devienne/soit heureuse et penser qu'une telle modification du rôle de genre/sexe est invivable.

«Aber ja, es isch, mer hät halt au es ziemlich, Teils es ziemlich falsches Bild, vo Transsexualität. Es wird halt viel mit Proschtitution in verbindig bracht. Und ich dänke, viel Lüt chönd sich das au nöd vorstelle, dass das, so öbbis, überhaupt läbbar isch. Oder dass das, ja das mer so chan glücklich wärde und en Job finde. No viel Faktore, glaub.» [9]

Pour finir, une interlocutrice soulève que l'image du transsexualisme est trop liée au travail du sexe. Elle évoque aussi que le terme se rapproche de la folie et de la maladie⁵⁵.

«[...] je me disait, je suis pas normale, je suis une tare, moi la transsexualité, d'abord, je savais pas que c'était la transsexualité, eh pour moi, j'étais un travesti, eh, moitié pédé, eh, ça ...

(J.F. : *T'as pas entendu parler de ce mot transsexuel ?*)

Alors, eh... Homosexualité, d'abord je travaillais à Genève, même à la rue Basse, mais j'osais pas, quand je suis sortie du travail, je rentrais vite. Je me cassais à la [?] où j'étais, c'était un monde qui me faisait peur. Pour moi, c'était le monde de la prostitution, c'est les paillettes, c'était le spectacle, et puis de changer de sexe, c'était réservé à ces gens-là. Pour nous, gens du peuple, eh, c'était du domaine de l'impossible, quoi ! Je savais qu'il y avait quelque chose en moi qui était, que j'étais malheureuse, qui avait, ça jouait pas. Mais bon, tant pis quoi.»

Deuxièmement, le terme transsexualisme comporte une définition rigide. La transsexualité d'une personne est un phénomène lié à un programme de traitement (Hirschauer, 1993 : 325). Il s'agit souvent de standards de soins recommandés par l'*Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association*, présentés dans la première partie de ce travail.

⁵⁵ Cet aspect sera approfondi à la page 56 de ce chapitre.

Selon ce programme et les manuels de diagnostic psychiatriques, le sentiment d'appartenir au sexe/genre opposé doit être continu et va de pair avec un « test de vraie vie », la prise d'hormones et, souvent, une opération d'accordance du sexe. Un individu qui se dit « transsexuel » doit remplir certaines attentes. Une personne dont les sentiments se trouvent en discordance avec les catégories de genre/sexe et qui ne peut s'imaginer prendre des hormones n'est pas transsexuelle au sens de ces standards de soins. De plus, dans notre société, un individu n'as pas le droit d'altérer l'appartenance au genre/sexe plusieurs fois dans sa vie, de vivre un jour comme « femme » l'autre comme « homme » ou entre les deux catégories de sexe/genre. Il est cependant contraint de se fixer sur l'une des deux catégories « homme » ou « femme ». Garfinkel observe :

« Our society prohibits willful or random movements from one sex status to the other. It insists that such transfers be accompanied by the well-known controls that accompany masquerading, play-acting, party behavior, convention behavior, spying, and the like. » (Garfinkel, 1967 : 125)

Pour se sentir apte à concrétiser ses désirs et entamer la transition, l'un individu doit donc être sûr que ses désirs sont continus et correspondent plus ou moins à ce que la société attend d'une personne transsexuelle. En outre, la prise d'hormones et l'opération d'accordance du sexe provoquent des changements du corps irréversibles.

«(J.F.: Und aber... Aso jetzt bisch ja zum Bischpiel, als [Maa agleit]... Aso würdsch du denn sage, du bisch transsexuell ?)

Es chunt ebe biz uf –ich weiss nöd wie das i dinere Arbet handhabsch- es chunt halt ziemlich uf d'Begriffsdefinition a. Und ich.... Ehrlich gseit, ja relativ en äh, für mich en... Ich durchschau s'Ganze au nöd würlklich so sälber. Will eigentlich han ich dänkt, dass ich dä Wäg will ga, und das, (*rire*) luschtigerwies, hät das jetzt wider gänderet. Es isch e so chli, ja am wöhlschte wär's mier wahrschinlich, wänn ich mich nöd müsst feschtlege, jetzt irgendwie uf Maa und Frau. Oder. Aber irgendwie... Für mich isch halt chli d'Frag, vo wellere Basis gang ich us. Well irgendwie, d'Gsellschaft hät, die brucht das halt, das si irgendwie eim cha iordene. Das isch irgendwie, ich han s'Gfühl, dass isch halt e chli d'Basis, vo wie mer e Person duet iordne. Zersch e mal, das isch's Erschte, wo mer wahrnimmt wahrschinlich. Frau oder Maa und dänn wird's eher schwär für's Umfeld ! (*rire*) Und ja, das isch... Irgendwie han ich jetzt ja, doch irgendwie s'Gfühl gha, oder jetzt han ich wider s'Gfühl, dass ich vielleicht dä Wäg glich nöd will ga, mit de Hormon und Operation, was ja au... Ja, ich meine, es isch, es isch scho no en schwere Wäg und ja... Und ich probiere chli d'Balance z'finde und ich ha nonig so rächt gfunde, wo die für mich isch. Und was für mich würlklich läbbar isch, so das ich mich äh wohl füh. Und ja vo dem här bin ich wahrschinlich, jetzt won ich, im Momänt würd i säge (*rire*) wahrschinlich nöd nach dere Definition transsexuell.» [10]

Troisièmement, comme évoqué ci-dessus, le genre/sexe d'un individu est considéré être stable et ne changera jamais de la vie ou à condition qu'il s'agisse du transsexualisme (Garfinkel, 1967 : 122). Le fait de pouvoir modifier son sexe/genre est « contre la nature », il est associé à la maladie psychique, à « la folie ». En suivant le raisonnement de Berger et Luckmann, on pourrait dire qu'il se trouve dans une zone de la réalité faiblement éclairée par

la connaissance sociale. Pour l'individu lui-même, il est donc difficile d'imaginer un tel changement.

«Bon, moi personnellement, j'ai vécu, ben je vis encore, avec une femme, et pendant longtemps j'ai cru, mon problème c'était que j'étais homosexuel. Et que c'était juste ça. Et mais, même en vivant avec mon amie et tout, j'arrivais pas à être bien, je cherchais toujours le problème ailleurs. Parce que chaque fois, je pensais ça [que je voulais être (j'étais) un homme], je pensais : « C'est pas possible. ». C'était, dans ma tête c'était presque comme à dire, c'est de la folie.

(J.F. : *Mais pourquoi tu pensais que c'était pas possible ?*)

Parce que eh, c'est quelque chose qui est contre la nature, quand même.»

Ces trois raisons empêchent l'individu de tout de suite imaginer que lui-même entamerait une transition, que lui-même modifierait le rôle de sexe/genre. C'est d'abord un désir d'appartenir au sexe/genre opposé et ce n'est pas encore un projet concret ou une promesse dans le futur. Ce n'est qu'en entrant directement en contact avec d'autres personnes désireuses de modifier leur genre/sexe qu'un individu puisse les concrétiser⁵⁶.

Il faut ajouter qu'il n'est pas seulement difficile pour l'individu de s'identifier soi-même à cette catégorie identitaire et de concrétiser son projet. Mais ces mêmes raisons lui font craindre que les réactions de son entourage seraient négatives s'il modifierait le sexe/genre. En effet, devenir transsexuel signifie devoir dévoiler son « *stigma discreditable* » (Goffman, 1974 : 14). Ceci va de pair avec le risque de perdre le soutien et le contact avec ses amis et sa famille, son travail, bref la reconnaissance sociale. Presque tous mes interlocuteurs ont été intégrés dans un réseau social plus ou moins stable avant la transition (et le plus souvent aussi après la transition). Ils avaient (et ont) un travail, des partenaires de vie et parfois des enfants.⁵⁷ Perdre la reconnaissance sociale menacerait encore plus leur personnalité car : « [...] *la formation d'une image normative de soi [...] dépend de la possibilité d'une constante réassurance par autrui, l'expérience du mépris porte en elle le risque d'une offense qui peut mener à un effondrement de l'identité entière de la personne.* » (Honneth, 1999 : 13). En effet, souvent mes interlocuteurs ont attendu que leurs enfants soient adultes pour commencer la transition, pour les protéger du mépris social⁵⁸. Les extraits d'entretiens suivants illustrent cet aspect :

«Eh, et quand j'ai lu, quand j'ai fini ce livre [de Maud Marin] : c'est bon, quand mon gamin sera grand, je savais que ça se faisait, je serai une femme quand même. Quand mon gamin sera grand, je franchis le cap. Et ça, je l'ai gardé pour moi pendant 20 ans ! J'en ai parlé à personne, personne !

(*Son amie : Ouais, comme moi.*)

(J.F. : *Et pourquoi ?*)

Parce que j'avais un enfant à élever, j'avais une place de travail à tenir, moi, j'étais tout à fait au milieu, je savais pas du monde homosexuel tout

⁵⁶ Voir en chapitre 4.3.3. le rôle des associations.

⁵⁷ Il serait intéressant d'étudier l'impact positif que les amis, les proches et la famille ont sur le processus de recherche identitaire d'un individu transsexuel.

⁵⁸ Trois de mes interlocuteurs ont effectivement perdu le contact avec une partie de leurs familles après avoir leur coming out.

ça. Donc je me suis occupée de ma maison, de mon gamin, de mon travail après on a quand même divorcé parce que j'ai rencontré une femme. Eh, justement, c'est très paradoxal aussi, rencontrer une autre femme, dont je suis tombée –alors là, c'est l'homme qui parle– je suis tombé amoureux.»

«Und in dem Moment war unser erstes Kind unterwegs, und ich fand es besser wenn ich bleiben würde. Ich hatte nirgendwo zu gehen, ich hab keine Frau, Partner oder Freunde oder so was. Ich wollte auf sie aufpassen und das Baby aufpassen. Ich bin geblieben, bis die Kinder auswärts sind.»

«C'est ma vie. Et ça sera comme ça, quoi qu'il arrive. Quel qu'on soit les conséquences ça ... Je sais qu'un jour oui, je me ferais opérer parce qu'il faut quoi. Et puis moi, ce qui s'est passé, j'ai attendu que ma fille soit grande. [...] Pour pas la baisser moralement parce que voilà, je voulais pas qu'elle souffre et tout. Je me suis donc sacrifié pour elle.»

Quoique l'individu puisse maintenant localiser sa souffrance, arrive à mieux décrire ses sentiments et puisse expliquer ses comportements, il reste toujours solitaire et vit essentiellement ses désirs en secret car le transsexualisme est une catégorie identitaire stigmatisée. Le chapitre prochain, traitera de la façon dont l'individu descendra avec son « problème » et commencera à partager ses sentiments dans une association transgenre.

4.3.3. Les associations transgenres et l'élaboration d'un projet de modification de sexe/genre

L'ordre dans lequel l'individu décide d'entamer la transition et la prise de contact avec les associations transgenres varie d'une personne à l'autre. On peut tout de même généraliser que la plupart de mes interlocuteurs savait déjà avant la prise de contact avec les associations qu'ils voulaient faire la transition et modifier le rôle de genre/sexe. Mais à ce moment, le fait de vouloir vivre dans le sexe/genre opposé à celui assigné à leur naissance est plutôt un désir qu'un projet concret. Ce n'est qu'après de l'association transgenre et des amitiés entre personnes transsexuelles que l'individu peut se promettre un futur dans le genre/sexe qui lui est confortable (Lindemann, 1994 : 105) et concrétiser ainsi ses désirs. On pourrait dire que la prise de contact avec une association transgenre constitue la seconde étape importante pour acquérir une « nouvelle » identité de genre/sexe (pour répéter, la première importante est la découverte du mot « transsexualisme »). C'est un « *turning point* » (Goffman, 1974) dans le parcours transsexuel car les associations sont le premier public de partage et d'échange des sentiments.

Pourquoi et comment l'individu passe-t-il à l'action, ou comme le décrit une de mes interlocutrices, « franchit le cap », et contacte une association transgenre ? La souffrance de l'individu augmente. Elle est maintenant localisable : l'individu suppose que le rôle de genre/sexe qui lui a été assigné par la société n'est pas le bon. Il sait qu'il existe la possibilité de modifier son genre/sexe et qu'il y a d'autres personnes avec qui il partage une expérience similaire. Parce que l'individu connaît une alternative à son état par rapport aux

rôles de genre/sexe, il a maintenant la possibilité de se révolter contre la société qui lui contraigne à vivre dans ce rôle. Ce n'est plus une souffrance paralysant mais plutôt une rage contre la société. Lindemann évoque :

« Die Selbsterkenntnis impliziert einen Akt der Revolte gegen die eigene Stellung in der Geschlechterordnung [...] » (Lindemann, 1993 : 99)

Son expérience n'est plus seulement subjective et individuelle, mais elle est typique pour tout un groupe social. Selon Honneth, cela lui donne la possibilité d'entrer en conflit avec la société et de revendiquer la reconnaissance sociale envers sa personne (Honneth, 1994 : 259). Le philosophe conclut sur la base de ce raisonnement :

« [...] Insofern hängt die Entstehung von sozialen Bewegungen von der Existenz einer Kollektiven Semantik ab, die die persönlichen Enttäuschungen als etwas zu interpretieren erlaubt, wovon nicht nur das individuelle Ich, sondern ein Kreis von vielen Subjekten ebenfalls betroffen ist » (Honneth, 1993 : 262)

Presque toujours la décision d'entrer en contact avec l'association se prend dans un moment où l'individu se trouve dans une crise de vie ou quand il prend lieu un changement dans son parcours : par exemple une rupture ou des difficultés dans le couple, les enfants qui quittent la maison familiale, un séjour hôpital ou une phase de dépression. Souvent la question de sortir et de partager son « problème » avec un public est une question de mort et de vie : l'individu ne supporte plus à vivre dans le rôle de genre/sexe assigné à sa naissance. Dans ce moment de décision, l'individu se recule de la société, de la vie de tous les jours. C'est aussi ce que Goffman a observé par rapport à ses réflexions sur le thème du stigma, il écrit :

« Another turning point – retrospectively if not originally – is the isolating, incapacitating experience, often a period of hospitalization, which comes later to be seen as the time when the individual was able to think through his problem, learn about himself, sort out his situation, and arrive at a new understanding of what is important and worth seeking in life. » (Goffman, 1974 : 54)

L'individu a besoin d'une distance réflexive par rapport à sa vie pour pouvoir prendre conscience qu'il désirerait vivre dans son genre/sexe opposé et qu'il veut le réaliser et se promettre un futur dans le genre/sexe qui lui est confortable (Lindemann, 1994 : 65). L'extrait d'entretien suivant témoigne d'une femme qui ose faire le pas vers l'association après la séparation douloureuse de son amie.

«Alors après quand Eve⁵⁹ [mon amie] est partie, elle s'appelait Eve, eh –là, je passe beaucoup d'étapes, hein. Quand cette fille m'a quitté, eh, il y a eu des grands moments de dépression, bon ben, j'ai maigri, tout qu'une dépression peut amener quoi. Eh et après je me suis dite, mais il faut que tu bouges, là eh, il [mon fils] est grand, t'es divorcée avec la femme, c'est fini, il faut que tu t'en occupe.»

⁵⁹ Pseudonyme.

Dans l'extrait d'entretien ci-dessous, la personne se recule de la vie de tous les jours, elle monte sur une montagne où elle est seulement avec elle-même, après une période de réflexion, la personne descend de la montagne et commence la transition. Il apparaît également l'élément d'un changement dans le parcours de vie : la fille qui part de la maison familiale ce qui cause des difficultés dans le couple.

«Tandis que avant, je pense que je disais pas toujours ce qui allait pas, je me disait, ben, « C'est bien, on a une fille. ». Ouais, c'était un moteur et quand le moteur, il est partie, pff, il est... Il y avait plus grande chose. Et là, ça allait plus. On discutait beaucoup, mais on voyait qu'on trouvait pas eh des cohésions dans le couple. Et là, je suis parti, l'été 2004, pendant dix jours à la montagne tout seul pour dire : « Je dois réfléchir. ». Et vraiment, je voulais plus vivre, c'était, pour moi, c'était... Si, je trouvais plus de sens à la vie, c'était cassé. Enfin... Et j'ai dit : « Je pars. ». J'ai un ami en Valais qui garde des moutons, il m'a prêté le caravan, de 1800 mètres d'altitude, et je suis parti là. Et je devais chercher juste des moutons la journée, c'était pas difficile comme job et en même temps je pouvais vraiment bien réfléchir. J'étais seul, la nuit, la journée, tout le temps. Et là, j'ai vraiment compris ce qui allait pas chez moi, alors. J'ai vraiment beaucoup médité et je suis redescendu de la montagne en disant : « Voilà, j'arrive pas à être heureuse parce que je voudrais être heureux. C'est ça mon problème. ».»

Pour conclure, le dernier extrait d'interview soulève l'importance du fait de pouvoir enfin sortir ouvertement dans le rôle de genre/sexe qui est confortable à mes interlocuteurs. Le discours de l'interviewée souligne également que la lutte pour la reconnaissance sociale de l'intégrité de leur identité est une question de mort et de vie.

«Eh quand, la première fois quand je suis arrivée ici [à l'association transgenre], ça fait trois ans, à peu près.

(J.F. : Et là, t'as commencé pour la première fois à...)

C'était la première fois de ma vie que je suis sortie de moi, habillée en fille !

(J.F. : Seulement il y a trois ans.)

Ouais. Ah il fallait, je peux pas aller en pantalon. J'avais de toute façon mon armoire plein d'affaires féminines eh... Je me suis dis là : « Il faut y aller ma grande, il faut y aller. » Je m'appelle pas Emma⁶⁰, enfin en fond de moi oui, mais je m'appelais Paul « Il faut y aller mon grand Paul, il faudra que tu changes et tu descends, tu verras. ». Il fallait que je franchisse le cap...

(Son amie : À partir d'un moment, il faut franchir.)

Alors je sais pas ce que je serais devenue. Je faisais pas de dépression grave à cause de ça. J'étais mal dans ma peau, je savais que je voulais changer de sexe parce que... Mais je pense que si je serais restée enfermée dans mon placard, eh comme il y a vingt ans peut-être, je pense qu'un jour, je me serais suicidée peut-être. Pas en pleine dépression, mais en ras de bol, c'est tout. J'en ai marre, il faut que j'arrête. Ça aurait été radical, quoi. Une arme et terminé. Mais ça aurait été un soir d'ivresse, ça aurait été un soir de déprime, ça aurait été un soir de ras de bol. Simplement un soir de ras de bol, parce que je pouvais pas continuer.»

Comme évoqué plus haut, après la prise de décision, l'individu entre donc en contact avec une association transgenre. Cela l'aide à construire un rapport à soi plus positif car l'individu : « *will find that there are sympathetic others who are ready to adopt his standpoint in the world and to share with him the feeling that he is human and*

⁶⁰ Pseudonyme.

« *essentially* » normal in spite of appearances and in spite of his own self-doubts. » (Goffman, 1974 : 31). Le rapport positif à soi lui permet d'agir et de concrétiser ses désirs. En effet, Honneth affirme que la reconnaissance sociale est la condition normative principale à l'existence d'un individu : « *l'obtention de la reconnaissance sociale est la condition normative de toute activité communicationnelle* » (Honneth, 1993 : 6).

Les deux associations avec qui j'ai pris contact dans le cadre de ce travail, « 360°trans » à Genève et « Transensyndikat » à Zurich, se définissent principalement comme des lieux de réunions où l'on a la possibilité de s'échanger entre personnes avec les mêmes expériences⁶¹. Les associations ont une fonction de transmission d'information et de conseils au sujet du transsexualisme : elles ont à disposition des adresses de bons psychiatres, endocrinologues et chirurgiens ainsi que des informations sur les aspects légaux concernant le changement de sexe. Elles donnent des conseils concernant les coming out, les changements psychologiques suite à la prise d'hormone ou après une opération d'accordance de sexe.

La transmission de ses informations est un point important, mais encore plus fondamental est l'aspect social des associations : l'association transgenre représente une plate-forme pour s'échanger avec ses égaux ce qui permet à l'individu de vivre l'expérience de reconnaissance sociale. En effet, souvent pour la première fois dans sa vie, au sein des associations, l'individu fait l'expérience de la reconnaissance sociale par rapport à ses sentiments qui se trouvent en discordance avec les règles de genre/sexe⁶². Les associations transgenres véhiculent une image positive et non-stigmatisée de la transsexualité. C'est pour cela que le projet de modification de sexe/genre prend des contours plus concrets. En effet, les associations transsexuelles « *help to refine and hone the transsexual identity.* » (Bolin, 1988 : 78).

Au sein de l'association, les membres arrivent ouvertement avec les vêtements de leur rôle de genre/sexe préféré, peuvent parler de leurs sentiments et trouvent compréhension. Le dialogue entre amis rend la transition plus plausible (avec ou sans la prise d'hormone et

⁶¹ Dans le cadre de ce travail, j'ai fréquenté deux soirées de rencontre organisées par ces associations. En plus, j'ai interviewé les coordinatrices des deux associations. D'après ces observations, on peut généraliser que le groupe « 360° trans » a des liens plus directs avec les psychologues, médecins, sexologues et psychiatres. En effet, à part des rencontres informelles, 360° organise des soirées où des professionnels, qui accompagnent la transition, sont invités. La coordinatrice n'est elle-même pas transsexuelle. L'association « Transensyndikat » semble un peu moins formelle. Les coordinatrices, elles-mêmes transsexuelles, n'invitent jamais des professionnels pour donner des exposés.

Les deux groupes (surtout l'association « Transensyndikat ») ont une perception du transsexualisme plutôt « progressive » et ouverte parfois vers une conception queer de l'identité sexuelle/genrée. C'est-à-dire que les deux associations ont des membres MtF et FtM, des travesti/e/s, drag queen et drag king, des personnes avec une orientation sexuelle hétérosexuelle, bisexuelle et homosexuelle. Des personnes « au milieu » (partenaires de vie, enfants, parents, journalistes, chercheurs et chercheuses, etc.) ont aussi le droit de participer aux rencontres informelles.

⁶² Une brève description des deux soirées de rencontres auxquelles j'étais présente, illustre le point évoqué. Voir annexe.

l'opération). Les deux extraits d'entretiens suivants illustrent le rôle important de l'association. Pouvoir parler avec d'autres de sentiments leur est un grand soulagement, car l'individu y vit « un moment où on peut être comment on se sent ».

«Aso so us minere Sicht, wie ich zu dem ganze cho bin [zum Transesyndikat], well ich eifach nach Kontakte gsuecht han. Kontakte, einersits im Bereich ähm... Wo gaht mer zersch mal go sueche, mer macht mal, wo s'Internet cho isch, irgend wie dr Browser au offe het und dänn suecht mer und dänn chöme mal zersch e ganzi [?] vo Sexzeige und so witer, wo mer eigentlich nöd gross demit z'tue will ha, und dänn git's Stammtisch, Verein und Gruppene, und das isch mer wichtig gsi, ich ha welle Kontakt ha, mich ustusche, als Hilfeleischtig, also wie Hilfeleischtig, vielleicht au es Feedback ha, öb mer jetzt gar dänebe isch, wie mer sich azieht, zum Bischpiel... Konkreti Frage, was macht mer, wo holt mer bestimti Schminki, anderi Problematike, wo eifach Informationen gsueched wärded. Dänn eifach wider use z'gah und mit Lüt z'rede, dass es eifach e Normalität isch. Und äh, well bsunders i de Afangsphase, isch aso en sehr en radikale Bruch, wo mer so erläbe duet, well mer no im ursprünglich Gschlächtläbe duet, oder i der ursprünglich Rolle, säge mer's mal eso, well mer sich vielleicht rächts e Wand chunt und dänn gaht mer use, und dänn wider zrug, es isch e so chli es hi und här. Und ja, das isch ein Momänt wo mer so chli cha si, wie mer halt sich fühlt! Und das isch halt au schön.» [11]

«Déjà de rentrer dans l'association et tout, où tu peux parler, écouter, eh extérioriser un peu et puis déjà rien que ça, t'es déjà beaucoup mieux dans ta tête et tout. Tu revis, quoi, quelque part.

(Son amie : Il faut oser.)

Voilà.»

Grâce à la reconnaissance sociale, l'individu peut enfin commencer à construire une identité, passer à l'action et résoudre son « problème ».

Les associations ont aussi un but revendicatif : elles luttent pour une reconnaissance sociale de personnes transsexuelles et contre leur discrimination. Une des fondatrices du « Transesyndikat » évoque la fondation de l'association. Prenant pour modèle une autre association (« Tortur », concernant le SM), elle s'est rendu compte de l'importance de pouvoir parler de ses vécus avec d'autres personnes partageant les mêmes expériences, sortir de l'isolation et revendiquer ses droits (mon interlocutrice tire des parallèles avec les syndicats ouvriers).

«[...] Goa-Szene, Techno-Begeischereti [...] Technologie-Begeischeret, wo denn drus use sich e so ne Gruppe gformt het, wo gfunde het, mä wenn eigentlich chli use, mä wenn eigentlich präsent si. Mä wenn eigentlich i d'Beize, mä wänd is Läbe use stah mit üsere Transsexualität, wo dazumal au nonig so klar definiert gsi isch. [...] Also mier het eigentlich vor allem gfählt, so das Sälbschtbewusstsi nach usse. Also, mir sind da und mir sind präsent, mier lönd üs nit vertriebe, kriminalisiere, oder irgendwie zu Randgruppe mache. Und so isch denn eigentlich das Transesyndikat so chli im Elektronische umetümpel bis es dänn –ich glaub– im Jahr 2000 in Stand isch gehet. Ursprünglich us ere andere Stammtischerfahrig. Also ich bi ja d'Gründere vom erschte SM-Stammtisch i dr Schwiz.

(J.F.: Ah, ja ?)

Dr erschti offizielli SM-Stammtisch. Isch... « Tortur » isch das gsi. Us däre Erfahrig han i eigentlich gfunde mr sött e so öbbis mache. Mr sött eifach use ! Und dänn hä mer [...] dänn das Träffe is Läbe gruefe. [...] einersits e so chli dr gwärkschaftlich Asatz. Ich chum e so chli us dr lingge Chuchi, am ehnschte autonomi Szene, Huusbsetzer-Szene. Bi es Chind vo sehr engagierte Eltere... Und einersits das und andersits, Transe so chli, ja, die Sälbschtironie, also nit eso... Vielleicht au e chli d'Möglichkeit über öbbis chönne z'lache und nit das ganze bitter ärnscht z'gseh. Und denn het sich dä Stammtisch entwickelt. Afänglich drü Lüt bim erschte Mal, bim zweite Mal war es denn glaub scho 20 und dänn isch es dänn sehr schnäll ufwärts gange.⁶³» [12]

Les associations « Transensyndikat » et « 360°trans » se situent donc dans la logique d'une lutte sociale pour la reconnaissance de personnes transsexuelles. En reprenant la théorie de Honneth, on peut souligner une fois de plus l'importance de cette condition normative dans le processus de construction identitaire et de revendication sociale du droit de modifier son genre/sexe.

« Zur motivationalen Basis von kollektivem Widerstand können derartige Verletzungsgefühle nur werden, wenn das Subjekt sie in einem intersubjektiven Deutungsrahmen zu artikulieren vermag, der sie als typisch für eine ganze Gruppe ausweist ; insofern hängt die Entstehung von sozialen Bewegungen von der Existenz einer kollektiven Semantik ab, die die persönlichen Enttäuschungserfahrungen als etwas zu interpretieren erlaubt, wovon nicht nur das individuelle Ich, sondern ein Kreis von vielen anderen Subjekten ebenfalls betroffen ist. » (Honneth, 1994: 262)⁶⁴

Dans le cadre intersubjectif, l'association transgenre, l'individu peut acquérir sécurité et confiance par rapport à ses sentiments nécessaire au coming out dans sa famille, auprès des ami/e/s et au travail. Cette confiance favorise la revendication sociale dans le rôle de genre/sexe où il se sent à l'aise.

4.3.4. Conclusion

Dans ce chapitre, on a vu comment l'individu sort de sa souffrance « *déterritorisée* » et paralysante. D'abord il trouve l'étiquette « transsexuelle » qui semble assez bien expliquer ses sentiments en discordance avec les règles de genre/sexe. Dans un processus, l'individu se rapproche de la catégorie identitaire « transsexualisme », c'est-à-dire à l'idée de vouloir modifier son genre/sexe. Il doit s'habituer à se voir dans ce nouveau rôle et il doit pouvoir concrétiser le projet de modification.

Différentes raisons compliquent ce pas : premièrement, le transsexualisme forme une catégorie identitaire stigmatisée. Ensuite l'individu transsexuel doit remplir certaines

⁶³ Aujourd'hui « Transensyndikat » est la plus grande association transgenre (transsexuel MtF et FtM, travesti, queer, drag queen et drag king, etc.) en Suisse.

⁶⁴ On peut tirer un lien avec le chapitre historique de la première partie de ce travail. En effet, il a été évoqué que la définition du « transsexualisme » s'éloigne de plus en plus d'une définition pathologisante et qu'aux personnes transsexuelles, toujours plus de droits sont accordés. Ceci est le mérite de la lutte pour la reconnaissance des associations transgenres (et homosexuels).

conditions qui légitiment la modification de genre/sexe durable. Son sentiment d'appartenance au genre/sexe opposé doit, par exemple, être continu. Enfin comme les catégories « homme » et « femme » semblent être des catégories naturelles et interchangeables, modifier son sexe/genre présuppose tout un processus dans lequel l'individu s'accommode au nouveau rôle de genre/genre.

Dans le processus de construction identitaire, les associations transgenres jouent un rôle important. Grâce à la reconnaissance sociale et l'information que l'individu reçoit au sein desquelles, il peut acquérir une confiance et sécurité envers ses sentiments et il peut concrétiser son projet de modification de genre/sexe.

C'est pour cela que, pour un individu dont les sentiments sont en discordance avec les rôles de genre/sexe, il est important de trouver un terme, un label, qui les décrit et les légitime. De plus, en entrant en contact avec des personnes partageant les mêmes vécus dans l'association transgenre, il peut faire l'expérience d'une reconnaissance sociale. Ces deux points sont les conditions de base pour que l'individu puisse enfin entamer la transition et commencer à vivre dans le rôle de genre/sexe qui lui est confortable. Le chapitre prochain approfondira le processus dans lequel l'individu s'accommode à son nouveau rôle de genre/sexe et comment il le fait reconnaître socialement.

4.4. L'appropriation du contexte

L'individu a pu localiser sa souffrance : il l'explique par son désir de vouloir vivre dans le genre/sexe opposé à celui qui lui a été assigné à sa naissance. Grâce aux associations transgenres, l'idée de modifier son genre/sexe s'est concrétisée. Par contre, l'individu ne vit sa féminité/masculinité que dans un cadre social restreint. Pour pouvoir réellement se construire une personnalité féminine ou masculine et exister comme homme ou femme, l'individu doit quitter ce cercle délimité. En effet, pour s'émanciper et revendiquer une intégrité humaine dans le rôle de genre/sexe où il se sent confortable, il lui faut l'assentiment et le respect d'autrui (Honneth, 1999 : 12).

Ce chapitre démontrera comment l'individu modifie son rôle de genre/sexe au niveau identitaire et social et comment il gagne la reconnaissance sociale dans un cercle croissant de partenaires d'interaction (Honneth, 1999).

La majorité de mes interlocuteurs savaient déjà avant la prise de contact avec les associations transgenres qu'ils voulaient éventuellement modifier leur genre/sexe. Au sein des associations, ils ont pu concrétiser leurs désirs et établir un projet de transition grâce à l'information et l'expérience de la reconnaissance sociale. Le temps pendant lequel mes interlocuteurs restent en contact avec les associations varie d'un individu à l'autre : une partie ne reste jusqu'à la fin de la transition, l'autre demeurera encore après coup. De même la période entre la prise de contact avec l'association et le début de la transformation corporelle change d'un individu à l'autre. Par contre, prévaut que, pendant les rencontres associatives et dans des amitiés entre transsexuels, tous mes interlocuteurs peuvent se requinquer des difficultés rencontrées pendant le coming out.

La phase du coming out est difficile : le stigma devient visible pour un certain temps puisque l'individu adopte un extérieur androgyne et parce qu'il doit informer son entourage de ses intentions. Sur sa personne, des caractéristiques masculines et féminines se heurtent d'une manière non tolérée par la société. De plus, l'individu change d'un statut social vers un autre bien qu'il soit supposé que ces catégories sont naturelles et interchangeables. Cela provoque presque toujours des irritations fortes de la part des partenaires d'interaction et suscite le mépris social. Très souvent les coming out déclenche des conflits au sein de la famille, des amitiés, au travail et dans la rue. En plus, réaliser son projet de modification de genre/sexe amène des grands changements pour l'individu lui-même par rapport à ses sentiments.

Dans ce chapitre, je décrirai la transition de l'individu dans lequel il s'approprie du contexte et commence à vivre ouvertement dans le rôle de genre/sexe qui lui est confortable. On verra comment l'individu se construit une identité de genre/sexe plus ou moins stable dans

un processus de réflexivité et comment il se sert des structures sociales pour se construire comme homme ou femme⁶⁵ socialement reconnu.

4.4.1. Réflexivité et narration

L'individu a trouvé l'étiquette « transsexualisme » qui explique plus ou moins bien son inconfort dans le rôle de genre/sexe assigné à sa naissance. Ce label lui offre aussi une possibilité de résoudre ses problèmes avec les règles de genre/sexe : la modification durable de genre/sexe. Dans un processus d'interaction avec une association transgenre, il conçoit un projet de transition qui concrétise son désir de vivre dans le rôle de genre/sexe qui lui est confortable.

Dans ce chapitre, je retournerai au moment où l'individu découvre l'étiquette transsexuelle et se reconnaît (partiellement) dans celle-ci. Il a déjà été vu que modifier son genre/sexe représente un changement de statut social normalement supposé à être stable dans notre société (Garfinkel, 1967). Ce n'est que sous des conditions très particulières qu'un individu a le droit de le changer. Une de ces conditions représente la transsexualité. Pendant la transition, l'individu modifie son rapport à soi et à son entourage, (Lindemann, 1993) : dans un processus, il s'intègre peu à peu dans le rôle de genre/sexe qui lui est confortable. C'est un processus dans lequel l'individu adopte lentement un nouveau rapport au monde, une nouvelle identité.⁶⁶

Comme spécifié à plusieurs reprises, mes interlocuteurs ne savent pas tous jusqu'où ils voulaient aller dans la transition lors de la prise de contact avec une association transgenre. Souvent ils ne savaient pas encore clairement s'ils voulaient faire une thérapie hormonale, arrêter de mener une double vie ou se soumettre à une opération d'accordance de sexe. Et même s'ils le savaient, faire un projet de modification de sexe/genre n'est pas la même chose comme le modifier réellement. Pour l'individu, il est difficile de s'imaginer concrètement une vie dans le rôle de genre/sexe opposé à celui assigné à la naissance. En effet, la transition consiste en un grand changement tant pour l'individu lui-même que pour son entourage. C'est pour cela que l'individu doit avoir la certitude de faire la chose

⁶⁵ Certaines revendiquent aussi une identité d'homme *transsexuel* ou de femme *transsexuelle* (Prosser, 1998).

⁶⁶ Dans son ouvrage, Lindemann a étudié cette modification d'une manière plus détaillée. Elle le résume son propos comme le suivant : « *Für einen derartigen Veränderungsprozess müsste sich eine Person aus der leiblich-affektiven Umweltbeziehung aushaken und sich, ausgehend von der neuen Geschlechterposition, erneut einhaken.* » (Lindemann, 1993 : 65). Elle conçoit donc la transition comme un changement du rapport au monde. En lien avec ce raisonnement, elle remarque le suivant : « *Das Phänomen der Derealisierung und erneuten Realisierung des Geschlechts werden erst sichtbar, wenn man sich dem Problem stellt, dass tatsächlich eine Veränderung stattfindet. Nahezu alle Theorien über Transsexualität – zudem die medizinischen oder psychologischen – laufen auf den Versuch hinaus, die Tatsache der Veränderung ungeschehen zu machen.* » (p. 67).

« juste », que la transition est le chemin sur lequel il peut devenir soi-même. Sengenès écrit à ce sujet :

« S’engager dans une transition ne va pas de soi. Sentir que l’on n’est pas ce à quoi son corps renvoie exige d’en avoir la certitude inébranlable. »
(Sengenès, 2004 : 84)

Comment l’individu acquiert-il cette certitude ? D’abord il faut répéter que premièrement, la reconnaissance sociale dont l’individu fait l’expérience dans l’association transgenre, a une fonction habilitante pour lui. Grâce à elle, l’action devient possible. Deuxièmement, en connaissant d’autres personnes en cours ou en fin de transition, il constate que la modification de genre/sexe est faisable et réalisable. Dans l’extrait d’entretien ci-dessous, une femme raconte comment et pourquoi elle a décidé de se soumettre à une opération d’accordance de sexe.

«Ja, denn isch es eigentlich so Schritt für Schritt, i ha dänn Psychotherapie agfange, die Begleitig. Ha denn aber lang zuegwartet mit dr Operation. Will ich gfunde han, ja ich getrau mi nid, das isch en schwäre Schritt. I han d’Coco kännt, i han... d’Nadia Brönimann känn i, aso känn i guet. Mer het eifach Angscht vor ere... I ha d’Coco kännt, churz bevor sie Sälbschtmord gmacht hät. Mer het eifach schampar Schiss gha. Und dänn het dänn eini vom Transesyndikat, d’Sarah Buser⁶⁷, het die Gschlächtsapassig gmacht und han das als gueti Vertrauti rächt hutnah erläbt und han gse, das isch realistisch, das isch machbar. Und dänn han i das au welle mache [...]» [13]

Cette femme fait l’expérience de la reconnaissance sociale envers ses sentiments dans la thérapie psychiatrique et l’association transgenre. Par ailleurs, en accompagnant ses amies transsexuelles durant leur transition, elle réalise qu’une opération d’accordance de sexe est faisable.

Ce ne sont pas seulement la reconnaissance sociale et l’exemple d’autres personnes transsexuelles qui fondent la certitude de l’individu et l’aident ainsi à concrétiser ses désirs et d’oser la transition mais aussi que l’individu a besoin de chercher dans son « *histoire personnelle* » (Sengenès, 2004 : 90) des indications lui prouvant être « transsexuel ». En effet, ces indices biographiques sont très importants pour l’individu puisqu’il ne peut pas s’appuyer sur sa constitution biologique d’origine pour fonder son « nouveau » rapport au monde (Sengenès, 2004 : 82). C’est pour cela que, pour l’individu dit transsexuel, il est d’autant plus important d’avoir la certitude que son passé (son histoire personnelle) lui indique que le futur (la transition et la vie dans le genre/sexe confortable) est la bonne solution pour son problème. De plus, il faut noter que l’individu se rapproche de son « nouveau » genre/sexe par un processus d’accommodation. Chaque étape de transition le rapproche un peu plus du rôle de genre/sexe qui lui est confortable. Au cours de la transition, il s’intègre lentement dans ce rôle, ce qui est illustré par le récit suivant.

⁶⁷ Pseudonyme.

«I de Zwüschezyt het mer eifach ganz normal witergläbt und zwar eifach ehm, han i witergläbt als Maa. Aso en sehr e so stereotype Maa. Wo mer sich chan sicher fühle, ich nänn jetzt das eifach e so. Aso. Aso, dänn het's sich sehr viel usglöst und ich ha dänn au Kontakt zu Andere gsuecht. Ich ha dänn eifach gwüsst, ich mues das nüme verdränge, ich mues das eifach chöne Türe ufmache und es probiere. Und dänne, deshalb han i au dr Kontakt zu Glichinteressierte gsuecht, oder Glichgesinnte. Und dänn han i eifach mal das usprobiert und dänn han ich gmärkt gha, das mir das rächt liecht gfalle isch dä Wächsel z'vollzie. [...] Und ich ha gfunde, dass ich dänn ganz en andere Mänsch bi, mal nur vom Usseh. Und das, ersch so chli eigentlich agfange, das ich mich mit däne Geschlechterrolle usenander setze. Was bin ich, was möcht ich si, wie empfind ich? Ebe, die sogenannte Rückbesinnig z'mache, was isch eigentlich i de Vergangeheit gsi, git's da Indizie? Und äh, die so chli für sich ufzlichte und ufschriebe. Und das het dänn eh, das het denn afange experimentiere, i dere Richtig, aso so ganz schüch. Nagellagg und Negeli und (*rire*) und denn ebe so i de Usgang ga. Und denn isch, das isch so chli en sehr en starke Kontrascht gsi zum, zwüsche ebe Tag, bin i en Maa gsi und a dem Usgang bin i ebe e Frau gsi, oder das Wese, wo mer und das het mer denn au agfange erforsche. Und denn chunt mer zrugg, schminkt sich ab und dänn isch d'Depression losgange, oder. Aso dänn het mer gmärkt das gaht nöd, aso das duet eim meh ufwüele, das ständige hin und här. Und eigentlich isch das ja so chli en Versuech gsi us dem ehm, Korsett use z'cho, wo mer sälber ufgleit, azoge hät. Und dänn isch das e Usbruchmöglichkeit gsi. [...] Aso es hät mer nüme glanget nach emene Jahr, aso ich ha s'Gfühl gha, das isch's nid, da isch no meh dehinter. Ich föhl mi zu däm, mini Identifikation isch meh wieblich als männlich, ähm i wie viel Prozänt cha mer jetzt nöd so genau säge, aber ich ha eifach s'Gfühl gha, dass emotionell isch das mis Gschlächt. Und s'andere eher nid. Und äh... Ja es het denn au e Zyt gä, wo's rächti emotionelli Erschütterige gä het und nümme gwüsst het, wie's söll witergo. Und ich ha denn mal so Agfange ehm mit äh ganz öbbis harmlosem, ha gseit, guet, uf was cha mer villicht verzichte, und dänn han i min Bart, äh Barthaar epiliere loh. Well ich ha dänkt gha, das cha's mal einersits vereifache dä Wäg und es isch keis Risiko zum... Mer macht nöd grad e Gschächtsapassig vo Afang a. Aso das isch mal ganz en zaghafte Schritt gsi und es hät dänn rächt viel usglöst, won i gfunde ha, ja, das isch interessant, es chunt guet. [...] i de Zwüschezyt, han i aber immer so versuecht i dä androgyne Wält z'si und irgend e Zwüschelösing z'finde. Und das isch au immer weniger gange. Well es git denn so radikali Brüch, wo mer märkt, dass mer halt doch zum andere Gschlächt ghört und das isch bi mir au Militärdienscht gsi. Und das isch eigentlich, han i gmärkt, das isch e Mannewält, won i scho mal i de Rekruteschuel miterläbt han. Das i eifach irgendwie wie en Fremdkörper unter däne Lüt bin. Und dänn bin i zrugg cho vo däne, das sind drü Wuche gsi, und ich han eifach nume no eis gwüsst, dass so... Mir sind Träne abe cho und ich han gwüsst, ich mues, dass es mues sich öbbis ändere. Oder ich lande vo da obe i die Strass da unde [ich mach Sälbschtmord]. (*rire*)» [14]

Dans cet extrait d'entretien, on peut observer comment l'individu commence à expérimenter les rôles de genre/sexe. Au fil du temps, l'interviewée adopte toujours de nouveaux comportements et caractéristiques du rôle de genre/sexe qui lui est confortable : elle porte une perruque, se maquille, commence à sortir en habits féminins la nuit, épile les poils faciaux, et ainsi de suite jusqu'à décider d'arrêter sa double vie. Chaque changement s'accompagne d'une grande réflexivité, qu'elle nomme « Rückbesinnung ».

À chaque moment de la transition, quoi qu'il en soit la découverte de l'étiquette « transsexualisme », la prise de contact avec les associations, avec la psychologue, ou la prise d'hormones, l'individu l'évaluera dans une phase de réflexion. En effet, l'histoire passée, la vie actuelle et future de l'individu doivent correspondre. Berger et Luckmann affirment que sur la base de sa connaissance quotidienne, les activités et la biographie de l'individu doivent lui paraître subjectivement compréhensibles.

« [...] la biographie de l'individu, dans ses multiples phases successives prédéfinies institutionnellement, doit être dotée d'une signification qui rend le tout subjectivement plausible. » (Berger, Luckmann, 1986 : 128)

La biographie de l'individu, ses désirs et activités se situent dans une continuité cohérente, et ils correspondent donc au monde vécu, la connaissance quotidienne de l'individu. En ajoutant le concept de réflexivité élaboré par Giddens, la théorie de Berger et Luckmann se complète. Ce sociologue britannique affirme que l'individu doit être capable de donner une interprétation des raisons de son activité. L'activité doit faire partie d'une réalité partagée avec ses partenaires d'interaction (Giddens, 1991 : 36).

« A person with a reasonably stable sense of self-identity has a feeling of biographical continuity which she is able to grasp reflexively and, to a greater or lesser degree, communicate to other people. » (Giddens, 1991 : 54)

Selon Giddens, la continuité dans les choses et événements qui entourent l'individu lui procure une « *sécurité ontologique* »⁶⁸. Il ne peut agir de façon créative qu'à partir d'une position de sécurité ontologique ; donc constitutive pour la construction identitaire d'un individu (Giddens, 1991 : 41).

La réflexivité fournit à l'individu non seulement un sentiment de sécurité et continuité par rapport à sa biographie, ou autrement dit, dans le processus de réflexivité, il évalue non seulement si la transition est la « bonne » solution à son inconfort vis-à-vis du rôle de genre/sexe, mais, dans ce processus, il construit aussi son nouveau rapport au monde, son identité. Chaque étape de la transition, par exemple le fait d'épiler les poils faciaux (accompagné d'une réflexion) le rapproche de son « nouveau » rôle de genre/sexe. En effet, l'individu construit activement son « nouveau » rapport au monde, son identité. Giddens écrit :

« Self-identity [...] is not something that is just given, as a result of the continuities of the individual's action-system, but something that has to be routinely created and sustained in the reflexive activities of the individual. » (Giddens, 1991 : 52)

Dans le processus de réflexivité, l'individu construit une identité de genre/sexe plus ou moins stable et cohérente.

⁶⁸ Un individu qui se sent ontologiquement sûr possède: « 'answers' to fundamental existential questions which all human life in some way addresses » (Giddens, 1999 : 47) ce qui lui procure « a sense of continuity and order in events » (Giddens, 1999 : 243).

Comme le remarque Lindemann, ceci implique que, pendant la transition, l'individu modifie son genre/sexe et qu'en même temps, cette transformation n'a pas lieu.

« Sie [la transformation] findet zwar statt, aber in diesem Prozess entsteht eine immer schon vorhandene Identität, so dass eine Veränderung am Ende nicht stattgefunden haben wird. » (Lindemann, 1993 : 291)

L'individu dissipe donc la modification de genre/sexe en même temps que la transition car il garde une certaine cohérence et continuité dans son parcours. En réfléchissant sur sa vie, l'individu ordonne sa vie entière autour du moment présent du souvenir (Prosser, 1998 : 117). Selon Erikson, l'identité est effectivement une construction « *mit dem das subjektive Vertrauen in die eigene Kompetenz zur Wahrung von Kontinuität und Kohärenz formuliert wird* » (Keupp et al., 2002 : 29). C'est une des raisons pour lesquelles tous mes interlocuteurs se souviennent rétrospectivement des événements et indices dans leur enfance précoce qui leur font remarquer, déjà à ce moment, la présence d'un certain inconfort vis-à-vis du rôle de genre/sexe assigné à la naissance.

En résumé, d'une part, dans le processus de réflexivité, l'individu réinterprète (Berger, Luckmann, 1986 : 218) son passé en rapport à sa nouvelle position sociale et d'autre part dans ce processus d'ajustement, il s'identifie et crée un nouveau rapport au monde, une identité. C'est ce que, dans son étude, Sengenès appelle une « *période de tâtonnement* ». Il écrit :

« Au fond, la transition est une période de tâtonnement durant laquelle les trans sont constamment amenés à ce repositionner en fonction des changements qui s'opèrent dans leur vie. » (Sengenès, 2004 : 86)

La réflexivité est non seulement une action solitaire, mais prend la forme de narration. La narration est un des thèmes centraux en ce qui concerne le sujet du transsexualisme. Dans la première partie de ce travail, on a déjà vu qu'une partie non négligeable de personnes transsexuelles écrivent des autobiographies après leurs transitions. De plus, dans les coming out, chez le psychiatre, dans les associations⁶⁹, les individus transsexuels sont amenés à expliquer pourquoi ils modifient leur sexe/genre. Pour l'expliquer aux autres, afin de le rendre compréhensible, ils racontent leur vie.

Une narration de vie est aussi un aspect qui contribue à la construction identitaire de l'individu dans le rôle de genre/sexe qui lui est confortable. Honneth affirme, toujours en se basant sur l'anthropologie de Mead, que l'individu a besoin de partenaires d'interaction qui se comprennent réciproquement afin de construire une identité et de participer au vie sociale (Honneth, 1994 : 148). Dans ce même ordre d'idées, les sociologues Berger et Luckmann écrivent :

« Dans la conversation avec les nouveaux autres significatifs la réalité subjective est [trans]formée. » (Berger, Luckmann, 1986 : 217, parenthèse insérée par J.F.)

⁶⁹ Ainsi que dans les entretiens que j'ai menés avec mes interlocuteurs.

Enfin Prosser affirme que la narration du parcours transsexuel permet à l'individu transsexuel de relier les « deux vies », la vie passée dans le rôle de genre/sexe où il se sentait inconfortable à la vie actuelle et future dans le rôle de genre/sexe où il se sent confortable. Quant aux autobiographies transsexuelles, il écrit :

« Through the inscription as autobiography (first the oral, then the public account), transsexuality in fact appears as a narrative: a plot typically beginning and ending, again typically, with the transsexual achieving some marker of becoming (becoming a man or a woman, although not infrequently becoming a transsexual living as a man or a woman), some degree of closure. [...] Importantly then as narrative, autobiography allows the transsexual to make connections between past and present: it traces the trajectory of how I got here. » (Prosser, in : More, Whittle, 1999 : 90, souligné dans l'original)

Grâce à la narration, une vie, avec un changement qui normalement ne prend pas lieu, reçoit une cohérence. À un niveau général, des psychologues et des sociologues ont montré que la narration représente un mécanisme important dans la construction identitaire (et non seulement pour des individus avec un parcours transsexuel) et disent :

« Erst in einer Geschichte, in einer geordneten Sequenz von Ereignissen und deren Interpretation gewinnt das Chaos von Eindrücken und Erfahrungen, dem jeder Mensch täglich unterworfen ist, eine gewisse Struktur, vielleicht sogar einen Sinn. » (Ernst, cité in : Keupp et al., 2002 : 58)

Dans un processus réflexif, l'individu construit son nouveau rapport au monde, son identité. La narration est importante puisqu'en la racontant, son histoire devient plausible et cohérente.

4.4.2. Le corps sexué/genré et la reconnaissance sociale

Il faut mentionner un autre aspect important qui se dégage des deux extraits d'entretiens cités ci-dessus : le rôle du corps. En effet, une des caractéristiques principales associée à un individu transsexuel est la modification durable de son corps par la prise d'hormones souvent suivi par une opération d'accordance de sexe. Cette modification comporte aussi d'autres techniques du corps, comme le maquillage, les vêtements, le body building, la manière de se mouvoir et parler, se dénouer ses seins, mettre des implants des seins et ainsi de suite. Une personne mise à part, tous mes interlocuteurs prennent des hormones et près de la moitié a subi une opération d'accordance du sexe. Dans ce chapitre, il s'agira principalement (mais pas seulement) d'outils médicaux permettant la modification du corps. La question se pose donc : pourquoi l'individu à recours à ces outils pour transformer son corps ?

Avant d'y répondre, il faut répéter que la modification du corps va de pair avec un processus de réflexivité. Comme déjà mentionné, l'individu crée son nouveau rapport au

monde dans un processus de rapprochement et d'expérimentation. La modification des aspects physiques s'accompagne d'un réajustement de son rapport au monde, de son identité, à cette nouveauté. Prosser souligne en effet le lien étroit entre le remodelage corporel et la réflexivité de cette transformation dans la narration (Prosser, 1998 : 4). L'extrait d'entretien suivant illustre comment l'individu s'approche lentement du rôle de genre/sexe qui lui est confortable, sans savoir exactement comment il se sentira. Durant la transition, aussi bien le corps matériel que les sentiments corporels changent.

«On [moi et mon amie] va laisser les choses se faire, ça se fait petit à petit. Eh, l'évolution, ça change. Là, ça fait eh maintenant pas tout à fait deux ans que je prends des hormones, là aussi les changements, ils ont été faits petit à petit. Ça change un peu le physique, eh, la corpulence, la voix, la pilosité, eh, c'est des choses qui changent petit à petit. C'est pas d'un coup alors. On verra. Pour l'instant, ça va très bien. *(rire)* Mais je sais pas, c'est vrai que j'ai aussi un peu peur, elle aussi. Parce que, oui, on s'aime, mais en même temps on sait pas. Et bon, le sexe, c'est quelque chose, mais c'est pas non plus forcément le plus important. Parce que pour moi, c'est vraiment dans ma tête me vivre en homme, mais eh... Ouais, ben sexuellement je sais pas non plus comment je vais être avec ce sexe d'homme. C'est difficile de se projeter, je peux avoir des phantasmes, mais comment ça sera vraiment, moi, je sais pas. Parce que c'est aussi une grande opération, je... Même si je peux imaginer ou discuter avec d'autres hommes, comment c'est leur sensation à eux, moi, ça sera pas les miennes. »

L'individu transforme donc son corps en épilant des poils corporels, faisant du body building, portant des vêtements, absorbant des hormones et souvent en subissant une opération d'accordance de sexe. Mes interlocuteurs ont mentionné deux raisons pour expliquer leur désir de modification du corps à l'aide des outils médicaux (hormones et en général aussi l'opération d'accordance du sexe). Premièrement, l'aspect de leur corps est important pour leur propre rapport envers eux-mêmes. Deuxièmement, le corps a une importance par rapport aux autres. La modification durable du corps facilite l'acceptation sociale dans le rôle de sexe/genre qui leur est confortable et la construction d'une identité de genre/sexe autonome et cohérente. Ces raisons sont réciproquement liées l'une à l'autre. Une femme raconte pourquoi elle a décidé de se soumettre à une opération d'accordance du sexe. Elle affirme que les signes masculins étaient trop marqués pour qu'ils pouvaient être ignorés par elle-même et autrui. En outre, dans les relations intimes, il lui était difficile de se montrer nue. Savoir qu'elle n'avait pas la constitution organique correspondant à son rôle de genre/sexe l'intimidait dans les interactions quotidiennes car elle craignait que les autres le découvrent. Enfin, l'opération d'accordance de sexe, lui permet de modifier officiellement son état-civil.

«Und so nach emene halbe Jahr [nachdem ich dr Alltagstescht agfange ha] händ mer eus [ich und mini Psychologin] geinigt, dass es ok isch und das sie überwiese tuet für e Hormonbehandlig, wo denn das denn, ich ha eifach gwüsst, i die Richtig möcht ich mal ganz bestimmt. Aso so dä hormonelli WächselEhm...Ehm, dass dä Wächsel stattfinde tuet, well ohni Hormon, git's eifach dä Wächsel eifach nid. Da cha mer sich no so hübsch azie oder viel schminke welle, oder guet schminke welle, usser

mer isch sehr jung, cha mer das mache, aber ab emene gwüsse Alter, bin denn glaub e so 30 gsi, dänn gseht mer eifach die männliche Spure z'starch. Dänn mues mer öbbis mache, das es vereifache tuet dä Wächsel z'mache. Und dänn han ich die mal ungefähr zwei Jahr gno und die Zyt han i au chöne bruche zum usefinde, öb ich, öb das au ok isch e so. Oder öb das, öb ich definitiv wott da i däm neue Gschlächte läbe. Well es git ja, es zwingt eim ja niemer die Operation z'mache. Au wenn mer d'Hormon nimmt. So gseit, so eifach, wänn mer eigentlich glücklich isch, scho vorhär, und findet das alles, mer cha das alles andere handle, dänn müest mer's eigentlich nöd unbedingt mache. Jetzt han i halt eifach s'Gfühl gha, offiziell sind alli Papier no uf männlich usgleit...

(J.F.: ...wie cha mer die eigentlich wächsle?)

Nur nach der Operation. Offiziell.

(J.F.: Nur nach?)

Ähm, zweitens ähm isch au mini Überlegig gsi, ebe mit sim eigene Gschlächte, wie gang ich demit um? Aso i de Partnerschaft, für mich sälber, Öffentlichkeit. Bim Bade, isch öbbis für mich, aso es rots Tuech gsi. Das giengt überhaupt nöd. Und äh trotz Hormonbehandlig, und irgendwie... Es isch dänn au um s'Bewusstsi gange, es isch halt no öbbis da, wo ich tun e so as ob. Und dänn isch mer viel meh sensibler, das es vielleicht öbber chönti entdecke, das es halt äh, das mer halt es anders Gschlächte mal ursprünglich gha hät. Und deshalb han i mi denn halt au zu däre Operation entschlosse [...]» [15]

Tout d'abord, la modification du corps (avec ou sans opération d'accordance du sexe) facilite l'acceptation sociale de l'individu dans le rôle de genre/sexue qui lui est agréable. En phase initiale de transition, mes interlocuteurs souffrent souvent de discriminations puisque leur extérieur ne correspond pas entièrement au rôle de sexe/genre dans lequel ils s'identifient à eux-mêmes. Pendant un certain temps leur stigma est visible. Leurs comportements et leur extérieur se heurtent à ce que la société attend normalement d'une personne avec un extérieur (plutôt) masculin ou féminin. Pour contrer cette hostilité, mes interlocuteurs adoptent différentes stratégies afin de cacher leur stigma ou esquiver des conflits. Ce qui est illustré par les deux témoignages suivants⁷⁰ :

«Aso d'Afangszyt, wo mer sich denn afangt oute. Wo mer dänn probiert zwüsche däne Gschlächter än Wäg z'finde. Wo mer use findet, au i welli Richtig es geit. I bi dete sehr stark drangsaltiirt worde, vielleicht will i viel männliche Spure gha ha und dänn glich mich wiblich kleidet ha. En sehr en stolze Mänsch bin. Bi dänn öbbe apöblet worde uf de Strass, einisch mal ziemlich grob abgeschlage worde. Ha mier dänn e grosses Auto kauft und e grossi lseschtange uf de Bifahrersitz gleit. Das het denn au tatsächlich, het guet funktioniert.» [16]

«Ah, ok, sagen wir so, ich bin sehr gross. Und so wann ich in ein Laden gehe, dann... Nehmen wir an ich bin in Deutschland und bestell einen Kebab, einen Döner-Kebab. Da ist ein kleiner Türke da und da steht diese riieesen Frau da. Der schaut, man sieht es in den Augen, angespannt und so weiter und dann sage ich mit meiner absolut bester weiblicher Stimme (*sie imitiert eine sehr hohe, weibliche Stimme*) und sage etwas harmloses über das Wetter: «Endlich schönes Wetter heute!» oder: «Ich hoffe, dass dieser Regen bald aufhört!» und ich sage mit meiner weiblichen Stimme.

⁷⁰ Pour une analyse plus détaillée de ces stratégies voir le livre *Gender : An Ethnomethodological Approach* (1978 : 126-141) et le livre fondateur de Garfinkel *Studies in Ethnomethodology* (1967 : 116-185).

Und er sagt: «Ah, ok, eine riesige Frau, vielleicht aus Skandinavien aber Frau!» Und das ist eine Technik, die man benützen kann [...]

Avant tout grâce aux hormones et à l'opération, l'individu perd son extérieur androgyne. Dans une interaction sociale, il sera donc plus facile pour les partenaires d'interaction de classer son extérieur dans une catégorie sociale. En effet, Goffman définit l'interaction sociale comme la présence corporelle d'au moins deux acteurs. Dans la vie sociale, le corps joue donc un rôle fondamental, il est un moyen de communication permettant aux partenaires d'interaction de percevoir des informations sur leur vis-à-vis concernant son âge, sa classe sociale et par exemple son sexe/genre (Meuser, 2002, Gugutzer, 2004). Pour ordonner l'interaction sociale ces informations sont importantes car elles déterminent les conventions sociales à employer (Goffman, 1959). Pouvoir classer les personnes dans une catégorie sociale est un mécanisme important permettant l'échange social :

« Society establishes the means of categorizing persons and the complement of attributes felt to be ordinary and natural for members of each of these categories. Social settings establish the categories of persons likely to be encountered there. The routines of social intercourse in established settings allow us to deal with anticipated others without special attention or thought. » (Goffman, 1974 : 11-12)

En modifiant son corps, l'individu s'intègre donc de nouveau dans une catégorie sociale préétablie, son extérieur correspond à nouveau au code de genre/sexe dans lesquelles s'élaborent les interactions sociales (Goffman, 2002 : 42). De plus, en Suisse, ce code qui régit l'appartenance à un rôle de genre/sexe se prolonge dans les lois helvétiques : un individu ne peut changer l'état civil que s'il prouve sa stérilité, c'est-à-dire après une opération d'accordance de sexe et la prise d'hormones pour les femmes et la prise d'hormones et une opération partielle (sans phalloplastie) pour les hommes⁷¹.

Grâce aux interventions sur le corps matériel, l'individu arrive à faire correspondre l'image qu'il a de lui avec l'image qu'il renvoie aux autres (Sengenès, 2004 : 87). Ceci facilite l'interaction sociale, donc la reconnaissance sociale et grâce à cette expérience son propre rapport à soi devient plus positif. Avoir un corps qui correspond aux règles de genre/sexe semble donc être la clé pour une reconnaissance sociale de l'intégrité d'une personne qui a modifié son genre/sexe ce qui confirme la thèse des psychologues Kessler et McKenna selon laquelle, dans notre société, être homme ou femme requiert posséder la constitution corporelle féminine ou masculine (Kessler, McKenna, 1978 : 120).

Il a été évoqué que, en ce qui concerne le deuxième point, c'est-à-dire le lien entre le rapport à soi et le corps matériel d'un individu, la réalité genrée/sexuée est inscrite dans les sentiments de l'individu. Ainsi la prise d'hormones, l'opération d'accordance du sexe et d'autres techniques corporelles font correspondre l'image que l'individu a de lui-même avec son corps.

⁷¹ Voir aussi dans la première partie de ce travail au sujet des lois suisses sur le transsexualisme.

Même si une femme transsexuelle remarque que dans la grande majorité des interactions sociales, peu importe de posséder un pénis ou un vagin puisque seule une infime minorité de personnes la voit effectivement nue, plus tard dans l'entretien, elle spécifie qu'il lui est quand même très important de se soumettre à une opération d'accordance du sexe et de pouvoir ainsi accorder le corps à l'image qu'elle a d'elle-même.

«Viele Transsexuelle denken, wenn sie OP haben, dann bin ich Frau! Und natürlich 99,9 Prozent von den Menschen auf dieser Erde, werden nie unter meinen Rock sehen. (*sie lacht*) Und das ist es nicht, was mich zur Frau macht. Was mich zur Frau macht, ist meine Beziehung zu meinem Umfeld, zur Art von Verhältnis zu meinem Umfeld, ah, ob ich akzeptiert bin, oder nicht akzeptiert bin.»

L'individu se perçoit lui-même du point de vue d'une connaissance quotidienne qui lui dit qu'une femme doit avoir un vagin et un homme un pénis pour pouvoir exister en tant que femme ou homme. Au cours de sa socialisation, il a intériorisé cette réalité sociale et elle est devenue partie de ses sentiments (Goffman, 2002 : 48). Selon Lindemann, ce savoir est devenu partie de l'individu à un tel point qu'elle devient une réalité corporelle qu'il ressent (« *spüren* ») subjectivement (Villa, 2006: 206). La sociologue Villa résume son propos comme le suivant :

« Die mikrosoziologische Phänomenologie suggeriert [...] eine zirkuläre Konstitutionslogik zwischen affektivem Leib und dem sozialem Körperwissen, die den Effekt bewirkt, dass Individuen sich emotional als ein Geschlecht empfinden, wobei dieses Empfinden sozial konfiguriert ist. » (Villa, 2006 : 210)

Une personne peut donc seulement acquérir durablement le rôle social « homme » ou « femme » que si elle possède l'anatomie correspondant à la connaissance quotidienne. Ainsi pour la majorité de mes interlocuteurs être une femme ou un homme « complet » et « vrai » requiert une opération d'accordance du sexe.

«(J.F. : *Et tu veux le faire [l'opération d'accordance de sexe] ?*)

Oui. J'aimerais mieux pas avoir besoin de cet artifice, mais eh oui. Pour moi, j'ai envie d'être le plus vrai possible, complet.»

Le corps représente donc un rôle important dans la constitution identitaire d'une personne. En effet, Giddens affirme que le corps a pour fonction d'harmoniser l'identité et de lui donner la place à partir de laquelle il construit son rapport au monde (Giddens, 1991).⁷²

Dans la transition, l'individu se sert des structures sociales mises à disposition par la médecine et peut se réapproprier son corps. C'est ainsi qu'il fait correspondre l'image qu'il a de lui-même à celle qu'ont les autres de lui ce qui lui permet de devenir un acteur reconnu socialement. En outre, sur la base de la connaissance quotidienne, son corps correspond maintenant aux règles des catégories sociales « homme » et « femme » et il peut construire une identité de genre/sexe cohérente. En modifiant son corps, il ajuste deux

⁷² Il serait intéressant d'étudier le processus dans lequel l'individu s'approprie de son « nouveau » corps après une opération d'accordance du sexe.

images qui, jusqu'à ce moment-là, n'étaient pas congruentes. Le corps est donc un élément constitutif de l'identité d'un individu. Pour résumer, Gugutzer affirme que seule un en rapport dialectique entre le corps, la réflexivité et le langage (donc les structures sociales) il est possible que l'individu puisse construire une identité (Gugutzer, 2002 : 128).

4.4.3. Devenir soi-même

Mes interlocuteurs désirent tous être reconnus socialement dans le rôle de genre/sexe dans lequel ils se sentent confortables. La reconnaissance sociale est la condition de leur épanouissement personnel.

« Die Anerkennungformen der Liebe, des Rechts und der Solidarität bilden intersubjektive Schutzvorrichtungen, die jene Bedingungen äusserer und innerer Freiheit sichern, auf die der Prozess einer Ungezwungenen Artikulation und Realisierung von individuellen Lebenszielen angewiesen ist [...] » (Honneth, 1994 : 279)

En effet, la réalisation de buts de sa vie est bien ce que mes interlocuteurs entendent par une transition achevée. Pour eux, achever la transition transsexuelle ne signifie pas simplement devenir un homme/une femme socialement reconnu/e, mais pouvoir enfin développer une personnalité qui intègre aussi bien des aspects féminins que masculins et également mener une vie qui n'est plus simplement centrée sur leur problème vis-à-vis les règles établies de genre/sexe. Ils veulent conduire un mode de vie qui est moins contrainte par les structures sociales, qui leur laisse plus de liberté et qui leur permette une façon d'être conforme à leurs sentiments. Pour une de mes interlocutrices, la transition signifie pouvoir enfin être elle-même et dire ce qu'elle pense. Elle s'est promise d'aller jusqu'au bout sur ce chemin fût-ce à l'encontre des normes sociales.

«(J.F.: *Und was wünschst du dir für die Zukunft?*)

Ah... Ich zu sein. Nicht mehr zu spielen. Ah, ich habe entschieden, deswegen bin ich hier, ich verstecke mich nicht mehr. Ah, ich sage, was ich denke. Ah, wenn Menschen nicht damit umgehen können, er muss nicht wiederkommen. Ich gehe meinen eigenen Weg, aber ich will Ich sein. Und ich zahle einen hohen Preis, im Sinne von Beziehungen. Ich wollte wirklich nicht weg von meiner Frau, ich wollte sie auch nicht Leid tun. Es ist einfach darüber zu schweigen, still zu sein, für mich ist das ein langsamer Tod. Ich hatte keine Freude am Leben mehr. Ich durfte nie sagen, was ich denke. Und so weiter. [...] Ah so... Mein Wunsch ist nur Ich zu sein. Am Ende habe ich entschieden, ich gebe mir selber die Erlaubnis.»

Une autre voudrait construire sa personnalité en lien avec le système binaire de genre/sexe, tout en retirant l'essence des deux catégories sociales « masculin » et « féminin ».

«Aso was eigentlich no interessant isch, isch ebe, das die... Wie duet sich genau die Gschlechterstereotype usenandersetzte. Aso, das isch vielleicht, ersch mit sehr viel Läbenserfahrig gseht mer das. Und will mer eigentlich, aso vo der einte Site zu der andere Site isch ja trotzdem en rächte Wächsel, gseht mer dänn schlussändlich sowohl die Stereotype bi de Manne als au bi de Fraue und dänn cha mer aber sicher sin Platz au sälber

sueche, oder. Aso, ja ich meine bi de Transsexuelle isch's halt no interessant, ich verträtt so chli die Istellig, dass mer halt – wie d'Paola⁷³ seit – us beide d'Essenz usezie und öbbis mache, somit.» [17]

L'interviewé suivant souhaite trouver son rapport aux catégories de genre/sexe tout en gardant la liberté de pouvoir jouer avec les règles de genre/sexe et pouvoir intégrer à sa personne aussi bien des aspects masculins que féminins.

«(J.F.: *Und für d'Zukunft, was wünschisch du dier ?*)

Äh... (rire)

(J.F.: *Die letschti Frag. (rire)*)

Ich weiss es nöd... Ebe, also ich danke ich wünsche mier eifach, dass ich das für mich, dass ich das für mich irgendwie das ganze läbbar isch, ohni... Dass ich irgendwie min Wäg finde, mis persönliche Glichgwicht. Ja, viellcht au irgendwie mini Identität chli chan besser definiere und mier irgendwie mini Freirüm chli chan beides näh. Und ebe, ich meine, ich weiss nöd wie sich das wird entwickle in nöchschter Zyt. Das isch rächt offe für mich und... Eifach, dass ich irgendwie, dass ich en unverchrampftere Bezug han zu dem ganze Thema. Aso au das ich das irgendwie... Ebe, ich danke, wahrscheinlich wird ich immer chli die beide Site i mier Inne ha und au irgendwo dure wett ich das au läbe so. Da ich das irgendwie chan manage. So z'säge. Ja, das isch e chli das.» [18]

Dans l'extrait qui suit, mon interlocuteur demande la reconnaissance sociale du rôle de genre/sexe qui lui est agréable. En effet, après l'opération d'accordance du sexe, il souhaite se marier et changer d'état civil.

«(J.F. : *Eh... J'ai presque plus de questions... Pour le futur, qu'est que tu te souhaites ?*)

Alors, eh... Déjà j'espère que l'opération va bien réussir. C'est une opération difficile, donc il y a des fois des problèmes. Là, déjà j'espère que ça se passe bien. Parce que j'ai pas peur de souffrir, comme ça. Mais j'ai pas envie encore que ça dure, qu'il faut refaire des opérations que ça soit compliqué. Ça m'embêterait, ouais. Comme ça, quand tout va bien, j'aimerais me marier. C'est un grand projet. Et après, j'aimerais simplement vivre normalement. Tu sais, c'est pas... Oui, c'est comme un rêve après qu'il se réalise et j'ai pas forcément des autres rêves derrières. Après, j'ai l'impression que je vais enfin vivre. Je me réjouis aussi de changer l'identité officiellement [...] »

La suivante souhaite être acceptée en tant que femme (transsexuelle) par son entourage et s'épanouir personnellement.

«Le futur ? Pour le futur. Bon, d'abord j'ai un métier que j'aime et puis je vais pas faire grande chose. [...] Donc quand je suis acceptée en tant que transe et même en tant que femme, je continue, je persiste dans ce métier-là. J'aimerais pouvoir arrêter de travailler un jour par semaine. Et surtout j'aimerais être heureuse quoi ! (rire) C'est clair si je rencontre quelqu'un qui me rend heureuse, voilà. Maintenant vivre... Il y aura sûrement un passage qui eh... Il y aura sûrement parce que j'ai envie d'ailleurs - sans honte - quand je serais opérée, moi, j'aurais envie de profiter un peu de mon corps, j'ai envie, peut-être pas à être une salope, mais enfin pendant un certain temps, quand il y a un mec qui me plaît dès qu'il a envie d'une aventure, je pense que je vais le faire parce que j'ai envie. Ça c'est un, c'est un, je dirais pas que c'est un passage obligé, mais pour moi, c'est un passage obligé. [...] Moi, je pense, être heureuse et

⁷³ Pseudonyme.

heureux est le but de tout le monde. Avoir une vie équilibrée, stabilisée. Boire un verre de temps en temps. Être heureuse ! Voilà que la vie soit belle pour tous ceux qui m'entourent et à tous ceux que j'aime et j'aime pas, voilà. Que la vie soit belle.»

En lisant ces extraits d'entretiens, on constate qu'en adoptant les comportements du genre/sexe dans lequel l'individu se sent bien, l'individu a la possibilité de subvertir ces rôles sociaux de genre/sexe. Si auparavant, il ne pouvait que reproduire mécaniquement le rôle de genre/sexe assigné à sa naissance, il se sent à présent, libre de jouer jusqu'à un certain degré avec les stéréotypes masculins et féminins. Honneth résume les propos de Foucault par rapport à la construction identitaire (ou, dans cette citation, Honneth reprend le terme « *le sujet* ») ainsi :

« Zu 'Subjekten' werden Menschen nur in dem Masse, in dem sie einem Sozialgefüge, einem System von Handlungsregeln unterworfen werden, durch das sie die Chancen der sinnhaften Artikulation von Wünschen und Absichten erhalten. » (Honneth, 2003 : 24)

On pourrait donc conclure que la reconnaissance sociale envers l'identité de genre/sexe qui est confortable à un individu lui procure la sécurité nécessaire dont il a besoin pour contester une identité de genre/sexe moins déterminante. Paradoxalement, en adoptant et s'intégrant dans le rôle de genre/sexe inverse à celui assigné à sa naissance, il devient en même temps plus libre de le subvertir. Après avoir trouvé la place à partir de laquelle mes interlocuteurs peuvent se construire une identité, ils ont (et auront) la possibilité de l'édifier d'une manière créative et avec plaisir (St-Hilaire, 1999) à condition que leurs sentiments sont reconnus socialement.

4.4.4. Conclusion

L'individu s'approprie du contexte et devient un homme ou une femme socialement reconnu/e. Il a besoin de l'expérience de reconnaissance sociale d'un cercle croissant de partenaires d'interaction. L'individu sort donc du cadre restreint de l'association transgenre. Il entame alors la transition, c'est-à-dire, qu'il fait des coming out, cesse de mener une double vie et souvent prend des hormones ou se soumet à une opération d'accordance de sexe. Dans un processus de réflexivité, l'individu construit et s'approche d'un nouveau rapport au monde. Il crée une identité de genre/sexe avec laquelle il se sent confortable. Pour se sentir intègre, l'individu a besoin de l'expérience de la confirmation de l'identité par autrui (Berger, Luckmann, 1986 : 205).

En modifiant son corps combiné avec une réflexion sur soi, l'individu peut d'une part s'assurer la reconnaissance sociale de ses partenaires d'interaction et d'autre part, le remodelage du corps et la réflexivité sont constitutifs pour une identité de genre/sexe stable, authentique et cohérente. En gagnant la reconnaissance sociale et construisant un

rapport au monde, les individus reçoivent la possibilité de subvertir jusqu'à un certain degré les rôles de genre/sexe masculin et féminin.

Il faut noter que mes interlocuteurs n'adoptent pas mécaniquement les outils mises à disposition par les institutions médicales et psychologiques. Par exemple, les individus ne veulent pas tous se soumettre à une opération d'accordance du sexe : chacun adapte les dispositions sociales à ses propres besoins. La transition constitue donc un processus réciproque entre la société et l'individu.

Dans cette phase du parcours transsexuel, il est important que l'individu ne perde jamais l'appui de tous ses partenaires d'interaction, et qu'il puisse au moins faire l'expérience de la reconnaissance sociale dans certaines relations humaines, comme au travail, à l'association transgenre ou encore dans une relation amicale ou amoureuse. Ce qui lui donne la force de continuer à vivre et d'essayer de réaliser ses sentiments.

5. Conclusion : le parcours transsexuel

Le terme « transsexualisme » apparaît pour la première fois dans le milieu médical en 1950. Au cours du temps, ils se sont créés des institutions qui ont élaboré des standards de soin prescrivant les étapes par lesquelles un individu doit passer s'il désire modifier durablement son rôle de genre/sexe dans la société. Le projet se caractérise principalement par la transformation du corps souvent à l'aide d'une opération d'accordance de sexe, la prise d'hormones et le suivi psychothérapeutique.

Même si chacun de mes interlocuteurs a sa propre histoire et sa manière propre de la présenter, il est possible de repérer des points communs entre les huit récits de vie. C'est d'abord le désir que ressentent tous mes interlocuteurs de vouloir vivre dans le genre/sexe opposé à celui assigné à la naissance. Cette expérience se situe dans une société qui est structurée autour des catégories binaires homme/masculin et femme/féminin. La migration entre ces deux pôles est organisée dans le parcours-type élaboré par les instances de normalisation. Voilà pourquoi il se laisse distinguer trois étapes dans le processus de construction identitaire.

Le parcours transsexuel commence beaucoup avant que l'individu entre en contact avec les institutions médicales et psychiatriques. L'enfance et l'adolescence sont les périodes de vie où l'individu devient membre de la société car il apprend les règles qui lui permettent d'interagir avec les autres. Or c'est dans l'enfance que la majorité de mes interlocuteurs ressent pour la première fois le sentiment être différent d'autrui. Ils développent des sentiments qui se heurtent aux normes qui régulent l'appartenance aux catégories sociales « homme » et « femme ». Ils se sentent mal à l'aise dans le rôle de genre/sexe assigné à la naissance car ils s'identifient à certaines caractéristiques associées généralement au rôle opposé. Mais les individus ne peuvent pas expliquer leur malaise sur la base de leur connaissance quotidienne. De là résulte une souffrance déterritorialisée et l'impossibilité de développer une identité de genre/sexe cohérente et autonome. Pendant un certain temps, ils s'adaptent au rôle de genre/sexe accordé par la société et ils essaient de cacher leur stigmatisation. Même si leur souffrance peut disparaître, elle réapparaît et s'agrandit. Voilà pourquoi les individus se mettent à la recherche d'une forme de vie qui leur conviendrait plus.

Cette quête identitaire prend des formes très variées d'une personne à l'autre. Seul en trouvant le terme « transsexualisme », les vécus de mes interlocuteurs se rencontrent à nouveau dans un point commun : la découverte de ce label se présente à eux comme une

forme de rédemption. Ils savent enfin que leur expérience est réelle et légitime puisqu'ils la partagent avec d'autres. De plus, en contactant une association transgenre, les individus font, souvent pour la première fois, l'expérience de la reconnaissance sociale envers leurs sentiments dans une relation face-à-face. Ces deux événements, la découverte du label « transsexualisme » et la prise de contact avec une association, ont une fonction habilitante pour l'individu. Dans un processus, mes interlocuteurs se familiarisent avec l'idée de passer à la catégorie de genre/sexe opposée à celle assignée à la naissance. Ils élaborent un projet de transition et se promettent un futur dans le rôle de genre/sexe opposé à celui assigné à la naissance.

Dans une dernière étape, mes interlocuteurs sortent du cercle restreint de l'association transgenre : il ne leur suffit pas de vivre l'expérience de la reconnaissance sociale dans le cadre de l'association, mais ils la requièrent par un cercle croissant de partenaires d'interaction. C'est pour cela qu'ils s'approprient du contexte en utilisant les structures sociales mises à disposition par les institutions médicales. Ils modifient leur corps, entre autre, à l'aide d'outils médicaux. Grâce à cette transformation corporelle, ils reçoivent, d'une part, la reconnaissance sociale envers le rôle de genre/sexe qui leur est confortable et ils peuvent changer l'état civil devant l'Etat helvétique (et français). D'autre part, ceci leur permet de construire une identité cohérente puisque, sur la base de la connaissance quotidienne, l'extérieur physique correspond à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. La transition est accompagnée d'un processus de réflexion et de narration. Mes interlocuteurs repensent leur vie passée et y cherchent des indices leur indiquant l'appartenance à la catégorie de genre/sexe opposé à celle accordée à la naissance. De cette manière, les individus construisent un rapport au monde stable et autonome. Ayant trouvé une place dans le système binaire de genre/sexe, il leur est possible de construire une identité de manière créative.

L'analyse des récits de vie de mes interlocuteurs montre que l'individu construit son identité dans un rapport dialectique avec la société. En se reconnaissant dans la catégorie sociale « transsexualisme », mes interlocuteurs deviennent capables de se construire comme homme ou femme socialement reconnu/e. Le processus de construction identitaire de personnes dites transsexuelles montre que les structures sociales (dont fait partie la catégorie identitaire « transsexualisme » ainsi qu'« homme » et « femme ») ne sont pas seulement répressives mais rendent aussi possible l'action (Honneth, 2003, St-Hilaire, 1999). Pendant la transition, mes interlocuteurs se construisent une identité de genre/sexe stable, autonome et authentique. Ce qui leur permet de redécouvrir le monde (Sengenès, 2004) et de poursuivre la construction identitaire, un processus accompagnant la vie entière de chaque individu (Keupp et al., 2002).

En même temps, l'agir des individus influence et transforme le monde social (Berger, Luckmann, 1986 : 235-236). Dans le chapitre historique de ce travail, il a été soulevé que le contenu de la catégorie « transsexuelle » change au fil du temps. Aussi mes interlocuteurs ont constaté à plusieurs reprises que l'acceptation envers des personnes modifiant le rôle de genre/sexe est aujourd'hui plus grande qu'il y a 10 ou 30 ans. La tolérance croissante envers les individus dits transsexuels est surtout due à la lutte de reconnaissance menée par les personnes (et associations) transgenres. En effet, il a été évoqué que les personnes transsexuelles s'approprient du label « transsexualisme » pour pouvoir exprimer leurs sentiments dans un cadre intersubjectif, ce qui leur permet la revendication sociale de leur intégrité personnelle (Honneth, 1994: 262). L'expérience du mépris peut inciter une lutte pour la reconnaissance sociale et par là, élargir les horizons des relations de reconnaissance dans une société entière (Honneth, 1994: 272).

Tout de même, les personnes transsexuelles restent stigmatisées dans la société. Pour la plupart de mes interlocuteurs, la réalisation de leurs désirs demande une volonté forte souvent accompagnée de sacrifices. La transition est liée au risque de perdre le travail, la famille et les amis. Les personnes avec un parcours transsexuel font toujours l'expérience du mépris social. Dans ce sens, la lutte pour la reconnaissance de personnes avec un parcours transsexuel est loin d'être achevée et doit être poursuivie.

6. Bibliographie

Sur le transsexualisme et transgender

Gabriel Baur, (2001), *Venus Boyz*, Onix Film, Zürich.

Anne Bolin, (1988), *In Search of Eve. Transsexual Rites of Passage*, Bergin&Garvey.

Mildred L. Brown, Chloé Ann Rounsley, (1996), *Vrais Visages. Comprendre la Transsexualité. Pour les familles, les amis, les collègues et les professionnels de la relation d'aide*, San Francisco, traduction française, polycopie privé.

Maxime Foerster, (2006), *Histoire des transsexuels en France*, H&O Editions.

Harold Garfinkel, (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Prentice-Hall, New Jersey, pp.116-207.

Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association (HBIGDA), (2001), *Standards de soins pour le traitement des troubles de l'identité sexuelle. 6^{ème} version*, traduction française, polycopie privé.

Stefan Hirschauer, (1993), *Die soziale Konstruktion der Transsexualität. Über die Medizin und den Geschlechtswechsel*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Berenice L. Hausman, (1995), *Changing Sex. Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender*, Duke University Press.

Laurence Hérault, (2005), Le rite de passage et l'expérience de „changement de sexe“. Van Gennep en terre de transsexuelle, in: *Hermès. Cognition, communication, politique*, Volume 43, pp.169-177.

Laurence Hérault, (2004), Constituer des hommes et des femmes: la procédure de transsexualisation, in: *Terrain*, N°42, pp. 95-108.

Myra J. Hird, (2002), For a Sociology of Transsexualism, in: *Sociology*, Volume 36(3), pp.577-595.

Myra J. Hird, (2000), Gender's nature. Intersexuality, transsexualism and the 'sex'/gender' binary, in: *Feminist Theory*, Volume 1(3), pp.347-364

Gary Kates, (2001), *Monsieur d'Eon is a Woman. A Tale of Political Intrigue and Sexual Masquerade*, The Johns Hopkins University Press.

Gesa Lindemann, (1993), *Das Paradoxe Geschlecht. Transsexualität im Spannungsfeld von Körper, Leib und Gefühl*, Fischer Taschenbuch Verlag.

Joanne Meyerowitz, (2002), *How Sex Changed. A History of Transsexuality in the United States*, Harvard University Press, Cambridge.

Aude Michel, (2006), *Les troubles de l'identité sexuée*, Armand Colin.

Jay Prosser, (1998), *Second Skins. The Body Narratives of Transsexuality*, Columbia University Press, New York.

Sébastien Sengenès, (2004), D'un genre à l'autre. Identité refusée, identité abandonnée, in:

Terrain, N°42, pp. 81-94.

Kate Tore, Stephen Whittle (ed.), (1999), *Reclaiming Genders. Transsexual Grammars at the Fin-de-Siècle*, Cassell, London.

En général

Peter Berger, Thomas Luckmann, (1986), *La construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Daniel Bertaux, (1997), *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Nathan.

Judith Butler, (1991), *Das Unbehagen der Geschlechter*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Anne Fausto-Sterling, (2000), *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*, Basic Books.

Anthony Giddens, (1999), *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Polity Press.

Barney G. Glaser, Anselm L. Strauss, (2005), *Grounded Theory. Strategien qualitativer Forschung*, Verlag Hans Huber, Bern.

Robert Gugutzer, (2002), *Leib, Körper und Identität. Eine phänomenologisch-soziologische Untersuchung zur personalen Identität*, Westdeutscher Verlag, Wiesbaden, pp. 59-135.

Erving Goffman, (2002), *L'arrangement des sexes*, La Dispute, Série Le genre du monde.

Erving Goffman, (1974), *Stigma. Notes on the Management of Spoiled Identity*, Penguin Books.

Erving Goffman, (1959), *The Presentation of Self in Everyday Life*, Doubleday Anchor Books, Garden City, New York.

Jürgen Habermas, (1988), *Handlung, Sprechakte, sprachlich vermittelte Interaktion und Lebenswelt*, in: Jürgen Habermas, *Nachmetaphysisches Denken. Philosophische Aufsätze*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, pp. 63-104.

Harry Hermanns, (2005), *Interviewen als Tätigkeit*, in: Uwe Flick, Ernst von Kardoff, Ines Steinke (sous dir. de), *Qualitative Forschung. Ein Handbuch*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, pp. 360-368.

Axel Honneth, (2003), *Foucault und die Humanwissenschaften. Zwischenbilanz einer Rezeption*, in: Axel Honneth, Martin Saar (sous la dir. de), *Michel Foucault. Zwischenbilanz einer Rezeption. Frankfurter Foucault-Konferenz 2001*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, pp. 15-26.

Axel Honneth, (1999), *Intégrité et mépris. Principes d'une morale de la reconnaissance*, in: *Recherches sociologiques*, Vol. 2, pp. 11-22.

Axel Honneth, (1996), *La dynamique du mépris. D'où parle une théorie critique de la société?* In: Rainer Rochlitz et Christian Bouchindhomme (sous la dir. de), *Habermas, la raison, la critique*, Edition du Cerf.

Axel Honneth, (1994), *Kampf um Anerkennung. Zur moralischen Grammatik sozialer Konflikte*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Jean-Claude Kaufmann, (2006), *L'entretien compréhensif. Série: L'enquête et ses méthodes*, Armand Colin.

S.J. Kessler, W. McKenna, (1978), *Gender: An Ethnomethodological Approach*, University of Chicago Press, Chicago.

Heiner Keupp, Thomas Ahbe, Wolfgang Gmür, Renate Höfer, Beate Mitzscherlich, Wolfgang Kraus, Florian Straus, (2002), *Identitätskonstruktionen. Das Patchwork der Identitäten in der Spätmoderne*, Rohwolt Taschenbuch Verlag.

Eduard Matt, (2005), Darstellung qualitativer Forschung, in: Uwe Flick, Ernst von Kardorff, Ines Steinke (sous la dir. de), *Qualitative Forschung. Ein Handbuch*, Rohwolt Taschenbuch Verlag, pp. 579-578.

Michael Meuser, (2002), Körper und Sozialität. Zur handlungstheoretischen Fundierung einer Soziologie des Körpers, in: Kornelia Hahn, Michael Meuser (sous la dir. de), *Körperrepräsentationen. Die Ordnung des Sozialen und der Körper*, UVK Verlagsgesellschaft, Konstanz, pp. 19-43.

Max Miller, (1986), *Kollektive Lernprozesse. Studien zur Grundlegung einer soziologischen Lerntheorie*, Suhrkamp.

Marie-José Nadal, (1999), Le sexe/genre et la critique de la pensée binaire, in: *Recherches sociologiques*, n°3, pp. 5-22.

Colette St-Hilaire, (1999), Le paradoxe de l'identité et le devenir-*queer* du sujet: de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe, in: *Recherches sociologiques*, n°3, pp. 23-42.

Paula-Irene Villa, (2006), *Sexy Bodies. Eine soziologische Reise durch den Geschlechtskörper. 3. aktualisierte Auflage*, VS Verlag für Sozialwissenschaften, Wiesbaden.

Annexe

Traduction des extraits d'entretiens

[1]

J.F. : Ja, könnt ihr mir vielleicht erzählen, wie die Transaktion bei euch selber verlaufen ist, oder...

Die ominöse Biographie...

J.F.: Ja. Oder Biographie... Einfach, wie ihr entdeckt habt, dass ihr...

Genau deswegen komme ich auf den Begriff Biographie, weil ich kann da nicht wirklich eine Grenze ziehen. Ich wehre mich gegen diesen Ausdruck «im falschen Körper geboren», für mich ist das ein total banaler Ausdruck. Hauptsächlich, weil ich ihn nicht mit einem anderen Körper vergleichen kann. Ich kann nicht sagen, was jetzt die Referenz ist, es war eine stetige Entwicklung, die man nicht richtig fassen kann.

[2]

Und ja, ehrlich gesagt, fällt es mir selber relativ schwer, das Ganze zu beschreiben. Und es den Leuten zu erklären, weil ich habe für mich selber irgendwie auch nicht wirklich eine gescheite Erklärung für meinen Zustand gefunden. Ich kann ihn zwar so ein bisschen umschreiben, aber es ist relativ schwer, das irgendwie zu begreifen.

[3]

Also es ist schwierig zu sagen. Grundsätzlich lebt man eine lange Zeit in einem Zwiespalt, man weiss nicht genau, was in einem vorgeht. Bis man das einmal zu einem Ende bringen kann. Eben, zuerst sucht man einen ähnlichen Fetisch, der vielleicht am ehesten, also ich meine, am bekanntesten ist, oder. Und dann... Rückkapituliert hatte ich schon in der Schulzeit meinen Zweifel mit diesen Geschlechterrollen. Also mit nicht so genau wissen, ob ich mich mit diesen Jungenspielen, Aktivitäten, identifizieren kann. Oder auch mit ihrem Gehabe... So habe ich mich halt einfach zu denjenigen, zu denen ich mich am ehesten hingezogen fühlte, gesellt oder mit ihnen etwas gespielt. Und das waren die Mädchen. Aber ich möchte das jetzt nicht zu sehr gewichten, dass es schon so früh passiert ist, sondern es waren einfach mögliche Punkte oder Indikationen.

[4]

Und dass man da irgendwo einen Platz finden kann und auch einfach den Mut hat, zu sagen: «Ok, ich kann mich locker in diese Richtung entwickeln.». Und dann geht es halt auch darum seine Persönlichkeit in dieser Richtung zu entwickeln. Weil vorher fand das irgendwie gar nie wirklich statt.

[5]

Und hat dann einfach besonders in der Pubertät ein Problem. Und zwar einfach, weil man ja weiss, man ist eigentlich ein Junge, man mag aber etwas, das vom anderen Geschlecht ist, hat grosse Angst, dass man es irgendwie entdeckt und schwört sich, dass dies das grösste Geheimnis ist, also etwas, das man nie wissen darf. Und man will davon loskommen. Es gibt so Phasen, wo man alles wieder wegwirft, sagen will, jetzt habe ich ja eine Freundin, jetzt bin ich ja wieder, jetzt brauche ich das Alles ja nicht. Und dann war das dann doch nicht der Fall. Das sind so Rückfälle, das wiederholt sich eine ganz lange Zeit immer wieder so ein bisschen.

[6]

Ja, wo soll ich beginnen?

J.F.: Wenn du mir erzählen könntest, einfach wie... Von deiner Geschichte, deiner transsexuellen Geschichte.

Mh.

J.F.: Also, vom Moment, wo du bemerkt hast, dass du eigentlich eine Frau bist, oder ich weiss nicht, wie ich das formulieren soll...

Ja. Ja, das weiss ich au nicht so richtig. Ja also... Wahrscheinlich war das so um die Pubertät herum. Dann kam wahrscheinlich diese Thematik so ein bisschen auf. Aber ich meine, es ist nicht so, dass ich... Also bei mir war es auf jeden Fall nicht so, dass ich jetzt irgendwie sagen könnte: «Mit drei Jahren merkte ich, dass ich eine Frau war.» und so... Also irgendwie... Ich habe schon bemerkt, dass... Ja, es fing so ein bisschen an, als ich mit den Kleidern meiner Schwester zu experimentieren begann, so in diesem Stil. Ja und irgendwie ist da dann kontinuierlich etwas gewachsen. Ich merkte einfach, dass da eine gewisse Diskrepanz besteht. Zumindest zwischen dem, wie ich mich wahrnehme und, wie mich andere wahrscheinlich wahrnehmen.

[7]

Am Anfang, ich zog als Kind Frauenschuhe an, mit 12, 13 Jahren. In der Pubertät stiess ich dann das Ganze auf die Seite und dann kam es wieder. Ich definierte mich dann lange als Schuhfetischist. Es hat sich vermischt mit vielen Gefühlen, die sehr abstrakt sind, das hat mal sicher eine Rolle gespielt, das war ein Aspekt. Eigentlich sind dann viele Jahre vergangen, in denen so ein hin und her war. Man machte diverse Spiele, die man prickelnd fand. Ich verkleidete mich einmal, mit 20, als Frau und fand das ganz interessant, verfolgte es aber dann nicht mehr weiter. Und ich war, würde ich mal sagen, ganz stark in einer männlichen Rolle gefangen. Ich komme, kann man ruhig erwähnen, aus dem kleinkriminellen Milieu, war ich lange. Ich machte einige kurze Gefängnisaufenthalte mit. Es brauchte Zeit, bis ich mich von dem lösen konnte, sagen wir, berufliche Unabhängigkeit, soziale Unabhängigkeit. Emanzipation von den Eltern, brauchte auch sehr lange. Und dann, wie so oft, geht es wahnsinnig schnell. Also wahrscheinlich für mich so ein Auslösepunkt für viele Gefühle, war der Übertritt von der Autonomen Szene in die Technoszene. Die Technoszene war eigentlich die Bewegung, die anfang zu Entsexualisieren. Das fand ich sehr interessant, also dieses Spiel mit dem Androgynen, ich bin da total darauf abgefahren. Verbunden damit, die ersten Fetischpartys in der Schweiz. Diese ganze Bewegung, die da am aufkeimen war. Ich fing an zu experimentieren, wo geht's hin, habe Kleider genäht, angezogen, Streetparade. Ich bin dort ziemlich an Grenzen gestossen. Und dann ging ich eines Tages nach Thailand, ich hatte dort einen Job als Schiffsmechaniker während einem halben Jahr. Ich lernte die Sprache und lernte dort eine ganz andere Lebensphilosophie kennen. Eine ganz interessante Form von Agieren und von Denken. Ich kam dort natürlich auch mit der Population Transen in Kontakt. Führte diverse interessante Gespräche und fing auch an frech in Schuhläden zu gehen und für mich Schuhe auszusuchen. Und das ganze löste viel aus und es war viel in Bewegung. Ich kam dann zurück in die Schweiz. Und habe meine Frau kennengelernt, sie kommt ursprünglich aus Thailand. Mit ihr war ich sieben Jahre zusammen. Ich fasst Mut und kleidete mich als Frau, was zu Konflikten in der Partnerschaft führte. Und diese Entwicklung ging dann immer weiter. Und irgendwann fand ich heraus, dass ich gar nicht Schuhfetischist bin. Sondern ich habe das einfach an dem aufgehängt. Dann kamen Röcke und Kleider dazu. Und sah dann: «Es ist eben doch viel mehr» Und dann kam der SM-Stammtisch und ich merkte, ich gehe ja nur als Frau dorthin, oder!? Und das war offensichtlich ein Bedürfnis. Und irgendwann war ich soweit, dass ich am Tag als Mann arbeiten ging und in der Nacht als Frau verkleidet mit den gleichen Leuten noch ein Bier Trinken ging.

[8]

Sondern die Identifizierung mit dem anderen Geschlecht kommt schleichend. Und ich meine, am Anfang hatte ich ja auch keinen Begriff dafür. Ich merkte einfach... Ja, irgendwie so etwas...

J.F.: Und dieser Begriff, wann hast du den zum ersten Mal gehört?

Ja, ich meine, man geht dann mal aufs Internet und dann denkt man: «Mh, da gibt es ja auch andere Leute, die sich auch irgendwie als Männer oder Frauen anschauen.». Und ja, dann kommt man relativ schnell auf Transsexualität oder Transvestiten. Oftmals auch ein

bisschen in einem falschen Zusammenhang. Ich meine, es gibt sehr viel mehr sexuell ausgerichtete Webseiten und... Ja und dann dachte ich schon, dass könnte so irgendwie in diese Richtung gehen. Aber...

[9]

Aber ja, es ist... Man hat zum Teil auch ein ziemlich falsches Bild von Transsexualität. Es wird oft mit Prostitution in Verbindung gebracht. Und ich denke, viele Leute können sich gar nicht vorstellen, dass so etwas überhaupt lebbar ist. Oder dass man so glücklich werden kann und einen Job findet. Noch viele Faktoren, glaube ich.

[10]

J.F.: Und aber... Also jetzt bist du ja zum Beispiel als Mann angezogen... Also würdest du denn von dir selber sagen, dass du transsexuell bist?

Es kommt eben ein bisschen – ich weiss nicht wie du das in deiner Arbeit machst- es kommt auf die Begriffsdefinition an. Ehrlich gesagt, ist das für mich relativ... Ich durchschaue das Ganze selber auch nicht wirklich. Weil eigentlich dachte ich, dass ich diesen Weg gehen will und das hat sich, lustigerweise, geändert. Es ist so, dass es mir wahrscheinlich am wohlsten wäre, wenn ich mich nicht festlegen würde, also jetzt auf Mann oder Frau. Aber irgendwie... Für mich ist halt die Frage, von welcher Basis gehe ich aus. Weil irgendwie braucht die Gesellschaft das, dass sie einen irgendwie einordnen kann. Das ist irgendwie, ich habe das Gefühl, das es irgendwie die Basis, von der her man eine Person einordnet. Zuerst auf jeden Fall, ist es das erste, was man wahrnimmt. Frau oder Mann und dann wird es eher schwer für das Umfeld! Und ja das ist... Irgendwie hatte ich trotzdem das Gefühl, oder ich habe dieses Gefühl jetzt wieder, dass ich diesen Weg vielleicht doch nicht gehen will, mit diesen Hormonen und Operation, was ja auch... Ja und ich meine, es ist doch noch ein schwerer Weg... Und ja, ich versuche so ein bisschen die Balance zu finden, und ich habe noch nicht so richtig gefunden, wo die für mich liegt. Was für mich wirklich lebbar ist, so dass ich mich wohl fühle. Und ja von da her, bin ich jetzt wahrscheinlich nicht nach dieser Definition transsexuell.

[11]

Also aus meiner Sicht, wie ich zum Ganzen, das Transsensyndikat, kam, weil ich einfach den Kontakt suchte. Kontakt einerseits im Bereich... Wo sucht man zuerst? Man sucht mal, als das Internet aufkam, auf dem Browser. Dann kommen zuerst ganz viele Sexanzeigen und so weiter, mit denen man nicht gross etwas zu tun haben will. Und dann gibt es auch Stammtische, Vereine und Gruppen und das war mir wichtig. Ich wollte Kontakt, mich austauschen, als Hilfeleistung und vielleicht auch für ein Feedback, ob man sich daneben benimmt, so wie man sich anzieht, zum Beispiel. Konkrete Fragen, was macht man, wo holt man Schminke, oder andere Probleme, für die man einfach Informationen braucht. Dann einfach rausgehen und mit Leuten zu reden, damit es eine Normalität ist. Und ja, besonders in der Anfangsphase ist es ein radikaler Bruch, den man erlebt, weil man noch im ursprünglichen Geschlecht lebt, oder in der ursprünglichen Rolle, weil dann kommt da Rechts eine Wand und dann geht man raus und dann kommt man zurück, das ist dann so ein hin und her. Und ja, beim Stammtisch ist es ein solcher Moment, wo man so ein bisschen sein kann, wie man sich fühlt! Und das ist halt schön.

[12]

Leute aus der Goaszene, Technologiebegeisterte, Technoszene, daraus haben wir eine Gruppe geformt, wo wir fanden, wir wollen eigentlich raus, wir wollen präsent sein. Wir wollen in die Beizen, wir wollen ins Leben raus stehen mit unserer Transsexualität, die dann auch noch nicht genau definiert war. Also mir hat eigentlich vor allem das Selbstbewusstsein nach Aussen gefehlt. Also: wir sind präsent, wir lassen uns nicht vertreiben, kriminalisieren, oder irgendwie zu Randgruppen machen. Und so existierte dann das Transsensyndikat zuerst im Elektronischen bis es dann, ich glaube im Jahr 2000, gegründet wurde. Ursprünglich entstand es aus einer anderen Stammtisch-Erfahrung. Also, ich bin die Gründerin vom ersten SM-Stammtisch in der Schweiz.

J.F.: Ah, ja?

Der erste offizielle Stammtisch, «Tortur» war das. Diese Erfahrung hat mir gezeigt, dass man etwas machen muss. Man sollte einfach raus! Und dann haben wir also dieses Treffen ins Leben gerufen. Einerseits mit einem gewerkschaftlichen Ansatz, ich komme aus der linken Küche, autonome Szene, Hausbesetzerszene. Ich bin ein Kind sehr engagierter Eltern... Also einerseits das und andererseits, Transe, also so ein bisschen Selbstironie. Vielleicht die Möglichkeit, über etwas zu lachen und nicht alles bitterernst nehmen. Und so hat sich der Stammtisch entwickelt. Beim ersten Mal waren es drei Leute, beim zweiten Mal schon 20 und dann ist es sehr schnell aufwärts gegangen.

[13]

Ja und so ist es dann so Schritt für Schritt weitergegangen. Ich fing eine Psychotherapie an, diese Begleitung. Wartete aber dann lange mit der Operation. Weil ich fand, ich getraue mich nicht, das ist ein schwerer Schritt. Ich kenne Nadia Brönimann. Man hat einfach Angst vor einer... Ich kannte Coco kurz bevor sie Selbstmord machte, man hat einfach unglaublich Angst. Und dann hat eine vom Transensyndikat, Sarah Buser, machte diese Geschlechtsanpassung und ich habe das als enge Vertraute hautnah miterlebt, und ich sah, dass es realistisch ist, dass es machbar ist. Und dann wollte ich das auch machen.

[14]

In der Zwischenzeit lebt man einfach ganz normal weiter, also das heisst als Mann. Also als ein sehr stereotyper Mann. So dass man sich sicher fühlen kann, ich nenne das jetzt einfach mal so. Und dann hat sich sehr viel ausgelöst und ich suchte den Kontakt zu Anderen. Ich wusste einfach, ich muss das nicht mehr verdrängen, ich muss da einfach Türen öffnen können und es ausprobieren. Deshalb suchte ich auch den Kontakt zu Gleichgesinnten. Und habe es dann einfach ausprobiert und ich merkte, dass mir das ziemlich leicht viel, diesen Wechsel zu vollziehen. Und ich fand dann, dass ich ein ganz anderer Mensch war, nur schon vom Aussehen her. Und dann hat es eigentlich erst so ein bisschen angefangen, dass ich mich mit diesen Geschlechterrollen auseinandersetze. Was bin ich, was will ich sein, wie empfinde ich? Eben, die so genannte Rückbesinnung, was ist da eigentlich in der Vergangenheit, gibt es da Indizien? Und das dann für sich aufgelistet und aufgeschrieben. Und dann angefangen zu experimentieren in diese Richtung, so ganz scheu nur. Nagellack und Nägelchen und dann so weggehen. Das war ein sehr starker Kontrast, eben zwischen am Tag Mann sein und beim Weggehen Frau sein, oder dieses Wesen dazwischen, das man anfang zu erforschen. Man kommt zurück, schminkt sich ab und dann ging die Depression los. Man merkte, dass es so nicht ging, das wühlte einen mehr auf, dieses ständige hin und her. Das war ja so wie ein Versuch aus diesem Korsett rauskommen, das man sich selber auferlegt hat. Das war eine Ausbruchsmöglichkeit. Das hat mir nach einem Jahr nicht mehr gereicht, ich hatte das Gefühl, dass da noch mehr dahinter ist. Meine Identifikation ist mehr weiblich als männlich, wie viel Prozent kann ich nicht sagen, aber ich hatte einfach das Gefühl, dass dies emotional mein Geschlecht ist und das andere eher nicht. Es gab Zeiten, wo es ziemlich emotionale Erschütterungen gab, nicht mehr wusste, wie weiter. Und ich fing dann an, mit etwas ganz Harmlosem. Ich fragte mich, auf was kann ich verzichten? Und habe dann mein Bart, meine Barthaare epilieren lassen. Weil ich dachte, einerseits vereinfacht es diesen Weg und andererseits ist es auch kein Risiko. Man macht die Geschlechtsanpassung nicht von Anfang an. Also das war ein sehr zaghafter Schritt, der ziemlich viel auslöste, bei dem ich dachte, das ist interessant, das kommt gut. In der Zwischenzeit versuchte ich immer in der androgynen Welt zu sein, eine Zwischenlösung zu finden. Das ging immer weniger. Weil es gibt radikale Brüche, wo man merkt, dass man doch zum anderen Geschlecht gehört. Das war bei mir im Militärdienst. Das ist eine Männerwelt, die ich schon einmal in der Rekrutenschule erlebt hatte. Ich war einfach wie ein Fremdkörper unter diesen Leuten. Und ich kam dann zurück nach drei Wochen und ich wusste nur noch eines... Mir liefen die Tränen herunter, und ich wusste, ich muss da etwas ändern oder ich lande von hier oben in der Strasse da unten.

[15]

Nach einem halben Jahr, nachdem ich den Alltagstest angefangen hatte, habe ich mich mit meiner Psychologin darauf geeinigt, dass sie mich an die Hormonbehandlung überweist. Ich

wusste dann einfach, dass ich in diese Richtung gehen wollte. Deshalb dieser hormonelle Wechsel, weil ohne Hormone gibt es diesen Wechsel einfach nicht. Man kann sich noch so hübsch anziehen und schminken, ausser man ist sehr jung, aber ich war damals schon 30 und da sah man die männlichen Spuren einfach zu stark. Da muss man etwas machen, was diesen Wechsel vereinfacht. Ich brauchte zwei Jahre, um herauszufinden, ob ich diesen Wechsel wirklich machen will, ob ich definitiv im neuen Geschlecht leben will. Weil es zwingt einen ja niemand, diese Operation zu machen, auch nicht, wenn man Hormone nimmt. Wenn man schon vorher glücklich ist, und denkt, dass man das alles irgendwie handhaben kann, dann müsste man das eigentlich nicht unbedingt machen. Jetzt hatte ich aber das Gefühl, offiziell sind alle Papiere noch auch männlich...

J.F.: ... wie kann man das eigentlich wechseln?

Nur nach der Operation, offiziell.

J.F.: Nur nach...

Zweitens, war meine Überlegung, eben mit meinem Geschlecht, wie gehe ich damit um? Also in der Partnerschaft, für mich selber, in der Öffentlichkeit. Beim Baden, das war für mich ein rotes Tuch, das ging überhaupt nicht. Und das auch trotz Hormonbehandlung. Es ging um das Bewusstsein, dass noch etwas da ist, bei dem ich tue als ob. Und dann ist man sehr viel sensibler, dass vielleicht jemand entdecken könnte, dass man mal ursprünglich ein anderes Geschlecht hatte. Und deswegen habe ich mich halt auch zu der Operation entschlossen.

[16]

Also in der Anfangszeit, wo man anfängt sich zu outen, wo man versucht zwischen den Geschlechtern einen Weg zu finden und man herausfindet in welche Richtung es geht. Ich wurde dann sehr stark drangsaliert, vielleicht, weil ich noch starke männliche Spuren hatte und mich doch weiblich kleidete, weil ich ein sehr stolzer Mensch bin. Ich wurde einige Male angerempelt in der Strasse, einmal wurde ich grob zusammengeschlagen. Ich habe mir dann ein grosses Auto gekauft und eine Eisenstange auf den Beifahrersitz gelegt. Das hat dann tatsächlich gut funktioniert.

[17]

Also, was eigentlich noch interessant ist, ist eben diese... Wie setzen sich genau diese Geschlechterstereotypen auseinander? Vielleicht sieht man das erst mit sehr viel Lebenserfahrung. Und weil man eigentlich, also von der einen Seite zu der anderen Seite ist doch ein ziemlicher Wechsel, deshalb sieht man dann schlussendlich die Stereotypen sowohl bei den Männern als auch bei den Frauen. Und so kann man sich dann seinen Platz selber suchen. Also ich meine bei Transsexuellen ist das halt noch interessant, ich vertrete so ein bisschen die Einstellung von Paola, man kann aus beidem die Essenz herausziehen und daraus etwas machen.

[18]

J.F.: Und für die Zukunft, was wünschst du dir?

Äh.

J.F.: Die letzte Frage...

Ich weiss es nicht. Eben, ich wünsche mir einfach, dass ich das für mich, das für mich das Ganze lebbar ist, ohne... Dass ich irgendwie meinen Weg finde, mein persönliches Gleichgewicht. Dass ich irgendwie meine Identität besser definieren kann und dass ich mir meine Freiräume nehmen kann, ein bisschen beides. Und eben, ich weiss nicht, wie sich das entwickelt in nächster Zeit. Das ist für mich recht offen. Einfach, dass ich einen unverkrampfteren Bezug habe zum Thema. Ich denke, ich werde wahrscheinlich immer ein bisschen beide Seiten in mir innen haben und die will ich auch so leben können. Das ich die irgendwie managen kann. Ja, das ist so ein bisschen das.

Deux rencontres associatives

À la soirée de rencontre du groupe 360°trans (début mars 2007) se trouvaient environ neuf personnes, toutes assises autour une table dans une salle du local de l'association de 360°. La majorité de personnes présentes sont des femmes MtF, la coordinatrice, un homme FtM, un homme qui se travestit de temps en temps en femme (mais pas cette soirée-là), une jeune femme de l'extérieur qui présente son projet littéraire sur le sujet des seins qui cherche des témoins, et moi-même. Les participants arrivent l'un après l'autre, chacun apporte à manger. L'ambiance est chaleureuse, les gens se connaissent. Ils évoquent l'avancement de la transition, des problèmes avec les assurances qui ne veulent pas payer les opérations d'accordance du sexe. Il y a beaucoup de rires, de plaisanteries dont je ne saisis pas toujours le sens. L'ambiance devient sérieuse lorsqu'une femme MtF présente une personne à l'extérieur masculin (et qu'elle présente comme femme) qu'elle a amené à la soirée. Elle raconte l'histoire de la nouvelle arrivée à tout le groupe : elle a vécu pendant longtemps en féminin et a pris des hormones achetées elle-même. Suite à un problème de santé, elle a dû arrêter avec cette auto-médication. Elle est forcée de vivre à nouveau au masculin, ce qui a provoqué des graves problèmes psychiques. Les neuf personnes discutent leur histoire, essayent de trouver une solution pour elle.

Le « *Stammtisch* » de l'association « Transensyndikat » (fin mars 2007) se déroule dans l'espace public, dans un café à Zurich. Une quarantaine de personnes est assises autour de plusieurs tables. Pendant cette soirée, j'ai observé trois groupes de personnes qui se forment et restent plutôt entre elles, le groupe de travestis (des hommes plutôt âgés, portant des vêtements extrêmement féminins, c'est-à-dire des minijupes), de femmes MtF de toutes âges avec différents goûts de vêtements et un troisième groupe d'hommes FtM et de jeunes femmes MtF qui s'habillent de type alternatif. A la table, où je suis assise, les discussions se tournent également autour l'avancement de la transition, les opérations d'accordance du sexe, le travestissement. Un homme avec une soixantaine d'année, travesti en femme (minijupe, décolleté, beaucoup de maquillage, perruque), me raconte qu'il a commencé à se travestir après le mort de sa femme, il y a quelques années.